V
954·01
GUY/HIS
42720

00042720

The Asiatic Society Of Bombay

This book has been adopted for Conservation & Microfilming by

INDUSTRIAL DEVELOPMENT BANK OF INDIA

Date 18 SEP 1995

Digitized with financial assistance from Government of Maharashtra on 06 November, 2019

Processed at
The Preservation & Conservation
Laboratory of
The Asiatic Society of Bombay
Date 5 - DEC 1997

60-

HISTOIRE DES INDES ORIENTALES,

ANCIENNES ET MODERNES;

Par Mr l'Abbé GUYON.

TOME SECOND. vol 2

Les trois Volumes 6 liv. en feuilles.

A PARIS,

Chez PH. N. LOTTIN, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à la Vérité.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

HH.f.28

42720

00042720

Plan de Pondicheri en 1741
Carte
des Indes
Orientales
Golfe de Bengale
Golfe de Cochinchine
Golfe de Siam
I. de Ceylan
Isle de Borneo
Isle des Celebes
Isles de la Sonde
Isle de Java
Maldives
Perse
Equateur ou Ligne Equinoxiale

HISTOIRE DES INDES ORIENTALES.

SECONDE PARTIE.

DES INDES MODERNES.

CHAPITRE PREMIER.

Description Chorographique des Indes Modernes.

LEs Indes n'ont rien perdu parmi les Modernes de l'estime qu'on avoit pour elles chez les Anciens. Les Curieux n'hésitent pas de faire plus Des Indes Modernes

de trois mille lieues pour aller admirer les merveilles de ce Païs ; ses richesses font oublier à nos Marchands l'ennui, la fatigue & les périls, d'une longue & dangereuse navigation ; les Savans de toute l'Europe recherchent avec soin ses animaux & ses plantes, pour y étudier les singularités de la nature, plus variée & plus féconde dans ces contrées que dans les nôtres ; ses beautés ornent les Palais des Princes, elles décorent le diadême des Souverains.

Leur étendue. Depuis deux cens quarante ans que les Portugais ont trouvé la route des Indes par le Cap de Bonne Espérance, les voïages s'y sont multipliés a l'infini de la part des Espagnols, des Hollandois, des Anglois, des François. Chacune de ces Nations y a fait ses découvertes particulieres ; & à présent ce Païs nous est presque aussi connu que l'est aux François une Province voisine de leur Roïaume. Les Indes, suivant les nouvelles Observations, s'étendent depuis le 83e. degré de

longitude jusqu'au 130^{e}, & depuis l'Equateur jusqu'au 34^{e} degré de latitude Septentrionale. Depuis la Chine jusqu'à la Perse, qui les bornent au Levant & au Couchant, on compte environ cinq cens lieues; & il y en a presque autant de l'extrémité de la Presqu'île au-delà du Gange jusqu'à la Tartarie, qui termine les Indes du côté du Septentrion.

Caractere & division du Païs.

L'air ne peut pas être le même par-tout dans une si grande étendue de païs; mais en général il y est bon & salutaire. Les pluies qui tombent perpétuellement depuis le commencement de Juin jusqu'à la fin d'Août, servent à la rafraîchir, sur-tout pour les deux Presqu'îles, qui sont tout entieres dans la Zone torride. Elles fertilisent la terre, qui fournit en abondance à tous les besoins de la nature, excepté du côté du Nord, où elle ne répond pas également aux soins de ceux qui la cultivent. De-là cette multitude presque infinie d'habitans que les Indes renferment, & qui composent encore au-

jourd'hui cinquante deux Roïaumes & différentes Principautés, dont à la vérité plusieurs dépendent des Souverains principaux du Païs, suivant l'ancien usage de la Nation. Mais pour mettre de l'ordre dans cette Description Chorographique, il est nécessaire de diviser les Indes en plusieurs parties. Au Nord, les Etats du Grand Mogol; au milieu, les deux Presqu'îles, l'une en-deçà, l'autre en-delà du Gange; & en bas ces Isles célébres qui n'interessent pas moins que le continent.

---

§. I.

Des Etats du Grand Mogol.

Etats du Grand-Mogol.

VERS l'année 1203, le célébre Zingis-Kan fit cette cruelle irruption dans les Indes, qui mit les Tartares Mogols en possession de cette vaste étendue de païs, qui est bornée au Nord & à l'Orient par la grande Tartarie, & par les Etats du Roi d'Ava; au Midi par la Presqu'île d'en-deçà du Gange; & à

l'Occident par la Perse, & par la Mer. C'est cette Monarchie que l'on nomme *Indostan*, c'est-à-dire, Païs de l'Inde, ou l'Inde propre. Quelques Auteurs lui donnent 650 lieues d'Orient en Occident, & plus de 400 du Midi au Septenfrion. Le Prince regnant au milieu du XVII^e^ Siécle, se nommoit *Cha-Halam*, & descendoit (*a*) en ligne directe du fameux Zingis, par Tamerlan, le vainqueur du fier Bajazet. Les richesses & la puissance de ces Monarques leur ont inspiré de prendre le titre de Grand-Seigneur, ou Empereur Roi. Ceux qui évaluent au plus bas le Trésor de l'Empire, le mettent à trois cens ou trois cens cinquante millions. Mais un Voïageur (*b*) généralement estimé, le fait monter à une somme qu'il avoueroit lui-même être incroïable, s'il n'étoit apuyé sur un monument aussi autentique que celui qu'il rapporte. Voici comment il s'exprime :

(*a*) Voïez THEVENOT, tom. V, p. 9. *Edit. d'Amsterdam.* 1727.

(*b*) MANDELSLO, Voïage aux Indes Orientales, p. 119 *& suiv.*

Son Trésor. » A Agra ville capitale d'un Gou-
» vernement & d'un Roïaume de l'In-
» dostan, il y a dans le grand corps
» de logis du Palais, où le grand
» Mogol fait quelquefois sa résiden-
» ce, un apartement que l'on con-
» noît par une grosse Tour, dont le
» toît est couvert de lames d'or, qui
» annoncent les richesses qui y sont
» renfermées, en huit grandes voû-
» tes pleines d'or, d'argent, & de
» pierres précieuses, dont la valeur
» est comme inestimable. On m'as-
» sura que le Grand-Mogol qui vi-
» voit de mon tems (en 1638)
» avoit un trésor dont la valeur mon-
» toit à plus de quinze cens millions
» d'écus; & je suis assez heureux
» pour avoir entre les mains l'inven-
» taire du trésor que l'on trouva
» après la mort de son bisaïeul, tant
» en or & en argent monnoïé, qu'en
» lingots & en barres, en or & en
» argent façonné, en pierreries, en
» brocards & autres étoffes, en por-
» celaines, manuscrits, munitions
» de guerre, armes, &c. si fidéle-
» ment fait, que je l'ai bien voulu

» ajouter ici pour la satisfaction des
» Lecteurs.

Achobar, c'étoit le nom de ce Prince, avoit fait battre une certaine espèce de monnoie de la valeur de vingt-cinq, de cinquante & de cent *toles*, qui valoient deux mille douze & demi, quatre mille vingt-cinq, & huit mille cinquante écus piéce; jusqu'à la valeur, ou pour la somme de six millions neuf cens soixante & dix mille *massas*, qui font quatre-vingt dix-sept millions & cinq cens quatre-vingt mille *roupies*; ou quarante-huit millions, & sept cens quatre-vingt dix mille écus.

Il avoit cent millions de roupies ou cinquante millions d'écus en une certaine espèce de monnoie que l'on apelloit de son nom *Roupies Achobar*. La roupie ordinaire y vaut encore trente sols.

Deux cens trente millions d'une autre espèce de monnoie, qu'ils appellent *Peises*, ou *Pechas*, dont les trente font une roupie, & les soixante un écu. Ainsi la valeur des Peises montoit à sept cens soixante

ſix mille, ſix cens ſoixante ſept roupies moins dix ſols, qui font trois cens quatre-vingt trois mille, trois cens trente-trois écus & dix ſols.

En diamans, rubis, émeraudes, ſaphirs, perles & autres pierreries, la valeur de ſoixante millions, vingt mille cinq cens vingt & une roupies, ce qui fait plus de quatre-vingt dix millions de livres.

En or façonné, en figures & ſtatues d'Eléphans, de Chameaux, de Chevaux, & autres ouvrages, la valeur de dix-neuf millions, ſix mille ſept cens quatre-vingt cinq roupies, c'eſt-à-dire, plus de vingt-huit millions.

En meubles & vaiſſelles d'or, comme plats, vaſes à boire, aiguieres, baſſins, &c. la valeur de onze millions, ſept cent trente trois-mille, ſept cens quatre-vingt-dix roupies, qui font près de ſeize millions de livres.

En meubles & ouvrages de cuivre, cinquante & un mille deux cens vingt-cinq roupies, ou ſoixante & ſeize mille huit cens trente-ſix livres,

En porcelaine, vases de terre sigillée & autres, la valeur de deux millions.

En brocards, draps d'or & d'argent, ou autres étoffes de soie ou de cotton de Perse, de Turquie, d'Europe & de Guzarate, quinze millions, cinq cens neuf mille, neuf cens soixante & dix neuf roupies.

En draps de laine d'Europe, de Perse & de Tartarie, cinq cens trois mille deux cens cinquante deux roupies.

En tentes, tapis, tapisseries & autres meubles, tant pour la ville que pour la campagne, neuf millions, neuf cens vingt-cinq mille, cinq cens quarante-cinq roupies.

Vingt-quatre mille volumes écrits à la main, & si richement reliés qu'on les a estimés six millions, quatre cens soixante-trois mille, sept cens trente & une roupies; ce qui formoit une Bibliothéque de plus de neuf millions.

En artillerie, balles, poudre à canon & autres munitions de guerre, la valeur de huit millions, cinq cens

ſoixante & quinze mille, neuf cens ſoixante & onze roupies.

En armes offenſives & deffenſives, comme épées, rondaches, piques, arcs, fléches, &c. la valeur de plus de ſept millions, cinq cens cinquante mille, cinq cens vingt-cinq roupies.

En ſelles, brides, étriers & autres harnois d'or & d'argent, trois millions, huit cens tant de mille livres.

En couvertures de Chevaux & d'Eléphans en broderie d'or, d'argent, ou de perles, pour ſept millions cinq cens mille livres.

Toutes ces ſommes calculées enſemble font ſix cens vingt-deux millions, trois cens trente-neuf mille, cinq cens ſoixante & dix-neuf livres. Cependant, continue le Voïageur Mandelſlo, toutes ces richeſſes du Mogol Achobar, ne ſont preſque rien par comparaiſon à celles que Schach Choram ſon arriere-petit fils poſſedoit en 1638, & aujourd'hui a plus forte raiſon. Elles augmentent tous les jours, moins par le revenu ordinaire du grand Etat

qu'il possede, que par les présens qu'il reçoit des Seigneurs auxquels il fait du bien, & à qui il accorde des graces. Ce Prince ne croit point indigne de sa Majesté d'accepter des marques de la reconnoissance de ses sujets. Souvent même il s'empare après leur mort du bien qu'ils ont acquis par sa faveur. C'est principalement de ces fonds que s'augmente le Trésor du grand Mogol; & comme il lui est deffendu d'en rien tirer pour son usage, aussi il n'y met rien ou fort peu de chose de son revenu courant. On peut dire qu'il apartient moins au Prince qu'à l'Etat.

Son pouvoir est si despotique, qu'il est en possession de disposer souverainement de la vie & des biens de ses sujets. Sa volonté leur tient lieu de loi universelle, qui décide tous les Procès, sans que personne ose contester, sous peine de mort; c'est sur son seul commãdement que l'on exécute les plus grands Seigneurs; qu'on leur ôte ou qu'on change leurs Fiefs, leurs Terres, leurs Charges & leurs Gouverne-

Sa puissance & ses Officiers.

mens. Les Places éminentes de ſon Roïaume ſont celle du Premier Viſir, qui répondroit au premier Miniſtre & au Chancelier de France; celle de Tréſorier; celle de Chef des Eunuques, qui eſt comme le Grand-Maître d'Hôtel; celle de premier Secretaire d'Etat; celle de Général des Eléphans; celle de Grand-Maître de la Garde-Robe, c'eſt-à-dire, des meubles, des tentes, & des pierreries, dont le Prince ſe ſert ordinairement.

Honneurs qu'on lui réd.

Il ne ſe paſſe preſque point de jours qu'il ne ſe faſſe voir au lever du Soleil; & les Seigneurs de ſa Cour ſont obligés de ſe trouver à cette heure dans ſon apartement, pour lui rendre leurs hommages. Il ſe montre encore à midi pour voir combattre les bêtes; & ſur le ſoir il ſe préſente à une fenêtre, d'où il regarde coucher le Soleil. Il ſe retire avec cet Aſtre, au bruit d'un grand nombre de tambours, de timbales, & des acclamations du peuple, qui lui ſouhaite une longue & heureuſe vie. Perſonne n'en-

tre au Palais que les Rasgi ou Princes, & les grands Officiers; & ils ont une si grande vénération pour lui, qu'il est impossible de s'aprocher des choses les plus saintes avec plus de respect. Ils acompagnent leurs discours de révérences continuelles; ils se prosternent en prenant congé de lui; ils portent les mains sur leurs yeux, ensuite sur l'estomac, & enfin jusqu'à terre, pour témoigner qu'ils ne sont que poudre & que terre à son égard. Ils lui souhaitent toutes sortes de prospérités en se retirant, & vont en arriere jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus être vûs.

Faste de sa marche.

Lorsqu'il marche en personne à la tête de son armée, ou qu'il sort de la Ville pour aller à la chasse ou à quelque Maison de campagne, il se fait acompagner de plus de dix mille hommes. A la tête de cette petite armée, marchent environ cent Eléphans couvert de housses d'écarlate, de velours & de brocard. Chacun d'eux porte deux hommes, dont l'un gouverne cet animal, en lui

touchant le front avec un crochet de fer, & l'autre tient une grande banniere de ſoie en broderie d'or & d'argent ; les ſept à huit premiers portent chacun un Timbalier. Au milieu de ce cortege, le Prince eſt monté ſur un ſuperbe cheval de Perſe, ou il eſt dans un caroſſe, traîné par deux bœufs blancs, dont les larges cornes ſont garnies d'or. Quelquefois il ſe fait porter par pluſieurs hommes dans un palanquin, aimant ainſi à changer ſouvent de voiture. Les Raſgi & Officiers de ſa Cour marchent à ſa ſuite, & ont après eux cinq ou ſix cens Eléphans, Chameaux ou chariots chargés de bagage.

Fête de ſa naiſſance.

On célébre dans la ville Roïale deux Fêtes ſolennelles dont il eſt l'objet principal. La premiere (*c*) ſe fait au renouvellement de l'année & dure environ dix-huit jours. On dreſſe devant le Palais un théâtre de

(*c*) MANDELSLO. Voïage aux Indes Or. p. 140. BERN. *Hiſt. du Mogol.* TAVERN. Voïage des Indes, L. II, c. 8, s'eſt fort étendu ſur cette Fête, à laquelle il aſſiſta ; de même que Thevenot, tom. V, p. 142 *& ſuiv.*

quatorze piés de haut, long de cinquante-six, & large de quarante, qui est environné d'une balustrade & couvert de riches tapis. A côté est un bâtiment de bois peint, & embelli de nacre de perles, où se mettent quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour, qui ont cependant fait dresser leurs tentes dans la premiere cour du Palais, où ils affectent d'étaler tout ce qu'ils ont de beau & de riche. Anciennement, les Rois du Mogol avoient acoutumé d'entrer dans ces tentes, & d'y prendre ce qui leur plaisoit davantage. Cet usage a changé. Depuis plus d'un siécle, le Prince acompagné des sept premiers Ministres, monte sur le théâtre, où il s'assied sur des carreaux de velours relevés en broderie d'or & de perles, & attend les présens qu'on lui veut faire. Il reçoit également du peuple & des Grands de tout son Empire pendant les dix-huit jours que dure cette cérémonie, & sur la fin il leur fait ses générosités, qui consistent en Charges & en Dignités, qu'il distribue à ceux qui lui

ont le plus donné. M. Tavernier, dit lui avoir vû recevoir dans une de ces Fêtes, plus de trente millions en diamans, rubis, émeraudes, perles, or, argent, étoffes précieuses, Eléphans, Chameaux ou Chevaux.

Celle de sa pesanteur.

La seconde Fête est l'Anniversaire de sa naissance. Il commence cette journée par toutes sortes de divertissemens, qu'il interrompt pour aller au Palais de la Reine sa mere, si elle vit encore; il lui témoigne sa reconnoissance, & lui fait faire de magnifiques présens par les Grands de son Roïaume. Après le dîné, il prend ses plus beaux habits; il se couvre d'or & de pierries; & étant ainsi chargé plûtôt qu'orné de richesses inestimales, il entre dans une tente vaste & superbe, où il est attendu par les principaux Seigneurs de sa Cour. Là il trouve de grandes balances d'or massif aussi-bien que les chaînes qui les suspendent, & qui sont garnies de pierreries. Il se met dans l'un des bassins, & on remplit l'autre d'or, d'argent, de pierreries, de piéces d'étoffe, de toiles fines, de

poivre,

poivre, de clous de gérofle, de muſcades, de canelle, de blé, de légumes, d'herbes, & l'on tient un regître exact de la différence du poids que l'on y trouve tous les ans. C'eſt un grand ſujet de joie lorſque le Roi peſe plus une année que l'autre; & l'on s'attriſte, ſi l'on voit qu'il eſt diminué d'embonpoint.

Sordide œconomie du Prince.

Cette cérémonie eſt ſuivie de la plus grande générosité que le Mogol faſſe dans tout le reſte de l'année. Elle conſiſte en quelques petites piéces de monnoie qu'il donne aux pauvres, & à faire jetter parmi les Grands des noix, des piſtaches, des amandes & pluſieurs autres fruits d'or; mais ſi minces & ſi ſubtilement faits, que le millier ne vaut pas plus de ſept à huit piſtoles. On a fait l'expérience, que dans un baſſin rempli de ces bagatelles, il n'y en avoit environ que pour dix écus. Ainſi toute la libéralité de ce puiſſant Monarque au jour de ſa naiſſance, eſt un objet de cent écus. La Fête ſe termine par un magnifique ſoupé qu'il donne aux Seigneurs de la Cour,

avec lesquels il passe la nuit à boire.

Son revenu immense.

Cependant il n'est point de Princes dans l'Univers plus en état de répandre avec profusion & de signaler sa générosité. On trouve dans les Regîtres publics, que des quarantes Roïaumes qui composent l'Empire du Grand Mogol, ceux de Candahar, de Cabul, de Guzarate, de Cassimer, de Barampour, de Dely, de Bengale, d'Agra, d'Orixa, & un petit nombre d'autres lui rendent tous les ans cent soixante & quatorze millions, cinq cens mille roupies, c'est-à-dire, deux cens soixante & un millions, sept cens cinquante mille livres de notre monnoie ; ce qui fait peut-être le tiers de son revenu.

A quoi il le consume.

Mais ces sommes immenses se dissipent entierement à l'entretien de ses troupes & de sa maison, dont la dépense est incroïable. Sa garde ordinaire est de douze mille hommes, sans comter les six cens Gardes du corps dont la Compagnie est composée, & un pareil nombre de jeunes hommes qu'il fait acheter &

exercer aux armes, pour être continuellement auprès de sa personne. Les frais de son Serrail absorberoient le revenu d'un Prince puissant. On va chercher au loin pour sa table tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis, soit en gibier, soit en poisson. Comme il change de demeure pendant l'année, suivant la différence des saisons, & qu'elles sont très-éloignées les unes des autres, le transport de tant d'Officiers, de ses Femmes, de ses Gardes, de toute sa maison & de ses écuries, ocasionne des dépenses énormes. Enfin il a des Palais ornés & entretenus dans plusieurs Villes, où il va passer quelques mois; & par-tout il regne une somptuosité sans exemple. Ces Princes sont dans l'usage de camper quelquefois sans être en guerre.

Somptuosité de ses Palais.

Un Voïageur exact (d), qui s'est fait une loi de ne raporter que ce qu'il a vû, nous aprend que le Palais d'Agra a quatre lieues de tour, & qu'il est fortifié de toutes parts.

(d) [redacted], p. 118.

Après avoir passé plusieurs cours & rues séparées par différentes portes, on arrive enfin à l'apartement du Prince qui est au centre de cette enceinte. Dans le premier sallon, on trouve une balustrade d'argent, où sont les Officiers de la garde, qui n'en permettent l'entrée qu'aux plus grands Seigneurs de la Cour. Elle conduit dans la chambre de cérémonie, où l'on voit une autre balustrade d'or, qui enferme le trône, fait d'or massif, & enrichi de diamans, de perles & de pierreries. Il n'y a que les fils du Roi qui puissent entrer dans cette balustrade, & qui aient permission de faire du vent avec un grand éventail, pour rafraîchir l'air, ou pour chasser les mouches.

D'où viennent ses richesses.

Il est vrai que l'on trouve des mines d'or & d'argent dans l'Empire du Mogol; mais elles ne fournissent qu'une très-petite quantité de cette abondance qui étonne & qui paroît incroïable. Son fonds le plus riche vient de ses pierreries, de ses cotons, de ses soies, de ses toiles, de

ses étoffes, & de ses cocos; il n'est point de Païs dans l'Univers, où toutes ces choses soient plus communes. C'est de-là que l'Arabie heureuse, la Turquie, la Perse, les Provinces du Nord & de l'Europe, tirent tout ce qui leur est nécessaire en ce genre; & ce commerce de tant de Nations tourne entierement à l'avantage du Prince & de ses Sujets. Toutes achetent à prix d'argent des choses qui y sont très-communes, telles que le ris, le coton, la soie & les étoffes. Les Hollandois y portent l'or & l'argent qu'ils tirent du Japon, de la Chine, de Ceylan & de l'Europe; les autres Peuples n'y trafiquent point autrement, excepté le plomb que les Anglois y fournissent, & l'écarlate ou quelques autres marchandises qui se fabriquent en France. Le commerce des Mogols ne tend encore qu'à enrichir le Païs. Ils portent les vivres qu'ils ne peuvent consumer & leurs étoffes au Pégu, à Siam, aux Isles de Ceylan, de Sumatra, de Borneo, des Célébes & des Philippines, &c.

ils retournent chargés d'or, d'argent, de gerofles, de muscades & de canelle, qui ne croissent pas dans l'Indostan supérieur. L'avidité qu'ils ont pour ces précieux métaux, leur a fait mettre le commerce sur un tel pié, que les Marchands étrangers trouvent beauconp plus d'avantage à négocier par échange, qu'à demander de l'argent pour les choses dont les Mogols ont besoin. C'est ainsi que le Prince tire des Chevaux de la Perse. Enfin il est deffendu sous des peines très-sévéres de commercer autrement, & de laisser sortir de l'or ou de l'argent monnoïé du Roïaume. Ils n'en lâchent que ce qui s'emploie dans les brocards & autres étoffes brochées ; encore est-ce pour en retirer une plus grande quantité.

Valeur de la monnoie.

Le Prince est le seul qui en profite par les impôts exorbitans dont il acable ceux qui font le commerce, & par la possession où il est de s'emparer des biens de ses Sujets devant ou après leur mort. Mais l'espèce est peut-être plus rare parmi les parti-

culiers de ſon Empire, que chez tous les autres Peuples policés. On le voit par les monnoies qui ſont en uſage dans l'Indoſtan.

Leurs *Péches* (e), ou *Peïſes* ou *Pechas*, ſont une petite piéce de cuivre, qui ne vaut pas tout-à-fait deux liards de notre monnoie.

Le *Mamoudy* eſt la plus petite piéce d'argent; on l'évalue à dix ſols & demi: il faut vingt-ſix Peïſes pour un Mamoudy.

La *Roupie* d'argent eſt eſtimée trente ſols de France.

La *Roupie* d'or n'eſt connue que des Grands Seigneurs, & elle vaut quatorze Roupies d'argent, ou vingt & une livres.

Le *Theil* d'argent fait onze, douze ou treize roupies, monnoie courante.

Le *Maſſas* eſt une autre piéce, dont les onze & demi valent un *Theil* d'argent; & il faut dix de ceux-ci pour faire un *Theil* d'or.

Les grandes ſommes ſe comptent

(e) TAVERNIER, Voïage des Indes, chap. 2. DU BOIS p. 651. THEVENOT tom. V. p. 551.

dans le Païs par *Leks* ou *Laos*, par *Crouls* ou *Courous*, par *Padans* ou par *Nils*. Mais ces nombres sont très-peu usités.

Pour faire un *Lek* il faut cent mille *Roupies*; cent mille *Leks* valent un *Courou*; cent mille *Courous* un *Padan*; & cent mille *Padans* un *Nil*.

Sa rareté. L'espèce est si rare parmi le menu peuple, qu'en plusieurs endroits, & même à Surate, ville très-marchande, on se sert pour monnoie, d'amandes extrêmement amères, dont il faut soixante-huit pour une peïse, ou environ deux liards. Quelquefois des coquilles ou des cornets de mer, que l'on apporte des îles Maldives, tiennent lieu d'argent; & leur prix augmente à proportion de ce que l'on est plus ou moins éloigné de la mer. Quoiqu'on rebatte la monnoie presque tous les ans par ordre du Prince; il y a néanmoins un grand nombre de faux monnoïeurs dans les Indes (*f*), qui font des altéra-

(*f*) TA[illegible]. Voïage des Indes, c. 2. MANDELSLO, p. 312. Voïage des Holl. tom. [illegible]

tions considérables au poids ou à l'aloi, & souvent à l'un & à l'autre. L'abus est si général, qu'il ne se fait point de paiement d'une somme un peu forte, qu'en présence d'un de ces Changeurs ou Banquiers qu'ils nomment *Karafes*, dont les Boutiques sont aux coins des principales rues. Ils ont une si parfaite connoissance de l'argent, qu'ils en découvrent aussi-tôt la fausseté, & que pour fort peu de chose ils le garantissent.

Division de l'Empire du Mogol.

Après ces remarques sur les richesses du Grand-Mogol, qui le font regarder avec justice comme le plus puissant Prince de l'Univers, il est nécessaire de faire connoître l'étendue & les principales parties de son Empire. On le divise en quarante Provinces, qui, excepté deux, ont toutes le titre de Roïaume, dont le nom est presque toujours tiré de la Capitale. Nous les considérerons, non pas suivant leur ordre politique, mais suivant leur ordre géographique, pour éviter la confusion.

Il y en a cinq à l'Orient qui sont les Roïaumes

de Canduana	de Jesual.
d'Udessa.	de Mevat.
de Patna.	

Cinq au Midi, qui sont ceux

de Bengala.	de Candisch.
d'Orixa.	de Guzarate.
de Berar.	

Six à l'Occident, qui sont ceux

de Multan.	de Jeselmera.
de Hajacan.	de Soret.
de Buchar.	de Tatta.

Neuf au Nord, qui sont ceux

de Naugracut.	de Bankisch.
de Siba.	de Cachemire.
de Pitan.	d'Attoch.
de Gor.	de Cabul.
de Kakares.	

Quinze au milieu de l'Empire, qui sont ceux

de Chitor.	de Narvar.
de Mavay.	de Mareuca.
de Bando,	de Sambal.
de Jesupar.	de Bachar.
de Dely.	de Jemba.
d'Agra.	de Pēgab, ou Lahor.
de Galor.	Rania Ranes.

Et les Peuples d'Hendowns, Nations barbares.

Il est à remarquer que dans le nombre de ces Provinces, il en est quelques-unes qui ne dépendent pas absolument du Grand-Mogol, mais dont les Habitans forment de petits Etats particuliers, vivant sous des Princes qu'on nomme *Raïas*, ou dans une espece de gouvernement Républicain. Les uns & les autres sont simples Vassaux ou tributaires de l'Empereur. Il est à propos de faire connoître les Villes principales de ce vaste Empire.

Dans le Royaume de *Canduana*, que d'autres nomment *Siba*, à l'occident du grand Tibet, est une petite Province arrosée par le Gange, qui a son Prince particulier, mais Vassal du Grand-Mogol, & qui fait sa résidence ordinaire dans la ville de Canduana. Celle de Sirinager n'en est pas éloignée.

Udessa, Patna, Jesual & Mevat, n'ont de remarquable que la douceur du climat, la beauté de leurs fruits & la fertilité de leurs campagnes.

Richesses de Bengale.

Bengale est très-connue par le nom qu'elle donne au plus grand Golfe de l'Asie, & qui sépare les deux Presqu'îles des Indes. Ce Roïaume a près de deux cens cinquante lieues d'Orient en Occident ; on le regarde (*g*) comme le plus fertile de toutes les Indes en sucre, en soie, en fruits, en salpêtre, lacque, cire, civette, opium, poivre & ris, dont il fournit les Provinces les plus éloignées. Le Païs est coupé de fréquens canaux, qui servent à l'arroser, & à faciliter le transport des marchandises ; ils sont bordés de Bourgs & de Villages bien peuplés, & de grandes campagnes de ris, de sucre, de froment beaucoup plus gros que celui de l'Europe, de trois ou quatre espèces de légumes, de moutarde, de sezanne pour faire des huiles, de grenadiers, de citronniers, d'orangers, & de quantité de petits mûriers pour la nourriture des vers à soie. C'est principalement dans cette contrée, que l'on

(*g*) MANDELSLO, p. [illegible] *& suiv.* THEVENOT, tom. V, p. 201 *& suiv.*

voit des Rinocerots & des Muscs.

Les plus beaux joncs que l'on aporte en Europe viennent de ce Roïaume. Il y croît une espèce de petites cannes beaucoup plus déliées que l'osier, dont les Habitans font des vases, qu'ils enduisent de lacque en dedans, & qui contiennent toutes sortes de liqueurs aussi sûrement que l'argent ou le verre. On y recueille une certaine herbe, qui pousse d'abord une tige assez haute de la grosseur du doigt, ensuite des feuilles, & au-dessus un gros bouton en forme de houpes. Les Indiens le filent, & en font des tapis, des couvertures, & de fort belles étoffes, sur lesquelles ils représentent toutes sortes de figures. Ses Cannes.

Ougli (*h*) sur la rive occidentale du Gange, à vingt lieues de la mer, est devenue très-fameuse depuis que les Hollandois s'y sont établis. C'est leur plus grand Comptoir, après celui de Batavia, & l'endroit où le commerce est plus considérable. La Mine particuliere de Diamans.

(*h*) Voïez Lullier, p. 50.

Compagnie Françoiſe y tient auſſi ſon Comptoir particulier. Elle en tire, dit un de nos derniers Voïageurs (*i*), diverſes ſortes de Malles-molles, des Caſſes, qui eſt ce que nous apellons des Mouſſelines doubles; des Doreas, qui ſont des Mouſſelines raïées; des Tangebs, qui ſont des Mouſſelines ſerrées; des Amans, ou toiles de cotton très-belles; mais qui ne ſont pas ſi belles que les Sanas qui viennent de Ballaſord; des piéces de mouchoirs de ſoie, de cotton & de malle-molles, & autres toiles de même nature. De Daca ſur la bouche la plus orientale du même Fleuve, ſortent les meilleures & les plus belles broderies des Indes, en or, en argent ou en ſoie, les fichus & les belles mouſſelines brodées que l'on voit en France. Chatigan dans la même contréee, un peu plus au midi, eſt auſſi une ville très-marchande. Chandernagor, Chincora aux environs d'Ougli, ſont encore célébres pour le

(*i*) LUILLIER, Voïage aux grandes Indes; page 57.

commerce, & la plûpart des Nations de l'Europe y ont leurs Comptoirs (*l*). Soumelpour, au septentrion de ce Roïaume, n'est pas moins intéressante par une mine de diamans (*ll*) qui se trouve aux environs. Elle n'est pas, comme la plûpart des autres dans le sein de la terre, mais dans le sable de la riviere de Gouel, que l'on remue avec soin dès le mois de Février, lorsque les eaux sont basses. On commence à chercher depuis le bourg de Soumelpour jusqu'aux montagnes où le Gouel prend sa source; ce qui fait un espace d'environ cinquante lieues. Il y a ordinairement huit ou dix milles personnes qui travaillent à cette recherche. C'est de-là que viennent ces belles pointes de diamans qu'on apelle *pointes naïves*. Mais il est rare de trouver de ces pierres d'une certaine grosseur.

Les bornes meridionales de l'Empire du Grand-Mogol s'étendent de- Orixa.

(*l*) LULLIER, Voïage aux grandes Indes, p. 47 & suiv.

(*ll*) TAVERNIER, Voïage des Indes.

puis les embouchures du Gange jusqu'à celles de l'Inde, ou *Sinde*, comme parlent aujourd'hui les peuples de ces contrées, & elles suivent le Tropique du Cancer. La Province d'Orixa (*m*), qui borne à l'Occident & au Midi celle de Bengala, a souvent fait un sujet de guerre entre le Grand-Mogol & le Roi de Golconde. Le premier en est aujourd'hui Souverain, quoiqu'il la laisse sous le gouvernement d'un Raïa. Sa Capitale qui porte le nom de Bengale, est une grande Ville bâtie sur une montagne, où l'on fait commerce de diamans & de pierreries. On y voit une Eglise dédiée à Saint Thomas, & un fort beau Palais bâti par les Rois de Golconde. Ses Villes principales sont Mantipour sur le Fleuve de Ganga, & Jagarnat sur la côte maritime. Il y a dans celle-ci un fameux Temple d'Idoles, dont la premiere représente le Dieu *Resora*, & les trois autres sont sa femme, son frere & sa sœur. La statue de Resora

(*u*) MAFFEY. *Hist. Indic.* MANDELSL, p. 289. DU BOIS, p. 648. THEVEN, p. 212.

eſt toute d'or & de pierreries, celle de ſa femme eſt d'or ſans ornemens, & les deux autres de bois de Sandal. Ce Temple a des rentes pour nourrir vingt mille hommes.

Les Roïaumes de Berar & de Candich ſont remarquables par quelques mines d'or & de pierreries que l'on y trouve.

Roïaume de Guzarate.

Une Preſqu'île qui eſt en bas des embouchures de l'Inde, renferme la plus grande partie du Roïaume de Guzarate, où ſont des richeſſes immenſes. Il n'y a point de Province (*n*) plus fertile dans toutes les Indes. Elle produit une ſi abondante quantité de fruits & de vivres, qu'elle en fournit aux Provinces voiſines. Cambaye, à la pointe du golfe oriental qui porte le même nom, eſt une Ville fort belle, fort grande, & fort agréable. Ses rues ſont larges, propres, & tirées au cordeau. Quoique ſon enceinte ait pour le moins deux lieues de tour, elle

(*n*) MANDELSL. p. 55 & 101. TAVERN. Voïage aux Indes. c. 5. THEVEN. p. 95.

eſt toute bâtie de pierres de taille ; & elle a douze portes que l'on ferme pendant la nuit. Au dehors de ſes murs ſont des Fauxbourgs très-étendus, & quinze ou ſeize jardins publics, environnés de murailles, & entretenus avec grand ſoin. Mais le commerce de cette Ville eſt peu conſidérable, parce qu'elle n'a point de Port où les grands Vaiſſeaux puiſſent entrer. Cependant les Hollandois & les Anglois y ont un Comptoir.

Leur ſuperſtition.

La ſuperſtition régne parmi ſes habitans plus que dans tout autre endroit des Indes. Obſervateurs rigides (*o*) des anciens dogmes de la métempſycoſe, ils entretiennent perpétuellement trois Hôpitaux, un pour les oiſeaux, un pour les chèvres, & le troiſiéme pour les vaches. Les zélés leur mettent de la nourriture de différentes eſpèces ſur les grands chemins & dans la campagne. Ils reſpectent tous les inſectes quelques petits & hideux qu'ils puiſſent être. Les Benjans portent de

(*o*) Du Bois, p. 635.

petits balais à leur ceinture pour nétoïer les lieux où ils doivent s'asseoir & ceux où ils marchent, de peur d'écraser les fourmis ou autres reptiles qui pourroienr s'y trouver. Il est de ces Idolâtres qui ont en horreur les Chrétiens & les Mahométans, parce qu'ils les voient se nourrir de la chair des animaux; quelques-uns portent la foiblesse & le scrupule jusqu'à ne vouloir rien manger de rouge, dans la crainte qu'il n'y ait du sang. Ils ont obtenu du Mogol à force d'argent, le privilege singulier de ne laisser tuer dans leur Ville ni veau, ni bœuf, ni vache; & si un Chrétien ou un Mahométan étoit surpris à transgresser cette deffense, sa vie ne seroit pas en sûreté. Ces païens ont dans la Ville un des plus magnifiques Temples du Roïaume, rempli d'idoles de toutes tailles, & la plûpart de figures monstrueuses (*p*).

Religion de Prêtres d'Amadabat.

Ceux d'Amadabat, dans le même Roïaume & presque sous le Tro-

(*p*) V. MANDELSL. p. 77.

pique, ne sont pas moins insensés dans leur culte. Leurs Prêtres, nommés *Joghis*, n'ont pour tout vêtement qu'une simple écharpe en ceinture qui couvre ce que la pudeur & la bienséance inspirent de voiler. Ils se matachent le front de diverses couleurs avec du Sandal, du Safran & autres drogues. Ils vivent dans une grande austérité & dans une pauvreté volontaire, s'attachant à la contemplation, comme les anciens Brachmanes, sur lesquels ils enchérissent par de nouvelles superstitions. Les Anglois ont dans cette Ville un Bureau ouvert pour le commerce.

Richesses & commerce de la Ville.

Il n'y a presque point de nations ni de marchandises (*q*) dans toute l'Asie que l'on ne trouve à Amadabat. On y fabrique des brocards d'or & d'argent, des tapis à fleurs d'or, quoiqu'au-dessous de ceux de Perse, des velours, des satins & des tafetas de toutes couleurs, des étoffes de

(*q*) MANDELSL. *ibid.* Recueil des Hollandois. T. VI, p. 395

ſoie, de laine & de cotton, & des toiles de cette derniere eſpèce. Les autres marchandiſes qui s'y débitent le plus, ſont le ſucre candi, la caſſonade, le cumin, le miel, la lacque, l'opium, le dorax, le gingembre ſec & confis, des myrabolans, petits fruits de la groſſeur d'une prune, qui ſervent dans la pharmacie, du ſel armoniac & de l'indigo, que ceux du païs apellent *anil*, & qui y vient en grande quantité. La franchiſe de cette Ville, où l'on ne paie aucuns droits pour l'entrée ni pour la ſortie des marchandiſes, eſt la premiere cauſe de ce commerce univerſel & abondant. Il eſt permis aux étrangers d'y vendre & d'y acheter tout ce qui leur convient, excepté les choſes qui ſont de contrebande, comme la poudre à canon, le plomb & le ſalpêtre qu'il eſt deffendu de tranſporter; mais on en a aiſément la permiſſion du Gouverneur par quelque reconnoiſſance.

Le territoire & les dépendances d'Amadabat comprennent vingt-cinq gros Bourgs & près de trois

mille Villages, qui produisent environ vingt millions de revenu. Le Gouverneur en rend une grande partie au Mogol: il en entretient par ordre de ce Prince un nombreux corps de troupes, tant pour les envoïer aussi-tôt en tems de guerre, que pour contenir les brigands & les voleurs de grand chemin; quoiqu'il lui arrive souvent de les proteger en secret, & de partager le butin avec eux. Les sépulcres que l'on voit autour de la Ville, sont un objet de curiosité pour les voïageurs; les jardins admirables qui l'environnent, & qui sont même en très-grand nombre dans l'enceinte, amusent agréablement les étrangers pendant leur séjour; & ce plaisir continue encore après leur départ, en voïageant dans des chemins tirés au cordeau & bordés d'un double rang de cocos, qui donnent de l'ombrage & du couvert dans toutes les saisons. Cependant il faut avouer qu'ils n'aprochent pas de celui qui va d'Agra à Brampour, & qui ne fait qu'une seule allée de cent cinquante lieues d'Alemagne.

Le meilleur Indigo du monde, dit Mandelslo, vient auprès d'Amadabat, autour d'un village nommé Chirchées, qui lui donne le nom. L'herbe dont on le fait, ressemble à celle des carottes jaunes, mais elle est amere & plus courte, poussant des branches comme la Ronce, & croissant aux bonnes années jusqu'à la hauteur de six à sept piés. Sa fleur ressemble à celle du Chardon, & sa graine à celle du Senevé. On la séme au mois de Juin, & on coupe la plante aux mois de Novembre & Décembre. On ne la séme que de trois en trois ans, & dans la premiere année, on coupe la plante jusqu'à un pié de terre. On ôte le bois, ou la tige de la plante qui a été coupée, & l'on met les feuilles sécher au soleil. Après cela on les fait tremper quatre ou cinq jours dans une auge de pierre, contenant six ou sept piés d'eau, que l'on remue de tems en tems, jusqu'à ce que l'eau ait attiré la couleur & la vertu de l'herbe; ensuite on fait couler l'eau dans une autre auge, où on la laisse reposer Indigo d'Amadabat.

une nuit. Le lendemain on tire tout l'eau de l'auge, & l'on passe à travers un gros linge ce que l'on trouve au fond, que l'on met sécher au soleil; c'est-là le meilleur Indigo.

L'herbe repousse bien la seconde année aux troncs que l'on a laissés à la campagne, mais elle n'est pas si bonne que la premiere. Néanmoins on la préfere au *Gyngey*, qui est l'Indigo sauvage, c'est pour cela qu'à la seconde année, on en laisse monter une partie pour en recueillir la graine. Celle de la troisiéme année n'est pas bonne; & ainsi n'étant point recherchée par les Marchands étrangers, ceux du païs l'emploient à la teinture de leurs toiles.

La couleur du meilleur Indigo tire sur le violet, & il sent aussi la violette quand on le brule. Les Indostans l'apellent *Anil*, & ils laissent reposer la terre un an avant que de la resemer.

Il y a une autre sorte d'Indigo, si la description qu'en donne Tavernier est véritable. C'est, dit-il, une herbe que l'on séme tous les ans après

que

que les pluies ſont paſſées, & qui reſſemble fort à du chanvre(mâle): ſa fleur eſt ſemblable à celle des cardes, & ſa graine a quelque raport à celle du Fenu grec. Elle croît comme le Genêt, aïant ſemblables racines, longues & étroites; la feuille plus large, aprochant de celle du Séné. Elle a de petites membranes, qui ſortant de celle du milieu, tirent par ondes au bord. Sa tige eſt de la hauteur d'une aulne, & de la groſſeur d'un pouce; on la coupe trois fois l'année.

L'Indigo de Saint Domingue en Amérique, dont nous tirons preſque tout celui qui vient en France, eſt encore différent des deux premiers. C'eſt un arbriſſeau de trois ou quatre piés de hauteurs, quand on le laiſſe croître, qui jette dès ſa racine pluſieurs tiges ligneuſes & noueuſes. Celles-ci pouſſent de petites branches de même nature; & à chacun de leurs nœuds, il ſort une petite côte longue d'environ deux à trois pouces, & garnie en toute ſa longueur de quatre à cinq paires de feuilles, qui ſe ter-

minent par une ſeule. Celles-ci ſont ovales, pointues, longues, de neuf à dix lignes, & larges de cinq à ſix. Elles ſont unies, un peu charnues, d'un aſſez beau verd, mais d'un goût & d'une odeur déſagréables. Il naît dans les aiſſelles de ces côtes garnies de feuilles, une petite branche longue d'environ deux pouces, & chargée comme en piramide de pluſieurs petites fleurs purpurines, très-ſemblables à celles de nos genêts. Le pupule de chaque fleurs devient enſuite un cornichon courbé, long d'environ un pouce, comme noueux, & articulé par pluſieurs cellules, dans leſquelles il y a une ſemence pâle & cylindrique. On jette pluſieurs de ces ſemences enſemble dans de petites foſſes tirées au cordeau, pendant la ſaiſon pluvieuſe ; & l'on coupe la plante quand elle eſt à une certaine hauteur, avant qu'elle fleuriſſe. La maniere de préparer la pâte qui fait la couleur, eſt à peu près la même qu'à Amadabat ; c'eſt-à-dire, de mettre les feuilles dans l'eau pendant quelques jours, de la remuer, de la paſſer & de la faire ſécher.

A trente-cinq lieues au Midi de Cambaye & environ à cinquante d'Amadabad, eſt la célébre ville de Surate, l'une des meilleures, des plus marchandes, des plus belles & des plus riches, non-ſeulement du Mogol, mais encore de toutes les Indes. Elle eſt ſituée à quatre lieues de la Mer, au Midi de la riviere de Tapta qui lui ſert de Port, où les Vaiſſeaux de médiocre grandeur, peuvent entrer à la faveur du flux. Les autres déchargent à deux lieues de la Mer, au village de Suhali, d'où l'on tranſporte les marchandiſes par terre. Surate.

Surate fut un des premiers objets de l'ambition des Européens. Les Portugais s'y établirent par la force preſqu'auſſi-tôt (*r*) qu'ils eurent connoiſſance de ſes avantages, c'eſt-à-dire, avant 1530. Les Anglois les y ſuivirent en 1609; les Hollandois en 1616; & les Fran-

(r) DELLON. Voïage des Indes. MANDELSL. p. 59. Dictionaire du Commerce HESIKIUS. *ad Clav.* Du Bois. Geogr. p. 634. LULL. Inſtruction pour le Commerce. p. 179 & 184. Recueil des Hollandois, T. VI, p. 397. THEV. p. 44, 7? & ſuiv.

çois en 1665. Les uns & les autres continuerent à embellir une Ville qui passoit déja pour la plus brillante de tout le païs. Ils y bâtirent des Hôtels & des Loges magnifiques. (C'est ainsi qu'ils apellent les maisons qui leur servent de demeures & de magazins, quand le Chef ou l'Intendant du Commerce n'y fait pas sa résidence). Une partie des rues est pavée de porcelaine, & quelques maisons en sont revêtues avec un art qui saisit d'admiration. Celles-ci sont plattes par le haut, à la maniere des anciens Hébreux, des Romains & des Perses modernes. Les riches sont jaloux de se surpasser les uns les autres en embellissemens: Les meubles de leurs apartemens sont superbes, & la magnificence se fait voir jusques dans leurs stores. Ce sont plusieurs rangs de petites planches attachées obliquement sur les fenêtres, & revêtues de nacres de perles, & d'écailles de tortues, de crocodiles ou d'autres poissons. Ils se deffendent ainsi des ardeurs du soleil, qui sont extrêmes dans la

Zone torride où ils ſont placés ; & en affoibliſſant ſa lumiere, ils la rendent plus agréable par le mélange des couleurs que ſes raïons font réfléchir.

Son commerce.

L'heureuſe ſituation de cette Ville y a fait fleurir le commerce dans tous les tems. On croit que ce pourroit être l'ancienne *Saraſtra* ou *Barigaſa*. C'eſt-là que les Indiens ſe ſont toujours embarqués pour aller trafiquer ſur les côtes de la Perſe, de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Afrique jusqu'au Cap de Bonne Eſpérance, & dans l'île de Madagaſcar. D'autres faiſoient voile vers l'Orient, & alloient chercher la muſcade à la preſqu'île de Malaca au-delà du Gange, le gerofle aux Iſles Célébes, la canelle dans celle de Ceylan, les perles au Cap Comorin, le muſc à Bengale & à la Cochinchine. Les peuples de ces différens endroits y portent auſſi ce qu'ils ont de plus rare & de plus précieux, pour l'échanger contre des ouvrages que l'habileté des Indiens fait déſirer chez toutes les Nations. On

trouve à Surate les plus beaux brocards des Indes, les plus riches étoffes de ſoie de toutes eſpèces, des toiles & des mouſſelines ſans nombre, des porcelaines, des cabinets, des coffres ou autres ouvrages de cette nature, où l'on emploie l'or l'argent, les nacres de perles, l'ébene & l'ivoire. On y travaille l'or & l'argent en orfévrerie; on y taille les diamans & on les y met en œuvre avec un art & une adreſſe admirables. On y voit enfin des magazins immenſes de ſoie (s), d'épiceries, d'aromates, de couleurs & de drogues pour la Médecine. Cette affluence de peuples & de richeſſes a fait que Surate eſt préſentement la Ville la plus floriſſante, la plus riche & la plus marchande de toutes les Indes.

Miſere de ſes habitans.

Auſſi elle rend chaque année au Mogol un tribut de pluſieurs millions; ce qui épuiſe le peuple & le réduit à la plus grande miſere. A peine lui laiſſe-t-on de quoi vivre & ſe loger. Les demeures de ces infortunés eſclaves reſſemblent plû-

(s) Tavernier en donne la liſte. Liv, II, p. 373.

tôt (*t*) à des granges qu'à des maisons ; n'étant bâties que de roseaux, enduits d'ordure de vache qu'ils détrempent avec de la boue pour remplir les vuides & empêcher que ceux de dehors ne voient entre les roseaux ce qui ce fait au dedans. Le Gouverneur de la Ville agrave encore plus ce joug que le Prince même. Depuis que sa charge est devenue fixe & venale, il semble avoir toute licence de se dédommager sur les habitans, du prix qu'il l'a achetée. Il a sur eux toute l'autorité du Mogol, & un pouvoir si absolu, qu'il peut faire mourrir qui bon lui semble & le dépouiller de ses biens. Les riches du païs (*u*) n'ont point de carosses pour se faire transporter. Leur voiture est un chariot, garni d'une petite balustrade d'un pié & demi de haut, qui porte sur quatre montans de fer plus hauts que les roues, & attachés aux deux extrêmités de l'essieu, sans ressorts ni soû-

(*t*) TAVERN. Voyage aux Indes. c. 2.

(*u*) MANDELSL. p. 57 & 198. DU BOIS. p. 636. TAVERN. c. 11.

pentes, & posés simplement entre les roues. Au lieu d'y atteler des chevaux, ils se servent de bœufs que l'on dresse exprès, & qu'on nourrit d'une pâte composée de farine, de sucre, & d'un mélange de plusieurs sortes d'épiceries. Le soin que l'on en prend les rend prodigieusement gras, & presqu'aussi gros que des Eléphans. Il en est dont la paire coute mille écus. Ces sortes de voitures se nomment *Pallekis*; & celles que les valets, au lieu de bœufs, portent sur leurs épaules, s'apellent *Palanquins*.

Révolution des païs voisins de l'Indus.

Les Roïaumes qui suivent celui de Guzarate, & qui bornent à l'Occident l'Empire du Grand-Mogol, ne présentent ni le même commerce, ni les mêmes richesses ni la même fécondité. Ils comprennent tout le païs que les Grecs assujettirent en combattant sous les enseignes d'Alexandre. L'Inde dans son cours le partage du Nord au Sud. Mais il faut remarquer que depuis l'invasion des Tartares, tout y a changé de face

ce, le culte, le gouvernement, les noms des contrées, du Fleuve & des Rivieres qui le grossissent. Avant eux, la religion des Grecs, que leurs colonies y avoient introduite, étoit reçue presque par-tout, à l'exception des endroits où dominoient les Brachmanes; à présent tout est Idolâtre, Mahométan, ou Pytagoricien, sectateur de la Métempsycose. Il est certain que la foi y fut annoncée & reçue de plusieurs, même avec ferveur; mais à peine y trouve-t-on aujourd'hui les plus legeres traces de l'Evangile. Depuis Porus on voïoit un grand nombre de Rois régner en paix & avec gloire sur le Trône de leurs peres, quoiqu'ils dépendissent eux-mêmes pour quelque chose d'un Monarque supérieur, qui étoit plûtôt pour les proteger que pour leur faire sentir le joug de la domination. Mais le Mogol a tout envahi; & plus on est élevé dans son Empire, plus on est exposé à son avarice, à sa jalousie & à sa colere. Enfin on ne connoît plus le Roïaume des Taxiles, celui de

Porus ou autres semblables ; on leur a substitué les noms barbares, de *Camboul*, d'*Hajacan*, de *Moultan*, de *Bouckor*, de *Tata*, & de *Soret*. Excepté l'Inde que l'on apelle *Sinde*, les Fleuves & les Rivieres ne sont pas plus reconnoissables que les contrées. Le Choës se nomme aujourd'hui Cow ou Behat; l'Evaspla, Nilab; l'Hydaspe, Chantrou; l'Acesine, Ravi; l'Hydraote, Van ou Via; & l'Hyphase, Chaul ou Sietmege.

Le Nord & le le milieu de l'Indostan.

Alexandre n'aïant pas porté ses conquêtes au-delà de l'Hyphase, les Grecs, & depuis eux les Romains, n'avoient qu'une idée très-confuse des Provinces ultérieures à ce Fleuve. Depuis un siécle elles sont très-fréquentées par ceux que l'intérêt ou la curiosité mettent au-dessus des fatigues & des périls d'un si long voïage. Quelques-uns (*x*) nous en ont tracé la route dans un aussi grand détail qu'on la pourroit savoir de Paris à toute autre Ville de France.

(*x*) MANDELSL. TAVERN.

Dans cet espace d'environ deux cens cinquante lieues de latitude septentrionale & plus de trois cens lieues de longitude, qui comprennent les neuf Roïaumes qui sont au Nord, & les quinze du milieu de l'Empire du Mogol, on pourroit nommer un grand nombre de villes, sur lesquelles on trouveroit des anecdotes particulieres. Mais nous nous bornons à quelques-unes des principales.

Cachemire, qui a donné son nom au Roïaume qui le porte, est située dans la partie septentrionale de l'Indostan, en bas de cette fameuse chaîne de montagnes que l'on apelle communément le Paropamise, où le Sinde prend sa source. C'est une grande Ville sans beauté (*y*), bâtie de bois, ouverte de toutes parts, & qui a environ trois quarts de lieue de longueur. Elle a au Midi un grand lac de quatre à cinq lieues de tour, qui se décharge par deux canaux navigables dans une Riviere qui tra- Cachemire.

(*y*) TAVERN. Histoire du Grand Mogol. T. IV. THEV. p. 174 & suiv.

verſe la Ville, & qu'on y paſſe ſur deux ponts. De quelques îles que la nature a formées dans ce lac, les Cachemeriens en ont fait des jardins agréables, dont quelques-uns ſont publics. Ils en ont d'autres autour de la Ville; & ces peuples ſont ſi habiles dans cette partie de l'agriculture, que les Indiens ont donné à cette contrée, le nom de *Paradis terreſtre*. Leur adreſſe en ce genre inſpira l'envie aux Empereurs du Mogol il y a plus d'un ſiécle, d'y aller paſſer tous les ans une partie de la belle ſaiſon, pour jouïr des dehors agréables de Cachemire. Son Palais eſt le Temple de la ſomptuoſité, & ſes jardins ſont des lieux de délices. Un Empereur du Mogol diſoit qu'il aimeroit mieux perdre tout ſon roïaume que de ſe voir enlever Cachemire.

Caractere des Habitans.

Quelques veſtiges d'ancienne tradition montrent qu'il y a eu autrefois des Juifs établis dans ce Roïaume. Il eſt une contrée où tous les habitans ont un air de Juifs, & quelque choſe dans leurs manieres qui

les feroit croire descendus de ce peuple. On y voit encore une mosquée avec un bâtiment très-ancien qu'ils apellent *Tact-Soliman*, ou, suivant la langue du païs, *le Temple de Salomon*. Le nom de *Mousa*, qui veut dire Moïse parmi eux, y est fort en usage ; & ils prétendent que le tombeau de ce Prophête Législateur est à une lieue de la Ville. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette tradition est une pure fable du goût des Juifs qui l'ont inventée & répandue dans le païs. Les peuples de cette Province ont la réputation d'être beaucoup plus spirituels, plus adroits, plus propres à la poésie & aux siences que les autres Indiens. Ils sont aussi bienfaits qu'on peut l'être en Europe, leurs femmes sont très-belles ; & c'est-là que les prennent les peuples du Midi qui vont s'établir à la Cour du Grand-Mogol, afin d'avoir des enfans plus blancs que les Indiens ordinaires, & de passer pour Mogols naturels.

Atok, *Raja*, *Moultan*, *Jengapor* & quelques autres Villes placées

Quelques Villes principales.

aux (z) environs de ces différentes Rivieres qui grossissent le Sinde, ne sont qu'un amas confus de maisons mal en ordre, la plûpart aussi simples & aussi mal bâties que celles de nos Bourgs ou de nos Villages, quoique l'Empereur y ait des Palais. Les Habitans néanmoins y recueillent tout ce qui est nécessaire à la vie, & ils y font un commerce très-considérable en Eléphans, en Moutons & en autre bétail. *Caboul* est le principal aport des Perses & des Tartares pour ce négoce; & l'on compte qu'il s'y vend chaque année plus de soixante mille chevaux. Le vin & les vivres y sont à vil prix.

Il y a dans cette contrée des peuples apellés Augans (*a*) gens forts & grands voleurs de nuit, qui se servent d'un remede singulier pour prolonger leurs jours. C'est la coutume chez presque tous les Indiens, de se frotter la langue en se levant, avec une certaine racine qui les fait vomir en abondance. Ceux qui ha-

(z) MATY, BAUDRAN. TAVERN. DU BOIS.
(a) TAVERN. C. 6, p. 78.

bitent les frontieres de Perse, ne vomissent pas beaucoup le matin; mais quand ils prennent leurs repas, dès qu'ils ont mangé deux ou trois morceaux, ils sont contraints de sortir pour les rejetter avec efforts, & ils reviennent manger d'un grand apétit. S'ils ne prenoient cette précaution, ils ne vivroient pas jusqu'à trente ans, & ils deviendroient comme hydropiques.

La résidence de l'Empereur à Deli en a fait une des principales villes de l'Indostan. Elle est située sur la riviere de Gemené, qui la divise en deux cités. La premiere a conservé le nom d'ancienne Deli (*b*), & n'est plus aujourd'hui qu'un Fauxbourg. La seconde s'apelle *Gehan-Abad*, c'est-à-dire, *Colonnie de Gehan*; parce que ce fut cet Empereur, bisaïeul de celui qui est à présent sur le Trône, qui la bâtit en 1625, pour en faire la Capitale de sa Monarchie & sa résidence ordinaire. Dans celle-

Deli & Gehan-Abad.

(*b*) MANDELSLO. BERNIER. TAVERN. DU BOIS. THEVEN.

ci, toutes les maisons sont de grands enclos, au milieu desquels est le logis, afin qu'on ne puisse aprocher des lieux où les femmes sont renfermées. La plûpart des Seigneurs ne demeurent pas dans la Ville, ils ont leurs maisons au dehors à cause de la commodité des eaux. On entre dans Gehan-Abad du côté de Deli par une longue rue, bordée à droite & à gauche de voûtes uniformes sous lesquelles se tiennent les Marchands.

Abords du Palais.

Cette rue aboutit à une grande place où est le Palais, qui a une grande demie-lieue de circuit. L'enceinte est de pierres de taille avec des crénaux; & de dix en dix crénaux il y a une Tour; les fossés sont pleins d'eau & revêtus de pierres de taille. Le grand portail n'a rien d'extraordinaire, ni la premiere cour, où les grands Seigneurs peuvent entrer sur leurs Eléphans. Elle conduit à un long & large passage, accompagné de beaux portiques, sous lesquels il y a plusieurs petites chambres, où se retire une partie de la garde

à cheval. Aux deux côtés ſont les apartemens des femmes, & de grandes ſalles où ſe rend la juſtice. Au milieu de ce paſſage, regne un canal plein d'eau, qui dans des diſtances égales, forme de petits baſſins. Delà on paſſe à une ſeconde cour, où les Omrhas, c'eſt-à-dire, les Grands du Roiaume ſont la garde en perſonne. Ils y ont leurs logemens de plein pié & leurs chevaux attachés devant leur porte.

Salle du Divan.

En entrant dans la troiſiéme cour on voit en face le Divan, où le Roi donne audience. C'eſt une ſalle où l'on monte par ſept à huit marches, & qui eſt ouverte de trois côtés. Trente-deux colonnes de marbre ſoutiennent autant de voûtes; & ces colonnes ſont d'environ quatre piés en quarré avec leur baſe & quelques moulures. Lorſque l'Empereur Cha-Gehan fit bâtir cette ſalle, il ordonna qu'elle fût toute enrichie de ces merveilleux ouvrages de pierres de rapport, comme eſt en Italie la Chapelle du Grand Duc. Mais quand on en eut fait l'eſſai ſur quelques co-

ſonnes à la hauteur de deux ou trois piés, on vit qu'il ſeroit impoſſible de trouver aſſez de pierres pour exécuter un ſi grand deſſein, & que la dépenſe monteroit à des ſommes exceſſives. On fut obligé d'abandonner ce projet, & de ſe borner à une peinture de diverſes fleurs.

Le Trône du Mogol.

Au milieu de cette ſalle, contre la muraille qui regarde la cour, eſt une eſpèce d'eſtrade, ſur laquelle on dreſſe le Trône où le Roi vient donner audience. C'eſt encore, à l'ancienne maniere des Orientaux, un petit lit de trois piés, & d'une magnificence qu'on ne croiroit pas, ſi elle n'étoit ateſtée par les témoins les plus ſinceres. Ce lit de repos eſt garni de ſes quatre colonnes, d'un ciel, d'un doſſier, d'un traverſin & de la courtepointe. Il ſemble que l'Empereur Cha-Gehan qui le fit faire vouloit y répandre toutes les richeſſes de ſon Roïaume. On l'eſtime près de deux cens millions. Il eſt tout reſplendiſſant d'or, d'argent, d'émeraudes, de diamans & de rubis qu'on y a répandus avec profu-

ſion. Le ciel ou dais en eſt ſi chargé qu'on ne peut le regarder ſans en être ébloui; l'or & les perles compoſent ſa frange. Les colonnes qui le ſuportent en ſont également couvertes. La garniture du lit avec le couvrepié que le Prince a ſur lui, ſont un ouvrage brodé d'or & de perles, & les piés ſur leſquels le lit eſt apuïé, ne ſont pas moins ornés que les colonnes. A chacune de celles-ci ſont attachées les armes du Roi, ſa rondache, ſon ſabre, ſon arc, ſon carquois, ſes fléches & autres choſes de cette nature.

Ses Ecuries & ſes Chevaux.

Non loin de la ſalle du Divan ſont les grandes écuries ſur leſquelles on remarque des particularités ſingulieres. Elles ſont toujours remplies de très-beaux chevaux (*c*), dont le Mogol fait ſes délices, & qu'il envoie rechercher en Turquie, en Arabie, en Perſe & chez les Usbeks. On aſſûre que le moindre coute trois mille écus, & qu'il en eſt de dix mille, ce qui ne paroît pas croïable. Au devant de chaque porte des

(c) TAVERN. c. 6, p. 86.

écuries on pend une eſpèce de natte faite de bambou ou roſeau, qui ſe fend par bandes plus fines que celles de l'oſier; on les lie avec de la ſoie torſe qui repréſente des fleurs, & dont le travail demande beaucoup d'adreſſe & de patience. Ces nattes ſervent à empêcher que les mouches n'entrent. On ne ſe contente pas encore de cette précaution. Chaque cheval a deux Palfreniers, qui ſe relaient pour l'éventer continuellement. Le jour ils ſont ſur des tapis & la nuit ont leur met de la litiere faite avec leur propre fiente, deſſéchée au ſoleil & bien battue. Leur nourriture n'eſt pas moins extraordinaire. On leur donne tous les matins deux ou trois pelottes faites de farine de froment & de beurre, de la groſſeur d'un de nos pains d'un ſol. On n'accoutume les chevaux étrangers à cette ſorte de nourriture qu'avec beaucoup de peine; & ſouvent il faut que le Palfrenier leur tienne la langue d'une main, & que de l'autre il leur enfonce la pâte dans le goſier. Au

tems des cannes de sucre ou du millet, on leur en donne à midi; & sur le soir, ils ont une mesure de pois écrasés entre deux pierres, & trempés dans de l'eau. Jamais on ne leur donne ni foin ni avoine.

Agra. Ses Mosquées, ses tombeaux & ses bains.

Agra est la seule Ville de l'Indostan qui pourroit tenir lieu de rivale à Gehan-Abad. Elles possédent le Prince alternativement ; leurs enceintes renferment chacune un Palais : Agra conserve même son trésor ; mais depuis un siécle, les Mogols n'y résident pas si souvent qu'à Gehan-Abad. Les Mosquées, les Pagodes & les Tombeaux magnifiques que l'on y voit, montrent que cette Ville étoit la plus florissante des Indes. En 1638 (*d*) on y comptoit soixante & dix grandes Mosquées, parmi lesquelles il y en avoit six principales, où les Mahométans faisoient leurs dévotions les jours de fête. Dans l'une de ces dernieres est le sépulcre d'un de leurs Saints,

(*d*) MANDELSLO p. 115. Thevenot s'est fort étendue sur cette Ville, p. 98 & suiv.

qui a trente piés de long sur seize de large. Les Indiens disent que c'étoit un Géant, & le plus grand guerrier que leur Nation ait jamais produit. Il s'y fait de fréquens & de nombreux pélerinages, dont les offrandes aportent des sommes prodigieuses, qui servent à nourir tous les jours un très-grand nombre de pauvres. Ces Mosquées & leurs cours sont un azile pour les criminels, & même pour ceux qui seroient menacés de la prison par leurs créanciers. Le Grand-Mogol, quelque puissant qu'il soit, n'oseroit pas même entreprendre d'en tirer un criminel, dans la crainte de violer le respect que sa Religion lui inspire pour ceux qu'on honore du titre de Saints. La femme de l'Empereur Cha-Gehan espéroit rendre sa mémoire illustre, & mériter la vénération dés siécles suivans par le mausolée qu'elle fit bâtir près des murs d'Agra. Il n'en est point qui aproche de sa magnificence (*e*). On fut vingt-deux ans à le bâtir, quoiqu'il y eût vingt mille hommes

(*e*) TAVERN, c. 7. p. 93.

qui y fussent incessamment occupés. On compte dans Agra près de huit cens bains ou étuves (*f*), dont le Grand-Mogol retire tous les ans des sommes très-considérables; parce que cette sorte de purification faisant un des premiers points du culte Mahométan, il ne se passe point de jour que ces lieux ne soient fréquentés par une infinité de peuples.

---

§. II.

De la Presqu'île en deçà du Gange.

Presqu'île en deçà du Gange.

LA Presqu'île en deçà du Gange est une vaste région des Indes, qui forme à peu près la figure d'un cône renversé. Elle est lavée des eaux de l'Océan à l'Orient, au Midi & à l'Occident; les Etats du Grand-Mogol la terminent au Nord. Elle est située dans la Zone torride, entre le septiéme dégré trente minutes de latitude septentrionale & le vingt & uniéme, ce qui fait une largeur de deux cens soixante-dix lieues du Midi

(*f*) MANDELSL. p. 116.

au Septentrion. La pointe par laquelle elle finit eſt apellée *le Cap Comorin*. De l'Orient à l'Occident, elle eſt entre le 89 & le 105ᵉ. dégré de longitude ; ce qui lui donne 320 lieues dans ſa plus grande longueur. Les chaleurs exceſſives qui y regnent, rendent le tein des habitans beaucoup plus baſané que celui des peuples de l'Indoſtan propre ; mais le caractere du païs pour la fertilité & les richeſſese, eſt à peu près le même. Néanmoins, celle-ci eſt plus célébre par la multitude de ſes Ports, & par le commerce immenſe des nations Européennes.

Elle ſe diviſe en deux parties (g), ſuivant ſes régions maritimes. La prepremiere s'étend depuis Daman, à vingt-cinq ou trente lieues de Surate, juſqu'au Cap *Comorin*, & ſe nomme la côte de *Malabar*. La ſeconde commence au Cap & finit au Roïaume d'Orixa ; c'eſt la côte de Coromandel.

Côte de Malabar. La côte de Malabar renferme l'an-

(g) TAVERNIER, chap. 7. DU BOIS. DE L'ISLE.

cien

cien Roïaume de *Decan*, aujourd'hui *Cungan* ou *Visapour*; celui de *Carnate* ou *Canara*, & celui de *Malabar*.

Visapour est la capitale du Roïaume qui en porte le nom. C'est une grande villace, fermée de hautes murailles, où l'on prétend qu'il y a plus de mille piéces de canon de fer & de fonte, de toutes sortes de calibre. Au-delà de cette enceinte, qui a deux lieues de circuit, on trouve encore cinq faubourgs spacieux, qui font les cinq lieues de tour que plusieurs relations lui ont données. Par-tout, les maisons ne sont bâties que de paille & de bambou, les portes en sont si petites qu'il faut se baisser pour y entrer ; il n'y a point d'autres meubles qu'une natte qui sert de lit, & une fosse dans la terre, où chacun bat le ris dont il a besoin pour sa famille. Au milieu de la Ville est le Palais du Roi, entourré de murailles & de fossés ; mais dont l'intérieur est aussi simple que ceux du Grand-Mogol sont magnifiques & somptueux. Autrefois les Rois

de Visapour étoient libres & indépendans, du moins depuis la destruction de ceux de Telenga ; mais l'Empereur Oramg-Zeb déclara une guerre si violente au Prince qui régnoit alors, qu'il l'obligea de se reconnoître pour son vassal & son tributaire en 1690. L'un & l'autre professent la Religion Mahométane suivant la secte d'Omar.

Le peuple, premiere victime des malheurs du Prince, ne peut aquérir par un rude & continuel travail que ce qu'il lui faut pour païer les différens subsides dont il est accablé, sous prétexte du tribut qu'il faut envoïer tous les ans au Mogol. A peine voit-on quelques personnes médiocrement riches, dans tout le Roïaume de Visapour. Parmi les habitans de la Capitale, quelques-uns sont Orféyres, d'autres travaillent en cuivre, en bois, en toiles ou en étoffes de soie qu'ils portent à l'étranger, ou qu'il vient acheter chez eux ; quelques-uns trafiquent en diamans, ou en perles, ou en laque ; & quoiqu'ils vendent leurs

marchandises fort cher, il n'en est point qui parviennent à la fortune. Le poivre est la seule chose que son abondance y mette à un bas prix. Les Hollandois (*h*) en tirent considérablement de cette Ville & des environs. Ils ne l'achetent que sept à huit écus le quintal ; qu'ils évaluent en étoffes, quinquaillerie ou autres marchandises de l'Europe.

En suivant la Mer depuis Surate jusqu'à Goa, on trouve plusieurs places maritimes qui n'apartiennent plus aux Indiens. Les Portugais se sont emparés de *Daman*, ville assez bien bâtie pour le païs, entourrée de murailles, deffendue par des fortifications, & dont la jurisdiction s'étend sur plusieurs petites Villes d'alentour. On y voit des maisons de Jesuites, de Dominicains, de Cordeliers & d'Augustins.

Bassaim ou *Bombaim* apartient aux Anglois, qui l'ont fortifiée & embellie, depuis qu'ils y ont établi un Burreau pour leur commerce.

Chaul ou *Chiul* dont les Portu

(*h*) MANDELSL. p. 223 & 231.

gais sont maîtres, est comme cachée derriere les montagnes, avec un Port spacieux où les vaisseaux mouillent en sûreté. La Montagne qui commande le Port, est deffendue par une bonne Citadelle.

Mingrala ou *Vingrela* n'est qu'un gros Bourg, où les Hollandois alloient prendre des vivres & des rafraîchissemens, lorsqu'ils vouloient enlever Goa aux Portugais, & d'où ils en tirent encore pour les Vaisseaux qu'ils envoient en différens endroits des Indes; car l'eau y est excellente & le ris parfaitement bon. Aussi tous les Vaisseaux qui vont d'Orient à Surate, à Ormus & à la mer Rouge, mouillent ordinairement à la rade de Mingrala pour la même raison. Quoique les Hollandois s'en soient emparés, il ne s'y fait que cette espèce de grosse toile qui sert pour l'emballage des marchandises.

Goa & sa situation

Ces places peu importantes, servent à relever le nom, les richesses & la magnificence de *Goa*, aussi con-

que parmi nous que pourroit l'être une ville de France. Elle est située au milieu de la côte de Malabar (*i*), presqu'à égale distance de Surate & du Cap Comorin, dans une île qui a sept lieues de tour, nommée Salsette, formée par les rivieres de Mandoa & de Quari, à deux ou trois lieues du rivage, où elles se perdent dans la Mer, après qu'elles se sont réunies. Lors des grandes chaleurs, l'eau y est quelquefois si basse, qu'à-peine y en a-t-il deux piés. En d'autres tems, ce trajet est fort commode, les plus grands Vaisseaux y naviguent aisément, & arrivent au port même de Goa, où ils n'ont plus rien à craindre. On le compte avec celui de Constantinople & celui de Toulon, pour les trois plus beaux Ports de l'univers.

Ses avantages & sa situation donnerent envie aux Portugais de s'en | Guerres des Portugais pour s'en emparer.

(*i*) TAVERN. c. 7. MANDELSL. p. 246. DU BOIS. p. 640. Il est parlé fort au long de cette Ville, & des mœurs de ses habitans dans le troisiéme volumes des voïages des Hollandois, p. 636. & tom. 6, p. 424. THEVEN. p. 376.

emparer, comme ils s'étoient déja mis en possession à main armée de plusieurs endroits de l'Afrique, des côtes de Perse & des Indes. Alfonse Duc d'Albuquerque, & Amiral d'Emmanuel-le-Grand, Roi de Portugal (*l*), la prit par surprise & par composition, le 16 de Février 1510. Zabaïm Dalcam, Prince de cette Isle, fit de généreux efforts pour rentrer dans l'héritage de ses peres, dont ces étrangers l'avoient exclu. Il implora le secours des Princes ses voisins; bien-tôt il se vit à la tête de cinquante mille hommes de pié & environ six mille Chevaux, & il chassa les Portugais de son Isle, le 30 de Mai de la même année. Albuquerque ne pouvant souffrir qu'on lui eût ravi sa conquête, profita d'une Flotte qui arrivoit de Portugal. Il alla brusquement fondre sur le Roi de Goa; il tailla ses troupes en piéces, & le chassa lui-même de la Ville, six mois moins dix jours,

(*l*) MANDESL. pag. 246. Maffey raporte cette conquête fort au long. Histoire des Indes, L. IV, cap. 7.

depuis qu'il y étoit rentré c'est-à-dire, le 21 de Novembre.

Adelham Schach Roi, de Decan ou Cungan, regarda comme un opprobre pour la Nation, de laisser une Ville aussi importante sous la puissance d'une simple Colonnie, dont les ressources étoient si éloignées. Il réunit ses forces & son artillerie, que l'on dit être très-considérables; il enleva la place aux Portugais, en 1586. Ceux-ci la recouvrerent quelque tems après. Il la reprit, & ils y rentrerent dans la même année. Le Prince voïant l'ardeur avec laquelle ils se portoient à deffendre leur conquête, renonça non-seulement à son dessein, mais il craignit que la vengeance ne les attirât sur ses terres; il crut devoir en acheter la paix. Il fit un traitté avec eux, par lequel il leur céda la propriété du païs de *Sajette*, qui comprenoit soixante-sept villages, douze autres de celui de *Bardes*, & trente de la contrée de *Tisvary*. Les conditions furent, que ces habitans auroient la liberté du commerce par toutes les Indes,

excepté pour leur poivre, qu'ils se roient tenus de vendre aux Marchands de Goa, à peine de confiscation des vaisseaux & des marchandises.

Le tems rendit les Indiens infidéles à ce Traité. Déja les deux Nations s'étoient donné plusieurs sujets de mécontentemens réciproques lorsqu'en 1635, les Portugais avertis que quatre vaisseaux Indiens alloient à Mocha & en Perse chargés de poivre, se mirent à la poursuite, les attaquerent comme coupables de contravention, tomberent avec fureur sur les Marchands & les Matelots, & emmenerent les Navires à Goa, où ils tuerent de sang froid tout ce qui restoit de l'équipage.

Ils y établissent l'Inquisition.

Ce trait de cruauté (*m*), & tant d'autres encore plus grands que l'on peut voir en differentes relations(*n*), rendirent les Portugais extrêmement

(*m*) Voïez un grand trait de cruauté & d'irréligion à l'égard de quelques François, en 1601. *Recueil des voïages des Hollandois*, t. 2, p. 444.

(*n*) V. TAVERN. c. 13, 14 & 15. DELLON. Inquisition de Goa. Mais cet Ecrivain Protestant, doit être lû avec précaution. Il a laissé trop exhaler son fiel.

odieux

odieux à tous les Indiens. L'établissement de leur fameuse Inquisition à Goa les fit craindre de toutes les nations de l'Europe, que le commerce obligeoit d'avoir communication avec eux dans les Indes. Ce redoutable Tribunal fut érigé il y a plus de cent ans, pour juger des causes de Religion ; mais les abus qui s'y introduisirent de la part de quelques-uns de ses Officiers tant supérieurs que subalternes, en ont alteré le premier esprit qui n'avoit rien que de louable.

Description de ce Tribunal.

Le Premier ou *Grand Inquisiteur* est toûjours un Prêtre séculier, qui prétend avoir seul le droit de se faire porter dans un Palanquin, c'est-à-dire, en Chaise ; & pour qui on a beaucoup plus de respect que pour l'Archevêque & le Vice-Roi. Son autorité s'étend sur toutes sortes de personnes, Laïques & Ecclésiastiques, excepté sur l'Archevêque, sur son Grand-Vicaire, qui est toûjours un Evêque, sur le Vice-Roi, & sur les Gouverneurs qui le réprésentent ; encore peut-il les faire tous

arrêter, & instruire leurs procès; après avoir donné avis à la Cour de Portugal des crimes dont on les acuse. Sa maison est composée de Gentilshommes, d'Ecuïers, de Pages, de Valets de pié, & d'un grand nombre d'autres domestiques; sa dépense égale presque celle du Vice-Roi. Le *Second Inquisiteur* est un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique; les autres Officiers, que l'on nomme *Députés du Saint Office*, sont pris des Dominicains, des Augustins & des Carmes Déchaussés. Ce Tribunal a son Promoteur, ses Procureurs & ses Avocats pour les acusés qui en demandent. Ceux que l'on apelle *Familiers du Saint Office*, sont comme les Huissiers ou Sergens. Ce qui arriva à M. Tavernier, en 1648, est remarquable (*o*).

« Un Gentilhomme, dit ce voïageur, étant venu me dire de la » part du Grand Inquisiteur, qu'il » m'attendroit sur les deux ou trois » heures après midi, je ne manquai » pas de me trouver à la maison de

(*o*) Voïage, c. 14.

» l'Inquiſition ; & à mon arrivée, il
» vint un Page, qui me mena dans
» une grande ſalle, où un Officier
» me vint prendre pour me condui-
» re dans la chambre où étoit l'In-
» quiſiteur. Après avoir paſſé deux
» grandes galleries & quelques a-
» partemens, j'entrai dans une pe-
» tite chambre, où m'attendoit l'In-
» quiſiteur, aſſis au bout d'une gran-
» de table faite en forme de billard
» & couverte d'un drap verd. Dès
» que je fus entré, il me dit que j'é-
» tois le bien venu ; & après que je
» lui eus fait mon compliment, il
» me demanda de quelle Religion
» j'étois ? Je lui répondis que je
» faiſois profeſſion de la Religion
» Proteſtante ; & lorſque que je lui
» eus dit que mon pere & ma mere
» avoient été dans les mêmes ſenti-
» mens, il m'aſſûra encore une fois
» que j'étois le bien venu, criant à
» ceux qui étoient proche, qu'ils
» pouvoient entrer. On leva auſſi-
» tôt un pan de la tapiſſerie, & je
» vis paroître dix ou douze perſon-
» nes, qui étoient dans une petite

» chambre à côté. Les premiers qui » entrerent furent deux Religieux » Augustins, qui furent suivis de » deux Dominicains, de deux Car- » mes Déchaussés, & de quelques » autres gens d'Eglise, à qui l'Inqui- » siteur dit d'abord qui j'étois; que » je n'avois avec moi aucun livre » deffendu; & même que sachant » les ordres & les usages de l'In- » quisition, j'avois eu la sagesse de » laisser ma Bible à Mingrela, &c. » On peut voir d'autres particularités plus singulieres dans Dellon (*p*), quoique cet Auteur doive être lu avec quelque précaution.

Il y a dans Goa une si grande quantité d'Eglises, de Couvens & de Chapelles, que la moitié suffiroit (*q*) pour une Ville beaucoup plus étendue & plus peuplée. La plûpart de ces édifices sont bâtis & ornés en dedans avec une magnificence qui étonne; effet de la générosité du Roi de Portugal, qui a

(*p*) Relation de l'Inquisition de Goa, en 1687.

(*q*) PIETRO DELLA VALLE, t. III, p. 176. LA MART. au mot *Goa*.

assigné des rentes à toutes les Eglises, & des pensions aux Communautés, à proportion de ce qu'elles sont nombreuses. Les Jesuites entr'autres y ont cinq maisons, toutes fort riches & nombreuses, comme on le voit par la relation de Mandelslo (r). Ils y conservent le corps de saint François Xavier, à qui l'on donne communément le titre d'Apôtre des Indes. Ce Saint arriva à Goa (s) en 1542, & en fit le centre de ses missions. Il mourut dix ans après dans l'île de Sancian à 23 lieues des côtes de la Chine; & en 1554, son corps fut raporté à Goa, où on le conserve, à quelques parties près, que l'on a distribuées ailleurs, comme un bras que l'on a envoïé à Rome.

Le Pere Bouchet, Missionnaire Jésuite, dans une lettre écrite de Pondicheri le premier d'Avril 1719, parle ainsi de Goa. On y voit (t) de tous côtés de très-jolies maisons, — Décadence de la Ville.

(r) Voïage. p. 239 & suiv.
(s) MAFFEY. L. XV, c. 5. BAILLET. Topographie. p. 213.
(t) Lettres édif. T. XV, p. 48.

des jardins utiles & agréables, des bois de palmiers plantés à la ligne, qui forment des allées à perte de vue. La Ville étoit autrefois comparable & même ſupérieure en beaucoup de choſes aux plus belles villes de l'Europe; mais elle n'eſt plus ce qu'elle étoit il y a ſoixante ans. Il ne laiſſe pas d'y avoir encore de ſuperbes édifices. Le Palais du Vice-Roi & celui de l'Inquiſiteur, ſont d'une magnificence achevée. Nous dirons dans la ſuite quelle eſt la cauſe de cette décadence.

Arbre triſte. Il croît dans l'île de Goa un arbre ſingulier (*u*), que l'on apelle *l'Arbre triſte*, parce qu'il ne fleurit que de nuit. Quand le ſoleil ſe couche on n'y aperçoit aucune fleur; & une demie heure après il en eſt tout couvert. Elles répandent une odeur ſuave; mais elles ne durent que juſqu'au moment où le ſoleil commence à donner ſur l'arbre; alors les unes tombent & les autres

(*u*) DU BOIS. Géogr. p. 641. Voïages des Hollandois, t. II, p. 254, t. VI, p. 475. MANDELSL. p. 349 *& alii.*

se referment ; ce qui dure pendant toute l'année. Cet arbre eſt à peu près de la grandeur d'un Prunier, & ses feuilles reſſemblent à celles de l'Oranger. On en met ordinairement dans les cours des maiſons, pour en avoir l'odeur & l'ombrage. Il croît fort promptement, & pouſſe de ſes racines beaucoup de rejettons. Quoique ceux-ci n'aient environs que trois piés de haut, ils produiſent autant de fleurs que les plus longues branches de l'arbre. Les Indiens en font le même uſage que du ſafran pour leurs mets & pour leurs teintures.

Goa eſt la derniere place conſiderable du Roïaume de Viſapour, borné au Midi par celui de Carnate ou Canara, qui comprend tout le reſte de la Preſqu'île, excepté les côtes occidentales. La Ville de *Narſing*, que d'autres nomment *Chandegri* ou *Biſnagar*, a quelquefois donné ſon nom à ce Roïaume, parce qu'elle en eſt la Capitale, & que le Prince y fait ſa réſidence. Il eſt

Roïaume de Carnate.

Biſnagar.

vrai que pluſieurs Auteurs ont diſtingué Narſing de Biſnagar ; mais je penſe comme Mr De la Martiniere, qu'ils ſe ſont trompés ; & on le voit par la reſſemblance de la deſcription qu'ils nous donnent de ces deux Villes. Outre la ſituation avantageuſe de Biſnagar (x), bâtie ſur le ſommet d'une haute montagne, elle eſt encore environnée d'une triple enceinte de murailles, dont la derniere a plus de trois lieues de circuit. Le Palais du Prince eſt élevé, ſpacieux, magnifique, entourré de foſſés larges & profonds. On ne laiſſe entrer perſonne dans la Forteresse ſans une permiſſion expreſſe de ſa part. Il acorde aux Européens & autres étrangers, de paſſer quelques jours dans la Ville en qualité de voïageurs ; mais il s'eſt fait une loi expreſſe de n'y en laiſſer établir aucun ſous prétexte du commerce. Pluſieurs néanmoins y ont fait un aſſez long ſéjour, pour nous aprendre qu'il n'eſt point de lieu dans les Indes où la juſtice ſoit adminiſtrée avec plus d'exactitude.

(x) Du Bois, Géograph. p. 646.

Le Roi du Païs.

Le Roi de Bisnagar est Souverain des Provines de Canara, de Balabar & de Singi dont il a chassé le Prince particulier. Il prend la qualité de *Roi des Rois, & Mari de mille femmes*; & il a fait quelquefois la guerre pour soutenir ces titres bisarres. Il a plusieurs places bien fortifiées. Mais ses canons ne sont pas jettés en fonte comme les nôtres; ils sont faits de plaques de fer épaisses jointes ensemble, & attachées avec des cercles de fer comme les tonneaux. Tous les ans il fait la visite de son Roïaume, & la revue de ses troupes, qui l'honorent comme un Dieu. Il peut lever cent mille hommes de pié, trente mille chevaux & sept cens élephans. Aussi les Européens le ménagent beaucoup, pour avoir ses bonnes graces & la liberté du commerce dans ses Etats, dont ils peuvent tirer des choses précieuses. Car ce païs est riche en mines d'or, d'argent & de diamans. On y pêche des amethystes & des saphirs dans quelques grandes Rivieres, où on les trouve attachés

aux rochers. Ses habitans sont Païens, & adorent particulierement le Soleil, en l'honneur duquel ils font une grande Fête tous les ans.

Villes du continent.

Dans l'interieur de ce Roïaume on trouve plusieurs Villes, sur lesquelles il y auroit beaucoup de choses curieuses & interessantes à raporter. Mais nous ne pourrions entrer dans ce détail sans sortir de notre plan, & il faudroit plusieurs volumes pour exécuter ce qui ne doit remplir qu'une partie de celui-ci. Il suffit de nommer *Raolconde* au-dessus de Bisnagar, où est la plus abondante mine de diamans qu'il y aït dans toutes les Indes; Gandicot, célébre (*y*) par le nombre, la singularité, la bisarrerie & la magnificence de ses Pagodes; aussi-bien que Bezouer; enfin d'autres endroits, dont les campagnes produisent le poivre, le gingembre, la rhubarbe, le sucre, les noix de cocos, les palmiers & le ris en abondance. Cependant nous ne pouvons nous dis-

(*y*) V. TAVERNIER, Voïages des Indes, tom. III, L. I, c. 18.

penser de reprendre la suite des Villes qui sont sur la côte de Malabar, depuis Goa jusqu'au Cap.

Onor, à dix-huit lieues de Goa, est une petite Ville qui apartient aux Hollandois (z), dont le Port, formé par deux rivieres, est vaste & assuré. Il est encore deffendu par une forte Citadelle, qui vaut beaucoup mieux que la Ville. Tout ce qu'il y a de personnes considérables y demeurent avec le Gouverneur, qui a permis à plusieurs Portugais de s'y habituer.

Villes de la côte de Canara.

Barcelor en est à six lieues, & *Mangalor* à quinze. Ce sont deux des plus importantes Places du Canara (*a*), soit pour le commerce, soit pour la bonté de leur rade. Les Portugais y avoient des Forts, d'où les Canarins les ont chassés pendant qu'ils étoient ocupés dans leurs longues & cruelles guerres contre les Hollandois. Mais la paix qui fut

(z) THEVENOT, L. II, c. 2.
(a) SAVARY, Dict. du Commerce. MAFFEE, L. X, c. 2, & L. XI, c. 2.

faite entre les deux Nations, aïant donné au Vice-Roi de Goa la facilité de se venger des Indiens, par des courses qui ruinoient toute la côte; le Roï de Canara offrit aux Portugais de leur remettre les Forts de ces deux Places. Ils les refuserent par la difficulté qu'ils trouvoient à les garder; il leur parut plus avantageux d'y établir deux Bureaux, pour recevoir la moitié des droits d'entrée & de sortie. Suivant le célébre Pierre Davity (b), dans son grand ouvrage *Du Monde*; il n'est point de peuple plus pauvre & plus malheureux que celui de Canara; quoique en général, la misere soit l'état & le sort des Indiens, malgré toute l'abondance & les richesses du Païs. Leur culte est le comble de l'impudicité. Leurs *Joghis* ou Prêtres ont entcheri sur les Grecs dans l'usage infâme du Phallus; ils adorent solemnellement le Dieu Priape, & il faut que les filles lui donnent leur virginité avec des indécences que l'on n'ose écrire (c).

(b) Description de l'Asie, p. 553.

(c) Recueil des Voïages Holl. tom. VI, p. 436.

Mangalor est la derniere place du Roïaume de Canara, qui est séparé de celui de *Malabar* par une muraille d'environ vingt lieues, dont une extrémité touche à la mer, & l'autre à la fameuse montagne de Gate. Roïaume de Malabar.

Cananor, sur le bord de la mer, à quinze lieues de Mangalor, est un des premiers Païs connus des Portugais. Dans le second voïage aux Indes, sous la conduite de Pierre Alvarès Caprales, ils firent croire au Roi de Cananor que leur maître le Roi de Portugal les avoit envoïés des extrémités du monde (*d*) pour lui demander son amitié. Le Prince séduit par un compliment aussi flatteur fit alliance avec eux, & envoïa ses Ambassadeurs à Emmanuel Roi de Portugal. Il combla de bienfaits les Navigateurs ; il permit à François d'Almeyda, Vice-Roi des Portugais aux Indes, de bâtir le premier Fort qu'ils y aient possédé, & il Cananor.

(*d*) MAFFEY, Part. I, L. II, c. 5. Recueil des Voïages Hollandois, tom. VI, p. 439. MANDEL, p. 263. THEVENOT, L. II, c. 1.

y eut une liaison particuliere entre les deux Nations, qui agirent de concert pour faire fleurir le commerce. Mais la mauvaise conduite d'un Capitaine Portugais changea toute la face des affaires, en prenant un Vaisseau des alliés qui fut submergé dans la mer par sa résistance. Cet acte d'hostilité irrita également le Roi de Cananor & ses Sujets. Cinquante ans d'une guerre acharnée entre les deux Peuples, leur causa des pertes infinies, qui firent admirer le courage & la constance des Européens. De nouveaux ennemis leur enleverent ce qu'ils avoient acheté & conservé au prix de tant de sang répandu. Les Hollandois s'étant rendu maîtres de Granganor, de Cochin & de Coulan en 1663, jugerent qu'il leur étoit essentiel de ne pas laisser les Portugais à Cananor. Il les forcerent de se rendre par capitulation au mois de Février de l'année suivante, & ils firent un nouveau traité avec le Roi de Cacanor, pour la sûreté & l'avantage de la Compagnie Hollandoise. Le

Ministre Balée, qui étoit dans l'armée des vainqueurs, & qui a rapporté (*e*) cette guerre fort au long, dit qu'il y prêcha le premier Sermon en action de graces de cette conquête.

Calicut est la capitale d'un second Roïaume de la côte de Malabar. Elle a trois lieues de circuit (*f*), sans être enceinte de murailles; on y compte six mille maisons, la plûpart isolées & assez distantes les unes des autres pour avoir chacune leur jardin. Un Marchand peut en acquerir une pour vingt écus, & celles des gens du commun n'en coutent que deux. Il est vrai qu'elles ne sont bâties que de gros morceaux de terre coupés par carreaux, que l'on fait sécher au soleil, & qu'elles n'ont pour l'ordinaire que sept à huit piés de haut. Ce Païs est un des plus beaux, des plus riches & des plus

Roïaume de Calicut.

(*e*) BALE'E, Descript. des côtes de Malabar & de Coromandel, c. 16.

(*f*) Recueil des Voïages Hollandois, tom. III, p. 6-1. tom. IV, p. 56. tom. VI, p. 441. Dans tous ces endroits il est parlé fort au long de Calicut & des mœurs du Païs. THEVENOT, p. 260.

peuplés de toute la Presqu'île ; puisque le Roi peut mettre cent mille hommes sur pié, quoique ses Etats ne s'étendent pas au-delà de vingt-cinq lieues, soit le long de la mer, soit dans le continent ; d'autres disent trente ou quarante jusqu'aux montagnes. On y conserve encore l'ancien usage de la division des Etats. Le premier est celui des Prêtres ou Bramines, qui tiennent compagnie au Roi pendant ses repas, & qui écoutent avec beaucoup de respect ce qu'il dit. Le second est celui des Gens d'épée ou Naires, que leur condition annoblit, quoique simples Soldats ; il leur est permis de porter l'épée, la rondache, la halebarde ou la pique quand ils sortent. Le troisiéme, est celui des Artisans ; le quatriéme, celui des Pêcheurs. Le cinquiéme, celui des Ouvriers, qui recueillent le poivre, le vin & les noix, qui sement le ris & le moissonnent.

Usages singuliers du Païs pour les femmes.

Les maximes du païs sur le mariage & sur l'usage des femmes sont particulieres à ce Roïaume. Lorsque le

le Roi en épouse une, il donne cinq cens écus à celui des Prêtres qu'il juge à propos pour passer la premiere nuit avec elle. C'est un usage parmi les Nobles & les Marchands, de changer entr'eux celles qu'ils ont épousées, croïant que c'est un moïen d'entretenir l'amitié; mais les enfans demeurent au pere. Une femme peut épouser sept maris, & jouïr de tous en même-tems. Lorsqu'elle devient grosse, elle donne l'enfant à celui qu'il lui plaît, sans qu'il puisse le refuser. Quoiqu'elles marchent presque nuës comme les hommes, elles sont extrêmement ocupées de leur ajustement, qui consistent à être garnies d'or & de pierreries, tant aux oreilles qu'aux cou, aux bras, aux jambes & sur l'estomac.

Le Roi y prend le titre de *Zamorin*; qui en sa langue, veut dire *Empereur*. Il le porte suivant un ancien Réglement de Ceram Peroumal, ou Pereymal, qui se retira à la Meque pour y passer le reste de ses jours. Ce Prince (g) Souverain de

Loi particuliere pour la succession à la Couronne.

(g) La Croze, Hist. du Christianisme des

tout le Malabar, partagea son Empire entre ses parens & ses amis, & donna lieu à cette multitude de petits Rois dont ces côtes sont remplies. Mais il voulut que celui de Calicut eût le titre de Zamorin. Tout le Païs l'honore comme un Dieu ; & c'est peut-être par respect pour lui que l'on observe si exactement une loi bisarre, dont on le croit auteur. Lorsque le Zamorin de Calicut meurt, ce ne sont pas ses enfans qui lui succedent, on met sur le Trône un fils de sa sœur ; parce que les Bramines aïant eu les premieres faveurs de la Reine, & demeurant sans cesse auprès d'elle pour lui tenir compagnie, on présume que les enfans qu'elle met au monde leur apartiennent plûtôt qu'au Roi ; au lieu que les fils de la sœur du Prince sont véritablement du sang Roïal.

u Prince avec les Portugais.

On peut juger des forces de ce Prince par les armées qu'il mit en campagne contre les Portugais l'an 1503. Calicut fut le premier endroit des Indes où ces illustres Na-

Indes, L. I, p 44. MANDELSLO, p. 267 & *suiv.*

vigateurs terrirent. Ils gagnerent d'abord l'amitié du Zamorin par leurs présens & par leurs discours artificieux. Bien-tôt elle se convertit en haine implacable. Maffey (*h*), Historien des Portugais, & par conséquent suspect quand il s'agit de leur conduite, en dissimule la raison. Le Zamorin marcha contr'eux avec deux cens Vaisseaux de guerre, tels qu'ils sont en ce païs là, & soixante mille hommes. Calicut & Panana, lieux de plaisance de ce Prince, servirent souvent de champ de bataille. La guerre se ralluma avec plus de fureur en 1529. Il assiégea la Forteresse que les Portugais avoient fait bâtir à Calicut. Cent mille hommes qu'il avoit sur pié l'emporterent d'assaut & la démolirent, suivant la Relation de Pierre Van-Caerdan (*i*). Mais Gautier Schouten (*l*), dit que les Portugais voïant le mauvais état de leurs affaires, la raserent euxmêmes.

(*h*) Hist. des Indes, part. I, L. II, c. 4.
(*i*) Recueil des Hollandois, tom. III.
(*l*) *Ibid.* tom. VI, *locis citatis.*

Privilèges des Chrétiens.

La ville de Calicut reconnoît pour son fondateur Ceram-Peroumal, protecteur des Chrétiens des Indes. Il leur donna avant que de se retirer tous les droits & privilèges de la Noblesse du Païs. En vertu de cette Ordonnance, ils ont le pas sur les Naïres, les seuls Nobles qu'il y ait parmi cette Nation infidéle; & ce qui est encore plus estimable pour eux, c'est qu'ils ne dépendent que de leur Evêque tant pour le temporel que pour le spirituel. Cette faveur est d'autant plus grande, que les Bramines sont dans une extrême vénération auprès de ces Idolâtres. Nous en parlerons dans la suite en particulier.

Roïaume de Cranganor.

A dix-huit lieues environ de Calicut est la ville de Cranganor (*m*), capitale d'un petit Roïaume qui en porte le nom. Son Roi dépend du Zamorin en qualité de tributaire, & il n'est presque qu'un Gouverneur héréditaire du Païs. Son Palais n'a

(*m*) V. LA MARTINIERE, & Recueil des Voïages Hollandois, tom. VI, p. 337 & 445.

rien que de très-commun. Du tems que les Portugais étoient maîtres de Cranganor, on y voïoit entre autres Eglises, celle des Jesuites, ou Peres de S. Paul, comme on les appelle dans le Païs, qui avoient un nombreux Collége & une belle Bibliothéque; les Religieux de saint François y avoient aussi un Couvent. Comme il s'y trouve un grand nombre de Chrétiens de S. Thomas, ceux-ci avoient un Archevêque & une Eglise Cathédrale. Mais depuis que les Hollandois eurent pris la Ville d'assaut le 15 de Janvier 1662, leur haine pour ceux qu'ils appellent Catholiques Romains, fit tort à ces Communautés Religieuses.

Roïaume de Cochin.

La ville de Cochin, capitale du Roïaume qui en porte le nom, est divisée en haute & basse (*n*), dont l'une est située à l'embouchure d'une grande riviere nommée le *Mangati*,

(*n*) MANDELSLO, p. 267. Recueil des Voïages Hollandois, tom. VI, p. 363. THEVENOT, tom. I, p. 261.

avec de bonnes fortifications ; elle apartient au Roi du Païs. L'autre, n'est qu'un Bourg ou les Portugais s'établirent dès les premieres années de leur navigation aux Indes. Mais les Hollandois la leur enleverent en 1662 ; & ils y font un très-grand commerce de poivre, qui, avec celui de Calicut, est le meilleur qui croisse dans les Indes. Les mœurs des Habitans & la confiance qu'ils ont aux Bramines, sont les mêmes que dans toute la côte depuis Calicut. Ils ont une espèce d'arbres noirs dont ils font leurs batteaux d'un seul tronc, avec lesquels ils vont néanmoins jusqu'à Goa, & même plus loin en pleine mer.

Monts de Gate ; séparation de deux climats.

Ce Roïaume s'étend au midi jusqu'au cap Comorin, & il est terminé au Levant par les montagnes de Gate, qui regnent à trente lieues de la mer dans toute l'étendue de la côte de Malabar, comme l'Apennin en Italie, & qui séparent en quelque façon deux Mondes, differens pour le climat. Tous les Voïageurs s'ac-

cordent à nous raconter de ces montagnes une circonſtance que l'expérience ſeule peut avoir apriſe & rendre croïable. Le Païs qu'elles ſéparent a deux ſaiſons entierement contraires dans le même-tems. L'hiver commence ſur la côte de Malabar (*o*) vers la fin du mois de Juin (*p*) avec un vent du Sud-Oueſt, qui vient de la mer, & qui regne pendant quatre mois ſur toute la côte, depuis Din juſqu'au cap Comorin. Alors la mer ceſſe non-ſeulement d'y être navigable, mais il y a peu de havres où les navires ſoient en ſûreté & à couvert des orages mêlés d'éclairs & de tonnerres effroïables qui troublent l'air dans cette ſaiſon. On s'étonne au contraire de ce qu'en même-tems ſur la côte de Coromandel qui termine la Preſqu'île au Levant on jouïſſe d'un agréable printems & de la plus belle ſaiſon de l'année. Ainſi lorſqu'on en goûte les douceurs à Maſulipatan, on ſouf-

(*o*) MANDELSLO, page 250.

(*p*) C'eſt ce qui a fait dire à Q. Curce que les Indiens avoient l'hyver quand nous avons l'été, L. VIII, c. 9.

fre à Goa & aux environs, qui sont à la même hauteur de pôle, toutes les rigueurs de l'hyver hors la gelée. Il en est de même de Mengalor à Meliapour, de Cananor à Pondicheri, & même de Coulan à Tutucurin, qui ne sont éloignés que de trente lieues. Ceux qui font par terre le chemin d'une de ces côtes à l'autre, découvrent du haut des monts de Gate, d'un côté un air serain & temperé, & de l'autre, un païs couvert de brouillards, noïé dans les pluies qui y tombent avec abondance.

Vers la fin du mois d'Octobre (q), l'hiver finit sur la côte de Malabar & presque généralement dans toutes les Indes, même aux Roïaumes d'Orixa & de Bengale, & il commence sur la côte de Coromandel, où il dure quatre mois entiers, tandis que dans le reste du Païs le Ciel est dans sa pureté, & que la terre prodigue ses ornemens, ses richesses & ses bienfaits.

(q) Recueil des Voïages Hollandois, tom. VI. p. 506 & suiv.

On

On cite encore deux ou trois endroits où cette prodigieuse différence de saisons se fait sentir dans une distance peu considérable. A l'île de Ceylan, l'hyver commence au mois d'Octobre dans la partie septentrionale de l'île, au même-tems que sur la côte de Coromandel, dont elle n'est pas éloignée. Alors on goûte un été charmant vers les parties meridionales. Au contraire, quand Jaffanapatan jouit des douceurs de l'été, les Villes du Sud, telles que Columbo, Caleture, Pointe de Galles, Bellingham & autres, sont couvertes d'un air sombre & chargé, & il y tombe des pluies continuelles. La même chose arrive dans une partie des îles qui sont à l'Orient. A Ceram qui est une longue île dans le voisinage d'Amboine, tandis qu'on a l'hiver en sa longueur, qui est du côté du Nord, à l'autre côté qui est au Sud, seulement à trois ou quatre lieues, on trouve la saison de l'été. Enfin à l'un des côtés du Cap-Rosalgate dans la mer d'Arabie, les Vaisseaux sont sur

leurs ancres ou naviguent en sûreté ; & à l'autre côté du même Cap, jusqu'aux côtes les plus reculées de l'Arabie heureuse, les Vaisseaux n'osent tenir la mer, les tempêtes y étant continuelles.

Il étoit nécessaire de faire cette remarque sur la variété des saisons pour entendre & concilier les Voïageurs, dont les uns mettent l'hyver en été, & les autres l'été pendant les mois d'hyver. Après cette digression, il faut reprendre la topographie de la Presqu'île en deçà du Gange. Le Cap Comorin, qui est précisément à la pointe méridionale des montagnes de Gate, fait la division des deux côtés de la Presqu'île. Celle de l'Occident, dont nous avons parlé, se nomme la côte de Malabar ; celle de l'Orient que nous allons parcourir, s'apelle la côte de Coromandel. Les Paravas & les Maravas (r) qui en habitent le bas sont des Idolâtres à peine connus. Cette espèce de détroit est célébre

(r) Recueil des Voïages Hollandois, tom. IV, p. 297.

par la pêche qui se fait au Cap & à Tutocorin (*s*) des plus belles perles qui soient aux Indes; ce qui lui a donné le nom de *Pêcherie*. On y trouve aussi sur les rochers qui sont au fond de l'eau, de l'ambre gris, aussi parfait que celui des Maldives & de Madagascar. Nous avons parlé assez au long des Perles; mais l'incertitude où sont tous les Naturalistes sur la nature de l'Ambre & sur la maniere dont il se forme, fait que nous n'osons hasarder nos conjectures (*t*).

La premiere Place qui se présente au sortir du Détroit est *Negapatan*. Lorsque les Portugais commencerent à s'établir dans les Indes (*u*), ce n'étoit qu'un simple Village ou un petit Bourg, dont ils firent une Ville assez considérable. Ils l'environnerent de murailles munies de fortifications, autour desquelles ils Negapatan.

(*s*) Voïages des Holl. tom. VI, p. 311 & suiv.

(*t*) Les Auteurs du Dictionaire de Trévoux ont touché cet article avec autant de sagesse que d'érudition, sans vouloir donner leur sentiment particulier; & en effet il est difficile de se décider.

(*u*) Voïages des Hollandois, tom. VI, p. 300.

creuserent un large fossé. Comme ils possedoient la côte de la Pecherie & l'île de Ceylan, cette Ville étoit pour eux un grand abord. On y voïoit plusieurs belles Eglises & un Collége apartenant aux Jésuites. Ils la conserverent jusqu'en 1658, c'est-à-dire, environ soixante ans. Alors les Hollandois, qui s'étoient déja emparés de l'île de Ceylan, leur enleverent cette Place, avec le secours du Roi de Tangeor, qu'ils engagerent à trahir les Portugais. Aussi-tôt ils y jetterent une nombreuse garnison; ils la munirent de tout ce qui étoit nécessaire pour sa deffense; ils en firent une de leur principales Loges. Depuis cet établissement on y voit des Maures, des Benjans & des Indiens de toutes les Provinces, qui y font tranquillement leur commerce sous la protection des Hollandois. Les environs sont remplis de Pagodes, quelques-uns richement ornés, mais sans goût; d'autres, obscurs, sales, mal-bâtis, & semblables à des fours à briques. Tous sont remplis de figures horri-

bles que ces Idolâtres adorent comme leurs Dieux.

Tangeor n'en est qu'à vingt lieues, & cette Ville est la capitale d'une petite Principauté qui en porte le nom. Quoique le Prince & le peuple aient été de tout tems les ennemis implacables de la vraie Religion, on assûre cependant que les Chrétiens (*x*) ont dans cette Ville plus de 740 maisons. Tangeor.

Trangobar sur le bord de la mer, est aux Danois, qui l'acheterent en 1630. Elle n'étoit alors qu'un petit Bourg ; mais ils en ont fait une grande & belle Ville, qu'ils ont munie d'un Château & d'une Citadelle. Il y a une Eglise Catholique, trois Protestantes, une Mosquée & cinq gros Pagodes ; ce qui fait voir que cette Ville renferme des habitans de toutes sortes de Religions. Le Roi de Danemark y entretient des Ministres qui y prêchent le Christianisme suivant la Prétendue Réforme. On loue beaucoup leur zéle & leurs Trangobar.

(*x*) TREVOUX *au mot* TANJAOR.

42720

ſavantes Relations (*y*). Ils y ſont depuis 1707. Ils y ont fait venir une Imprimerie avec des Ouvriers ; ce qu'on n'avoit pas encore vû dans les Indes. Après avoir imprimé differens petits Livres de Religion tant en Malabare qu'en Portugais, ils ont enfin imprimé le Nouveau Teſtament (*z*) traduit par eux en ces deux Langues. Ils ont également traduit l'Ancien, & doivent travailler à préſent à le mettre ſous preſſe.

Pondichery. A dix-huit lieues en tirant vers le Nord eſt la ville de *Pondichery*, le bel établiſſement & le Comptoir principal de la Compagnie Françoiſe aux Indes. Quand nos Navigateurs s'en emparerent, elle ſe nommoit *Boudoutschery* (*a*), & c'étoit très-peu de choſe; mais depuis elle a changé de face. M. Macerat y

(*y*) Je n'ai pas vû ces Relations, qui ſont en Alemand. Mais Abraham Du Bois, de qui cet article eſt tiré, p. 645, en fait un très-grand éloge, page 643.

(*z*) Il y en a un Exemplaire de la ſeconde édition dans la Bibliotheque du Roi à Paris, en langue Balis.

(*a*) Du Bois, p. 646.

établie aussi-tôt un Comptoir (*b*); on y bâtit un Fort, un Séminaire pour les Jesuites, une Maison pour MM. des Missions étrangeres, & un Couvent pour les Capucins. Les Hollandois, jaloux d'un établissement qui se formoit avec tant de succès & de rapidité, envoïerent trois mille cinq cens hommes de troupes reglées avec une redoutable artillerie & toutes sortes de munitions de guerre pour nous enlever cette conquête. Cent cinquante François qui en composoient toute la garnison, leur résisterent par mer & par terre pendant dix à douze jours, malgré toute la violence & la fureur des assauts. Enfin acablés par la multitude, ils furent contraints de se rendre à des conditions plus honorables que leur mauvaise fortune n'auroit pu les esperer. Ils sortirent de la Ville le 3 de Septembre 1693, avec armes & bagages; mais les Hollandois rendirent la Place en 1698, après la paix de Riswich, comme on en étoit convenu dans les

(*b*) Mémoires du Tems. LEULLIER, p. 98.

articles du Traité ; & depuis nous y avons un Evêque résidant.

Le changement que Messieurs de la Compagnie y ont aporté depuis qu'ils en sont paisibles possesseurs est presque incroïable. Ils y ont une Forteresse réguliere (*c*), où il ne manque aucun des ouvrages nécessaires pour une bonne deffense ; elle est toujours fournie de munitions de guerre & de bouche, avec deux cens piéces de canon. On a rebâti la plus grande partie de la Ville, qui s'augmente & s'embellit de jour en jour. Les rues y sont tirés au cordeau ; les maisons des Européens y sont de briques, bâties à la Romaine à un seul étage, parce qu'on y manque de bois & qu'on y craint les vents. Quoique celles des Indiens n'y soient que de terre mêlée avec une espèce de chaux, qu'ils font des coquilles d'huitres calcinées, elles ont leur agrément, parce qu'elles forment des rues droites. On y voit de belles allées d'arbres, à l'ombre desquels les Tisserands travaillent ces

(*c*) Lettres édifiantes, tom. XV, p. 19.

toiles de coton si estimées en Europe.

Voici la Relation que nous en a laissée un Voïageur (*d*) moderne, qui fit le voïage en 1722. Pondichery est le premier des Comptoirs qu'ont Messieurs de la Compagnie dans toutes les Indes, & le seul lieu où les Hollandois & les Anglois n'en aient point. Depuis quelques années Sa Majesté y a établi un Conseil Souverain. La Compagnie y possede de grands Domaines. La Ville peut avoir quatre lieues de circuit, & chaque Etat y a son quartier. Lorsque j'y passai, on y élevoit un nouveau Fort, quoiqu'il y en eût déja neuf autres petits pour deffendre la Place des insultes des Maures. La Compagnie entretient pour ce sujet un Gouverneur, un Commandant d'Infanterie, un Major, trois Compagnies d'Infanterie Françoise, & deux à trois cens Topasès, qui sont gens du païs, élevés & habillés à la Françoise, que les Missionaires ont instruits dans la Religion Catholique.

(*d*) LULLIER, Voïage aux Indes, p. 33.

La Compagnie, comme Souveraine de Pondichery & de ses dépendances, y fait battre monnoie au nom du Roi. Elle ne reçoit point dans le commerce les *Coris* (*e*), qui ont cependant cours dans le País, quoique ce ne soient que de petits coquillages, dont les vingt valent un liard. On s'y sert de *Caches*, petite piéce de cuivre qui vaut un denier; les plus grosses piéces d'argent y sont de quatre sols; & leurs Louis qu'ils nomment *Pagodes*, valent une demie pistole. Sans doute que le prix du métal est proportionné à cette légere somme.

Ce País, où les sables dominent, ne produit que du Ris & très-peu d'herbes potageres. On y recueille cependant (*f*) une espèce de grosses raves, de l'oseille, des épinars, des petites citrouilles, apellées Giromons, de la chicorée, des choux blancs, des concombres; mais tous ces légumes ont un goût different des nôtres. Il y croît quantité de

(*e*) L'ULLIER, Voïage aux Indes, p. 188.
(*f*) *Ibid.* p. 30.

citrons, quelques oranges, des bananes, des grenades, des patates, des melons d'eau, qu'on nomme ainsi parce qu'ils se réduisent presque tout en eau, & qu'ils viennent dans des marais, & d'autres fruits particuliers que l'on ne connoît point en Europe. On y trouve toutes sortes de volailles, du gibier, quelques Bœufs & Vaches, & une grande quantité de Busles, dont les gens du Païs se servent pour le transport des fardeaux. Enfin on y voit des Cocotiers en abondance. Cet arbre est si extraordinaire & en même-tems si précieux, qu'il mérite quelque place dans cette Histoire.

Le Cocos, que d'autres nomment *Palmier des Indes*, est un grand arbre d'une seule tige (g), qui n'a jamais plus d'un pié de diametre, qui s'éléve à cinquante de haut, toujours en droite ligne, & s'élague de lui-même. De sa cime naissent quelques branches légeres avec des feuil- Le Cocos ou Palmier.

(g) MAFFEY, I part. L. VII, c. 7. MANDELS. p. 150. Voïages Hollandois, tom. I, p. 266, & tom. VI, p. 472. LULLIER, p. 31 & aliù.

les quelquefois longues de vingt piés, que leur propre poids fait pencher, quoique très-délicates, qui forment une agréable chevelure, & une tête naturellement taillée en rond.

Sa Tige. Lorsque la tige est verte, elle renferme une moële blanche, semblable à du lait caillé, extrêmement tendre, d'un goût délicieux, & dont on ne doit pas craindre de manger avec excès, parce qu'elle ne peut faire aucun mal. Alors le bois est spongieux; il se coupe très-aisément; & les Indiens, sans crainte de l'endommager, y font des entailles de distance en distance, par lesquelles ils montent jusqu'au haut de l'arbre avec une vîtesse incroïable. Mais quelque-tems après qu'on l'a abattu, il se durcit au point qu'on le voit dans les morceaux que nous en avons. Il devient bon à brûler, à faire des mats, des planches, des timons, des épées, & des fléches, qui peuvent percer les cuirasses de fer. On y distingue trois sortes d'écorces. La premiere & la seconde

servent à enveloper les marchandises; la troisiéme est si déliée qu'on en fait du papier (*h*), & qu'elle tient lieu de toile pour une infinité d'usages.

Son fruit. A la cime, & immédiatement sous l'endroit de la tige où naissent les branches, on voit croître plusieurs gousses un peu aplaties, de la grosseur & de la longueur du bras d'un homme. Elles consistent en deux ou trois envelopes qui se rompent à mesure que le fruit qu'elles renferment pousse & grossit. Alors paroît une grape figurée comme celle des maroniers, où sont attachés quatre-vingt ou cent petites noix de Cocos, dont il ne reste que treize ou quatorze qui viennent à parfaite maturité. On voit sur le même arbre des grapes de differens âges. Quelques-unes sont en fleur, lorsque d'autres ont leur fruit déja formé, ou qu'elles sont prêtes à être cueillies. Les Indiens n'attendent pas

(*h*) Q. CURCE disoit déja que quelques arbres des Indes avoient l'écorce si fine qu'on écrivoit dessus. L. VIII, c. 9.

toujours pour couper ces noix qu'elles soient parvenues à leur dernier point de maturité. L'expérience leur a fait connoître que ce fruit a son utilité & ses vertus particulieres en quelque-tems qu'on veuille le prendre. Quand la noix est encore verte, quoique déja de la grosseur des deux poingts, on en tire presqu'une chopine de liqueur, claire comme l'eau la plus pure, & aussi fraîche que celle qui sort des rochers. Outre que c'est la plus agréable liqueur qu'on puisse boire, elle étanche parfaitement la soif, elle rafraîchit le sang, elle guérit les fiévres ardentes : lorsqu'on la prend chaude elle arrête le flux de sang, & elle entre dans la composition d'un grand nombre de remedes dont elle fait le principal effet. Quand elle est un peu plus avancée, cette liqueur s'épaissit en dedans, & se mange à la cuilliere comme de la crême. Cette substance s'affermit insensiblement; d'abord elle prend la consistence, la couleur & à peu près le goût de nos cerneaux; enfin elle

devient semblable à celle de la noisette ou de l'amende, mais d'une saveur bien plus délicate. Les Indiens la rapent pour en mêler avec leur ris; & quand ils y ajoûtent du sucre & de la canelle, c'est un mets très-délicat pour toutes sortes de personnes. L'huile qu'on en tire est extrêmement douce; & ce n'est que par un effet de son abondance qu'elle se vend à vil prix, & qu'on s'en sert pour les usages les plus communs, qui en font une grande consommation. La noix dont on l'exprime est ordinairement de la grosseur & de la figure d'un melon ovale; quelquefois elle devient plus forte. Elle a une triple écorce, dont l'extérieure est très-brune & très-unie; la seconde, quand elle est séche, forme une espèce de filasse; la troisiéme est une peau fort légere, qui se blanchit parfaitement, & dont tout le monde, même les principaux du Païs, font des bonnets. Mais avant que cette seconde écorce se desséche par la maturité, on l'assaisonne comme les cardons d'Espagne,

& le dedans de la noix sert de pain pour la manger. Il n'est point de matiere plus propre à être filée & qui soit d'un meilleur usage. De la plus fine partie que l'on en tire après l'avoir cardée, on fait cette sorte de toile que l'on nomme *Ecorce*; & de ce qui demeure en étoupe on en fait des cordages & des cables plus propres pour les Vaisseaux, que tous ceux qui sont d'autre matiere. Car cette écorce aimant les eaux salées, se reverdit lorsqu'elle est dans la mer, & tient en toute sûreté les Vaisseaux flottans à l'ancre, non tant par sa force & par sa dureté, que par sa verdeur & par sa souplesse, qui la font étendre comme le cuir, & obéir au Vaisseau quand la mer l'éléve, ou reprendre sa grosseur naturelle quand il est en repos. Ensorte qu'il est extrêmement différent de nos cables, que leur propre force fait rompre très-souvent. Enfin de la coque même qui enferme immédiatement le fruit on fait des coupes, des vases à boire, ou d'autres ornemens qui deviennent

nent de grand prix par les figures que les Indiens y dessinent avec un art admirable, & par les riches garnitures dont ils les montent. Il n'est pas rare d'en voir en France dans les cabinets des Curieux.

L'art & l'experience ont enseigné aux naturels du Païs, la maniere de tirer du vin (*i*) de cet Arbre, à qui la nature semble avoir donné la vertu de toutes les plantes. Pour cet effet, ils coupent une fleur ou une gousse entiere, & ils attachent en cet endroit une espèce de cruche, qu'ils collent à l'arbre hermetiquement, afin que l'air n'y entre pas, & ne fasse point éventer la liqueur ou la sève qui y distile sans cesse. Lorsque le vase en est rempli, ils la font bouillir, & elle acquiert par le feu le goût & la qualité du vin, quoiqu'elle fût auparavant semblable à du petit lait. Quand les Indiens veulent avoir de bon vinaigre, ils exposent cette liqueur au soleil; & Vin que l'on en tire.

(*i*) Les Anciens leur connoissoient déja cette adresse. V. PHILOSTR. *in vit. Apollonii.* L. II, c. 7. Q. CURT. L. VIII, c. 9. STRABO, L. XV, p. 694, & 709. ATHEN. L. XII, p. 652.

pour en faire de l'eau-de-vie très-forte, ils la distillent à l'alambic. Ils en font aussi du sucre, qu'ils apellent *jacra*; mais comme il est brun, ils ne l'estiment point, parce qu'ils en ont assez de blanc. Les Portugais en mêlant des raisins secs & quelques autres drogues avec la sève telle qu'elle sort de l'arbre, en font un breuvage qui a le goût & la force du vin d'Espagne.

Sa Moële.

La moële qui regne le long de la tige sort à son extrêmité supérieure, quelquefois en pointe, quequefois en rond, enfermée dans une gousse; c'est ce qu'on nomme *palmite*. Le dedans est une substance blanche divisée par feuilles qui s'envelopent l'une l'autre fort serré. Elles servent à plusieurs usages. Quand on les mange crues, elles sont d'un goût exquis; on en met dans les potages comme les choux pommés; quelquefois on les sert en salades comme les laitues; enfin on les laisse sécher, & elles tiennent lieu du plus beau papier que l'on ait dans les Indes. Mais en ôtant ce palmite on risque de faire mourir l'arbre.

Il ne nous reste à parler que des feuilles du Cocotier, qui ne sont ni moins curieuses ni moins utiles que les autres parties de l'arbre. Des Européens en ont mesuré, & en ont trouvé de vingt piés de long. Elles ont la figure d'une plume à écrire. Les Indiens savent les préparer & les rendre souples comme de la toile. Quelques-uns en font des vêtemens, d'autres en couvrent leurs maisons; les Marchands s'en servent pour l'embalage; & les matelots en font des voiles pour la navigation. Ses Feuilles.

De tous les arbres qui croissent sur la terre, il n'en est donc point dont on puisse tirer plus de services que du Cocotier. Lui seul pourroit fournir à tous les besoins de l'homme. Sa moële, sa sève & son fruit suffisent pour nourrir les Indiens naturellement sobres. Son bois sert à construire des vaisseaux, à bâtir des maisons, & à faire des armes; ses feuilles tiennent lieu de tuiles ou d'ardoises, & de voiles aux navires; enfin ses différentes écorces font la matiere des couvertures du Païs,

des tapisseries, des nattes & de diverses étoffes aussi propres qu'utiles. Aussi quand les Indiens voient un homme de bien ou d'industrie, ils disent qu'il vaut autant que le Cocotier. Cet arbre est si commun dans plusieurs contrées des Indes, qu'on en voit des forêts entieres.

Arbre qui se reproduit.

Sa description nous engage à parler d'un autre qui n'est connu que dans ces Provinces orientales, & qui a toûjours fait un sujet d'étonnement & d'admiration pour les étrangers. Sa tige (*l*) s'éleve d'abord comme celle des autres arbres; puis ses principales branches se recourbant jusqu'à terre, s'y attachent par les filamens & les petits rameaux qu'elles poussent, & qui deviennent des racines. Le suc que la branche en retire la fait redresser & former un second arbre. Les grosses branches de celui-ci retombent comme celles du premier, elles prennent

(*l*) Voïage des Holl. T. VI, p. 475. Strabon en fait la même description d'après Onesicrite, L. XV, p. 694, & Diod. p. 560.

racine, ſe relevent, & ainſi ſucceſſivement, juſqu'à ce qu'elles aient rempli tout le terrain qui environne le tronc principal, ou qu'on en ait arrêté les progrès; ce qui fait qu'on les nomme *Arbres de racines*. Ils pullulent tellement qu'on tient qu'un ſeul en produit dans un médiocre eſpace de tems, aſſez pour couvrir mille hommes de ſon ombre. Quand on a ſoin de diriger ſes branches, le lieu où elles ſe provignent, fait des allées d'arbres & des berceaux très-agréables, où l'on ſe promene à couvert des ardeurs du ſoleil, qui ſont extrêmes & preſque inſuportables dans les Indes méridionales. Ses feuilles reſſemblent à celles des Coignaſſiers & ſes fruits aux Olives, mais un peu aigres au goût.

Avant que de finir l'article de Pondichery, qui nous a jetté dans cette digreſſion de naturaliſme, nous raporterons encore une obſervation aſtronomique, importante pour la Géographie en général & pour la ſituation particuliere de cette Ville. Après pluſieurs obſervations que

LIBRARY OF

l'on a faites sur différentes éclipses du premier satellite de Jupiter (*m*), on a trouvé que la différence du tems entre le Méridien de Paris & celui de Pondichery étoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 dégrés ; & par conséquent, comme dans les hypotheses de l'Observatoire de Paris, la longitude de cette Ville est de vingt-deux dégrés trente minutes, il faut conclure que la véritable longitude de Pondichery, est de cent dégrés trente minutes. Par-là on peut voir l'erreur énorme dans laquelle ont été jusqu'à présent les plus célébres Géographes. Monsieur Sanson, d'ailleurs si estimé, met cette Ville par le cent dix-neuviéme dégré ; ce qui l'éloigneroit de Paris de plus de 450 lieues qu'elle ne l'est suivant la régle inconteslable des astres. La conformité des dernieres cartes de Mr De l'Isle avec ces observations, est le plus grand éloge que l'on puisse faire du savoir & de l'exactitude de l'Auteur.

(*m*) LA MARTINIERE.

Reprenons la ſuite de la côte de Coromandel. *Sadraſpatan* (*n*) eſt une petite Ville maritime aſſez peuplée, que la Compagnie Hollandoiſe a priſe ſur les Alemans. On ne voit pas que ceux-ci aient eu d'autre aport aux Indes pour le commerce de la Compagnie d'Oſtende. Sadraſpatan eſt à deux grandes journées de Pondichery ; pour aller de l'une à l'autre par terre on traverſe des deſerts & des forêts de Cocotiers ou Palmiers. Sadraſpatan.

Environ à la même diſtance eſt la ville de *Meliapour*. C'étoit la Capitale du Roïaume de Coromandel, lorſque les Portugais (*o*) s'en emparerent ſous le commandement de Gama. Surpris d'y trouver un nombre conſidérable d'habitans qui profeſſoient la Religion Chrétienne, & qui ſe nommoient *Chrétiens de ſaint Thomas*, ils changerent le nom de Méliapour, & l'apellerent *la ville* Meliapour & S. Thomé.

(*n*) Du Bois, p. 646.
(*o*) Maffey. Part. I, L. II, c. 7. & L. VIII, c. 21. Thev. p. 315 & 266.

de Saint Thomé. La tradition portoit en effet (*p*), que l'Apôtre saint Thomas y avoit prêché l'Evangile, & qu'il en avoit scellé la deffense par l'effusion de son sang, que la jalousie & la fureur des Brachmanes verserent sur une montagne voisine. Mais ceux qui ont confondu Meliapour avec Saint Thomé, ont été dans l'erreur. Ce sont deux Villes, quoique contigues l'une à l'autre (*q*); soit qu'elles l'aient toûjours été, ou qu'elles ne le soient que depuis les guerres d'Oramg-Zeb, qui n'en fit presque qu'un amas de ruines. Cette Ville a souvent changé de fortune & de Souverain. Monsieur De la Haye (*s*) envoïé aux Indes avec une Flotte de dix vaisseaux de guerre François, l'attaqua & l'empêcha en peu d'heures au grand étonnement des Indiens, & nous en serions encore les maîtres, si on lui eût en-

(*p*) Voïez une grande Relation du P. Tachard dans le Recueil des *Lettres édifiantes.* Tome XII. MAFFEY, *locis cit.* MANDELSL. p. 287 & DU BOIS p. 646.

(*q*) Voïages Holl. T. III, p. 132.

(*r*) Lettres édifiantes, T. XV. Lettre du Pere Bouchet.

voïé

voïé du ſecours d'Europe. Le Roi de Golconde l'aïant recouvrée, craignit de la perdre une ſeconde fois, & fit démanteler la Forteresſe & la Place. C'eſt de ſes débris qu'on a augmenté la Ville de *Madras* ſituée un peu au-desſus. Les Indiens, tant Païens que Mahométans, demeurent à Meliapour; & Saint Thomé eſt preſque rempli de Chrétiens, qui ſont ſous la domination du Roi ou Empereur de Carnate.

Paliacate & Pottapouli.

Les Hollandois ſont maîtres de la côte ſupérieure (*r*) juſqu'à Maſulipatan. Ils ont un Comptoir établi à *Paliacate* dès l'année 1606, où ils font un commerce très-conſidérable, auſſi-bien qu'à *Pottapouli*. Pour s'asſûrer la posſesſion de Paliacate, ils y ont bâti un Fort apellé *Le Gueldres*.

Maſulipatan.

Maſulipatan, aujourd'hui ſi renommée en France, eſt ſituée à l'embouchure du fleuve *Criſna*. Elle appartenoit (*t*) autrefois au Roi de

(*r*) MANDELSLO. p. 288.
(*t*) Lettres Edif, T. XV, p. 27.

Golconde, mais elle eſt préſentement ſous la puiſſance du Mogol. La commodité de ſon Port y a attiré des Marchands de toutes les nations de l'Europe, pour en tirer les toiles peintes qu'on y travaille, & qui ſont les plus eſtimées de toutes celles qui ſe fabriquent aux Indes. Néanmoins quelque grand que ſoit ſon commerce, c'eſt une Ville fort médiocre & mal bâtie, mais très-peuplée. Ce qu'on y raconte des chaleurs que l'on y reſſent, eſt preſque incroïable. Tous les ans au mois de Mai, il y ſouffle pendant ſept à huit jours un vent d'Oueſt qui échauſe plus le païs que le ſoleil même, quelqu'ardent qu'il puiſſe être. La chaleur y eſt alors auſſi grande que celle que l'on reſſent quand on eſt proche d'une maiſon qui brule. Dans les chambres les mieux fermées, le bois des chaiſes & des tables & le plancher y ſont ſi échaufés qu'on eſt obligé de jetter continuellement de l'eau deſſus. Les pluies qui tombent vers la fin de l'été, rafraichiſſent beaucoup l'air, ſans donner de froid; elles ſont ſi

abondantes qu'elles inondent tout le païs. Les habitans en reçoivent le même avantage que les Egyptiens tirent des débordemens du Nil. Ils sément dans ces terres ainsi préparées, leur ris & leurs autres grains, sans esperer de pluies que huit mois après. En tout tems on y voit des arbres verds qui sont alternativement chargés de fruits mûrs. On y fait deux moissons de ris; & il est des terres que l'on dépouille trois fois. Cette abondance & la superstition des habitans, dont la plûpart ne mangent rien de ce qui a vie, mettent tout à bon marché. On y a huit poules pour quatorze sols, un mouton pour onze, & le reste à proportion. Toutes ces choses sont encore à plus vil prix hors de la Ville.

Roïaume de Golconde.

Le Roïaume de *Golconde*, dont Masulipatan est le Port principal, s'étend depuis le golfe de Bengale jusqu'au Roïaume de Visapour; & du Nord au Midi, il est renfermé entre ceux de Berar & de Carnate. Anciennement il faisoit partie d'un

vaste Empire (*u*) dont le Souverain s'apelloit l'Empereur de Bisnagar, & comprenoit presque toute la Presqu'île depuis l'extrémité septentrionale d'Orixa, jusqu'au Cap Comorin. Les Patanes, espèce de Tartares venus du Nord, le dépouillerent d'une partie de ses Etats ; une autre lui fut enlevée par les Princes Mogols qui s'avancerent de plus en plus vers le Midi, & les Généraux de ce Prince infortuné, se partagerent le reste après l'avoir trahi. C'est par eux qu'ont commencé les Roïaumes de Decan, de Visapour & de Carnate, il y a environ deux siécles. Le Prince de Golconde a conservé le titre de Roi ; mais il est dépendant & tributaire du Grand Mogol.

Golconde qui a donné le nom à ce Roïaume, n'étoit qu'un jardin de plaisance exposé sur une petite montagne lorsque Cotup-Cha, un de ces Généraux rébelles dont nous venons de parler, y bâtit un Fort

(*u*) Sur l'Historique de ce Roïaume. V. TAVER. T. III, L. I, c. 10. THEV. T. V, p. 190. Lettres Edif. T. XV.

pour se deffendre & soutenir l'entreprise de sa rébellion. Délivré de toute inquiétude par la mort de l'Empereur son Maître, & paisible possesseur du païs qu'il avoit usurpé, il en fit un Palais, & ses successeurs l'ont tellement augmenté, qu'il a présentement deux lieues de circuit. Ses murailles sont bâties de pierres de taille de trois piés de long sur trois de large, & elles sont entourrées de fossés profonds, partagés en plusieurs bassins ou étangs, dont les eaux se renouvellent sans cesse. Le Prince n'occupe pas lui seul cette vaste étendue de terrain. Il y a un grand nombre de superbes Mosquées, où sont les tombeaux des Rois ses prédécesseurs & de leurs familles. Les grands Officiers de la Couronne, les Gardes, les principaux Eunuques, les Orfévres, les Jouailliers, les Graveurs & les Bijoutiers y ont tous des logemens proportionnés à leur état. En sorte que Golconde peut autant être regardée comme une Ville que comme un Palais. Le Mahométisme fait la

Religion du Prince & par conséquent d'une grande partie de ses sujets. Ainsi les Temples du païs ne sont pas remplis de ces figures monstrueuses que l'on voit dans les autres Roïaumes de la Presqu'île. Ce sont des Mosquées à la maniere des Turcs, où le peuple va réverer Mahomet & l'Alcoran. Les mines d'or, de diamans, de saphirs & d'autres pierreries qui sont dans le Roïaume, ont rempli le Palais d'immenses richesses. Mais s'il se trouve un diamant d'une certaine grosseur, le Roi est obligé de le faire tailler sécrettement, de peur que le Mogol ne le lui fasse demander.

Le Bezoar.

Le Bezoar est une autre source de richesses pour ce Prince. Cet excellent contrepoison (x) n'est autre chose qu'une pierre qui se forme dans l'estomac de certains animaux en plusieurs endroits de l'Asie. Tous les Naturalistes & les Voïageurs conviennent que le plus parfait se tire du roïaume de Golconde. Les mon-

(x) Voïez le Dict. de Trevoux.

tagnes où paissent les Chevres dans lesquelles ont le trouve, sont à sept ou huit journées du Palais, sur les confins du roïaume d'Orixa; celui-là se vend quarante écus la livre. On trouve des bezoars dans quelques Vaches, qui sont beaucoup plus gros que ceux des Chevres, mais on n'en fait pas tant de cas; & ceux qui sont les plus estimés se tirent d'une espèce particuliere de Singes qui n'est pas commune. Ces bezoards sont petits & longs; car il en est de toutes sortes de figures. La couleur est aussi différente. Il s'en trouve de noirs, de cendrés, de jaunâtres; pour l'ordinaire ils sont d'un gris obscur ou d'un verd très-foncé. La pierre est composée de plusieurs petites couches ou envelopes, comme les oignons, qui sont les unes sur les autres, polies & luisantes, celles du fond plus que les extérieures. Au centre est une petite cavité, dans laquelle on trouve un peu de poudre de même nature que la pierre, ou quelque paille, quelque brin d'herbe, du fruit, des féves, des mor-

ceaux de bois, ou un petit caillou qui sert d'ame au bezoar, c'est-à-dire, qui a donné lieu à la production de la pierre, & qui en a été la base. Sa grosseur est aussi indéterminée. Il en est qui ne pésent qu'une dragme, d'autres qui en pesent douze, quinze, & même davantage. Communément elles ressemblent à un œuf de pigeon, à un rein, ou à une chateigne.

Pour éprouver ces pierres, on les frotte avec de la chaux détrempée dans de l'eau; si elles sont bonnes, elles doivent devenir jaunâtres. D'autres frottent du papier avec de la craie blanche, ensuite ils y passent le bezoar; s'il est bon, les marques qu'il y fera seront vertes. Quelquefois on le met sur un fer chaud, dont l'ardeur ne doit pas le dissoudre; le parfait n'en doit rien souffrir. Enfin on le pése & on le jette dans l'eau; si après l'avoir laissé tremper deux heures, il ne perd rien de son poids, c'est une marque qu'il est bon & véritable. Le Roi de Golconde tire un grand revenu

de celui que l'on trafique dans son Roïaume. Mais les droits du commerce des toiles sont infiniment au-dessus, aussi-bien que ceux du *Tari*, ou vin de Cocotier, dont les femmes débauchées de Basnagar occasionnent une très-grande consommation (y). Ce Roïaume est le dernier de la Presqu'île en deçà du Gange. Il nous conduit à celle qui est au-delà de ce Fleuve.

---

§. III.

De la Presqu'île au-delà du Gange.

ON chercheroit en vain des lumieres sur ce païs dans les Livres des Anciens. Ils n'en avoient aucune idée au tems d'Alexandre, & ils ne le connurent que par les relations de ceux à qui le commerce ou la curiosité avoit inspiré d'entreprendre ce long & pénible voïage. Etonnés les uns & les autres de la grandeur & la rapidité d'un Fleuve qui n'a point d'égal dans l'Asie, ils Du Gange.

(y) Voïez TAVERN. T. III, L. I, c. 10.

en firent le *Phison*, l'un des quatre Fleuves du Paradis terrestre. Josephe est le premier que nous sachions l'avoir écrit (*z*), & il a été suivi par plusieurs Peres de l'Eglise, Interprêtes de l'Ecriture & Théologiens modernes. Il est difficile de décider si ce sont les étrangers ou les Indiens qui ont fait naître cette idée. Ce qui est de vrai, c'est que ceux-ci sont pleins de respect pour les eaux du Gange. Persuadés qu'elles effacent les souillures du péché, ils vont en foule s'y laver des extrémités du païs; parce qu'ils s'imaginent que ce Fleuve n'a pas sa source dans le sein de la terre; mais qu'il descend du ciel dans le Paradis de *Devendre*, & de-là dans l'Indostan. Rien n'est plus puérile que les fables contées (*a*) par les Bramines à ce sujet. Cependant la confiance que le peuple a en eux, leur donne toute autorité. Le Mogol (*b*) & le Roi de

(*z*) V. M. HUET, Situation du Paradis Terrestre. c. 7.

(*a*) V. ABRAH. ROGER, Vie & Mœurs des Bramines. Part. II, c. 19.

(*b*) THEV. Voïage des Indes, c. 40, p. 201.

Golconde, ne boivent point d'autre eau que celle du Gange. Les étrangers au contraire, pretendent qu'elles est très-mal saine, & qu'on ne peut en boire sans l'avoir fait bouillir. On voit sur les rives de ce Fleuve un grand nombre de superbes Pagodes, dont quelques-uns sont d'une richesse immense; fruits de la généreuse superstition des Indiens, qui s'imaginent honorer leurs Dieux à proportion de la grandeur des présens qu'ils leur offrent. On peut juger du produit de ces offrandes par la multitude des caravanes, qui ne son interrompues dans aucune saison de l'année & qui arrivent de toutes parts. A certaines fêtes qui durent plusieurs jours, on a vu quelquefois un concours de cent mille personnes, qui y étoient pour se laver. Mais la grande vertu de ce Fleuve & la seule qui pouroit le rendre estimable, c'est qu'il roule de l'or (c) dans ses sables; qu'il en jette sur ses rives; qu'on le met au premier rang de ceux qui donnent des pierres pré-

(c) HUET, *Loc. cit.*

cieuſes ; que le golfe de Bengale où il ſe décharge, abonde en perles & en pierres fines ; & qu'on en regarde le Gange comme la ſource.

Le païs qui eſt entre ce Fleuve & la Chine ſe nomme la Preſqu'île au-delà du Gange ; parce qu'en effet il s'avance ſelon toute ſa longueur dans la Mer. Les Géographes modernes lui donnent cinq cens trente lieues du Nord au Sud, & trois cens ſoixante d'Occident en Orient dans ſa plus grande largeur. On le diviſe en trois parties. La ſeptentrionale où ſont les Roïaumes d'Azem, d'Ava, de Pegu, de Laos & quelques autres peu connus. La méridionale qui renferme celui de Siam. L'Orientale, qui comprend ceux de Tonquin, de la Cochinchine & de Camboie.

Roïaume d'Azem.

Le roïaume d'*Azem* eſt à l'Orient des Etats du Grand-Mogol, au Nord de ceux du Roi d'Ava, & à l'Occident du lac Chiamay. A peine le connoiſſoit-on avant que Mirgimola,

Général d'Oramg-Zeb (*d*) en eût fait la conquête vers le milieu du siécle dernier. Il en conçut le dessein avec d'autant plus de confiance que le païs avoit été sans guerre l'espace de cinq ou six cens ans, & qu'on y avoit entierement négligé l'exercice des armes. Il ne lui fut pas difficile de vaincre de tels peuples. Une certaine tradition leur attribue néanmoins d'avoir inventé la poudre à canon, qui passa d'Azem au Pegu, & du Pegu à la Chine; ce, qui a fait dire à plusieurs, que les Chinois étoient auteurs de cette découverte. On assûre que Mirgimola remporta de cette guerre plusieurs pièces de canons qui étoient toutes de fer.

Ce Roïaume est un des meilleurs de l'Asie, & produit tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme. On y trouve des mines d'or, d'argent, d'acier, de plomb & de fer, dont le Roi s'est reservé la propriété, à condition qu'il ne tireroit aucun subside de ses peuples; & même afin de ne les pas fouler, il n'y emploie que

Richesses & Gouvernement.

(*d*) TAVERN. T. IV, p. 189.

des esclaves qu'il achete de ses voisins. Ainsi tous les païsans d'Azem sont à leur aise, contre l'ordinaire du reste des Indiens, qui n'ont que la servitude & la misere en partage, au milieu d'un païs où ils devroient vivre dans les richesses & l'abondance. Il est deffendu par les Loix de laisser sortir l'or du Roïaume & d'en faire de la monnoie; le peuple l'emploie en grands & en petits lingots dans le trafic, sans qu'il soit permis de s'en servir avec les étrangers. Il n'en est pas de même de l'argent. Le Roi en fait battre des piéces de la grandeur & du poids des Roupies & de figure octogone; il est permis d'en transporter où l'on veut.

Religion du païs.

Quoique les Princes fassent leur résidence dans la ville de *Kemmerouf* à vingt-cinq ou trente journées de l'ancienne Capitale, qui portoit le même nom, leurs tombeaux & ceux de toute la famille roïale sont dans la ville *d'Azoo* sur la riviere de Laquia. Chaque Prince fait bâtir une espèce de Chapelle dans le Grand

Pagode pour y être inhumé. Persuadés qu'après leur mort ils vont dans un autre monde, & que ceux qui meurent souillés de quelque faute souffriront beaucoup, principalement de la faim & de la soif, ils font mettre quelque chose de précieux pour s'en servir dans le besoin. On enterre avec le Roi les idoles d'or ou d'argent qu'il a adorées pendant sa vie, un Eléphant vif, douze Chameaux, six Chevaux, un grand nombre de Chiens de chasse, croïant que toutes ces choses lui seront nécessaires dans l'autre monde. La barbarie se joint à la superstition dans cet apareil funebre. A la mort du Roi, les femmes qu'il a le plus aimées & les principaux Officiers de sa maison se font mourir par quelque breuvage empoisonné, pour avoir la gloire d'être enterrés avec lui & le servir dans l'autre vie. Si c'est un particulier, il faut que tous ses parens & ses amis assistent à ses funérailles; & que chacun d'eux jette dans la fosse les bracelets ou autres ornemens qu'il porte.

Roïaume d'Ava.

Les relations de ceux qui ont parcouru l'Orient, ne nous aprennent presque rien du roïaume d'*Ava*, que l'on tient être deux fois plus grand que celui de France. Elles nous disent seulement (*e*) que les immenses richesses du Prince éclattent jusques sur son Palais, que l'on assûre être d'une vaste étendue, & doré sur la plus grande partie.

Roïaume de Pegu.

Tout ce que les Historiens (*f*) nous raportent du roïaume de *Pegu* est tiré de Gaspar Balbi, Vénitien, riche Marchand que son commerce y conduisit en 1576. Suivant son témoignage, ce Roïaume fut exposé à différentes révoltes, & le théâtre d'une guerre cruelle pendant tout le seiziéme siécle. Les Peguans sont les plus malpropres & les plus superstitieux de tous les hommes. Ils entretiennent & adorent les Crocodiles, & ne veulent boire que de l'eau

(*e*) Mémoires de l'Academie des Sciences. an. 1692, p. 399. Edition de 1723. MANDELSLO. p. 294.

(*f*) MANDELSL. p. 292 & suiv. Voïage Hollan. T. III, p. 24 & suiv. LA MARTINIERE.

l'eau des fossés où ces animaux monstrueux habitent, quoique pour en puiser ils s'exposent à un danger évident de perdre la vie, & que ce malheur arrive très-fréquemment. Ils ont cinq Fêtes principales dans l'année, qu'ils apellent *Sapans*, & qu'ils célébrent avec une magnificence extraordinaire. Dans l'une, le Roi & la Reine font un pélerinage à douze lieues de la Ville, où ils paroissent sur un char de triomphe tellement ornés de pierreries, que l'on peut dire sans hyperbole, qu'ils portent sur eux la valeur d'un Roïaume. Ce Prince puissamment riche, a dans la Chapelle de son Palais plusieurs Pagodes d'un prix inestimable. L'une est de figure humaine de grandeur naturelle & d'or massif, aïant sur la tête une triple couronne, chargée de toutes sortes de pierres précieuses, sur le front un rubis de la grosseur d'une pruné, aux deux côtés de la tête les plus riches pendans qu'on ait jamais vus, & sur l'estomac une écharpe qui lui passe en baudrier, couverte de diamans &

de pierreries d'un prix inestimable. Deux autres Pagodes d'argent sont aux côtés de la premiere & la surpassent de deux piés pour la hauteur. Une quatriéme passe pour être la plus riche de toutes, tant pour la quantité du métal que pour ses ornemens. La cinquiéme n'est gueres moins estimée, quoique ce soit un simple composé d'étaim & de cuivre.

Talapoins ou Prêtres du Païs.

Les *Talapoins* ou Prêtres de Pegu sont vêtus d'une longue robe d'un rouge brun, qui leur descend jusqu'aux talons ; ils ne se couvrent point la tête & marchent les piés nuds. Ils ne possedent rien, mandient leur vie de maison en maison, & ne mangent qu'une fois par jour ; le respect qu'on a pour eux, fait qu'ils ne manquent jamais. Ils ont toujours une petite cruche d'eau rose pendue à leur ceinture ; cette liqueur est fort en usage dans le Roïaume, même pour les cérémonies de Religion. Ils prêchent tous les Lundis, & expliquent au peuple les loix & les traditions. Ces jours-là ils vont dans les rues frappant avec force

un des bassins de fer blanc pour éveiller les habitans & les apeller au sermon. Les chefs sur lesquels ils insistent le plus, sont de ne point tuer, de ne prendre à personne ce qui lui apartient, de ne causer ni tort ni déplaisir, d'éviter l'impureté, les superstitions, & sur-tout de ne pas rendre leur culte au démon. Mais leurs discours n'ont aucun effet sur ce point. Le peuple attaché au Manichéisme, croit que tout le bien vient de Dieu, & que le diable est auteur du mal qui arrive aux hommes; qu'ainsi il faut l'adorer pour qu'il ne leur en fasse point. Cette idée est commune parmi les idolâtres des Indes.

Ceux du Roïaume de Laos.

Au raport du Pere Marini (g), les Talapoins du roïaume de *Laos* ou *Lao*, sont tout différens de ceux d'Ava. On les regarde comme le rebut & la lie du peuple, paresseux & ennemis du travail. Leurs Couvens sont autant de colleges & d'as-

(g) LA MARTINIERE, Relation nouvelle du Roïaume de Laos.

ſemblées d'hommes vicieux, que l'orgueil domine & aveugle, dès qu'ils ſont agrégés dans ce corps, qui dans leur eſprit eſt le premier de l'Etat. Rien n'eſt plus inſenſé que les rêveries dont ils ont imbu le peuple, & qu'ils débitent comme des fondemens de ſa Religion. C'eſt un Buſle que la nature a formé avec tous les défauts imaginables, qui produit une citrouille remplie d'hommes blancs & noirs. Ce ſont quatre Dieux qui ont gouverné le monde dix-huit mille ans avant ſont renouvellement; qui ſe ſont enſuite retirés dans une colonne fort large & fort ſpacieuſe élevée vers le Nord, &c.

De telles viſions accompagnées de mœurs corrompues, ne ſeroient capables que de rendre le peuple auſſi vicieux que les Prêtres, ſi la ſévérité des Loix ne mettoit un frein à la licence. Le penchant que les Langiens ont à l'emportement & à répandre le ſang a forcé les Rois de punir, non-ſeulement ceux qui ont frapé, mais encore ceux qui ſe ſont mis en colere contre un autre.

Souvent même, pour inſpirer plus de terreur, l'innocent eſt enſeveli dans le ſuplice du coupable. Si par malheur un chef de famille eſt convaincu de quelque grand crime, tous ceux qui lui apartiennent, à quelque dégré d'affinité que ce ſoit, ſont dégradés & dépouillés de leurs charges, droits & privileges. On ne les ocupe plus qu'au ſervice des Eléphans, à leur cueillir de l'herbe, à la porter dans les écuries du Roi, & à veiller toute la nuit pour tenir ces animaux proprement. Quand aux affaires civiles, le Juge peut condamner les Parties ſans qu'elles aient droit d'en apeller.

Il n'y a que huit charges ou dignités principales dans le Roïaume. Celle de Vice-Roi genéral eſt la premiere. Son emploi conſiſte à ſe charger d'une partie des affaires du Roïaume, & à ſoulager le Prince dans le gouvernement. A la mort du Roi, il convoque les Etats, il diſpoſe de tout comme Souverain, juſqu'à ce que ſon ſucceſſeur ait été élu, & chacun eſt obligé de lui

obéïr. Le Roïaume étant divisé en sept Provinces, on y nomme sept autres Vice-Rois, qui ont un pouvoir égal, chacun dans le gouvernement qu'on lui confie. Ces Provinces ont leur milice particuliere, qui subsiste des revenus qu'on lui assigne en tems de paix comme en tems de guerre.

Benjoin & Lacque.

Le roïaume de Laos produit une grande quantité de Benjoin, dont l'espèce est plus parfaite qu'en tout autre endroit de l'Orient. On ne sait pourquoi il est deffendu d'en vendre aux étrangers. On y trouve la lacque que l'on emploie à faire la cire d'Espagne. Ce n'est qu'une terre qui se rencontre dans quelques forêts au tour des fourmillieres. Il n'est point de païs dont on puisse tirer plus d'ivoire; les Eléphans y étant en si grande quantité, que les habitans en ont pris leur nom; car on prétend que le mot, *Langiens* signifie un *millier d'Eléphans.* Plusieurs sortes d'animaux, tels que les Bœufs & les Bufles, qui y sont très-

communs, les fruits qui croissent dans les jardins, le ris que l'on recueille en abondance, les poissons d'une grandeur énorme dont les Rivieres sont remplies, le sel qui se forme naturellement d'une espèce d'écume que les grandes pluies laissent sur la terre & que le soleil durcit, sont les autres avantages du roïaume de Laos.

Roïaume de Siam.

Au Midi de ces contrées est le roïaume de *Siam*, le plus célébre de toutes les Indes. Le raport que nos Missionaires ou Commerçans firent sur la fin du dernier siécle des richesses immenses qu'ils disoient avoir vues dans ce païs, & de la disposition où étoit le Prince d'embrasser le Christianisme pour faire alliance avec les François, occasionna différentes démarches de notre part, dont les personnes (*h*) un peu instruites, connoissent l'histoire & le succès. Les Ambassadeurs furent trompés ; & tout le fruit de leur

(*h*) Voïez sur celà l'Ambassade du Chevalier de Chaumont, & les Relations de la Loubere, de l'Abbé de Choisi & du P. Tachard.

voïage fut de nous aprendre quelques circonſtances particulieres du Roïaume ; encore les a-t-on depuis convaincus d'erreur ou d'exagération. Souvent ils ſont en contradiction les uns avec les autres, quelquefois avec eux-mêmes ; & dans la diverſité de leurs relations, rarement on ſait à quoi s'en tenir. Ceux-ci, quoiqu'éloquens, ſemblent manquer d'expreſſions pour relever l'opulence ; ceux-là ne parlent que de miſere, d'indigence & de pauvreté.

Siam ou Oudia. Les Portugais ont nommé *Siam*, la Capitale de ce Roïaume (*i*), que les naturels du païs apellent *Crung ſi ayu, thaya*, c'eſt-à-dire, *Ville excellente*, *Crung teppa ppra ma hà nà Kon* ; ou Ville admirable, extraordinaire, angélique, parce qu'ils la croient imprenable aux hommes. Elle eſt en effet bâtie ſur le fleuve *Menan*, qui veut dire Mere des eaux, & qui y forme naturellement une Iſle de deux lieues de circuit. Outre que la place eſt par-tout

(*i*) Les mêmes avec Mandelſlo, p. 304 & 331. TAVERN. T. IV., L. III, c. 18.

environnée

environnée d'une forte muraille, & qu'elle peut trouver en ſoi des reſſources ſuffiſantes pour ſoutenir un ſiége de pluſieurs mois contre cinquante mille hommes, elle a de plus un ſecours infaillible qui ne lui manque jamais; c'eſt que le Fleuve venant à ſe déborder tous les ſix mois, il n'eſt point de lignes qu'il n'emporte, ni d'armée qu'il ne force à ſe retirer. Au moïen de ſes eaux, on a pratiqué dans la Ville pluſieurs canaux, qui ſe diſperſent par toutes les rues ſans cauſer aucun ravage; enſorte qu'il n'y a preſque point de maiſons où l'on ne puiſſe aborder en batteau. La commodité qu'ils donnent pour le tranſport des marchandiſes, qui paſſent tout de ſuite de la Mer dans les magaſins, & les autres avantages du Roïaume y ont attiré des Négocians de toutes les autres parties du monde. D'abord les Portugais y étoient les maîtres du commerce; quelques inſultes faites à des Indiens & à des Marchands Hollandois, autoriſerent ceux-ci à ſe déclarer leurs ennemis; ils les traverſerent

en toute occaſion, de concert avec le Roi de Siam ; ils ruinerent le commerce de ceux qui leur en avoient fraïé le chemin ; & en 1634, ils y bâtirent une des plus belles loges qu'ils aient dans tout l'Orient. Néanmoins les Portugais n'en furent pas chaſſés entiérement ; ils y ont encore des maiſons comme les François, les Anglois, les Chinois & les Maures, c'eſt-à-dire, les Turcs & les Mahométans. Les autres Nations logent dans les deux vaſtes & riches Faubourgs qui ſont au Levant & au Couchant de la Ville ; où elles campent au dehors, chacune par canton.

C'eſt-là que quelques-uns de nos Voïageurs modernes diſent avoir vu avec étonnement des tréſors immenſes en tout genre. Les richeſſes du païs ſe manifeſtent principalement dans les Pagodes & dans le Palais du Prince par la quantité d'ouvrages d'or dont il eſt orné, par leur grandeur prodigieuſe, par la ſtructure qui en eſt admirable, & par un amas incroïable de pierreries de toutes les ſortes.

Magnificence du Pagode Roïal.

La magnificence des Pagodes surpasse tout ce que l'on peut voir de plus superbe aux Indes. Le plus célébre de ces Temples est celui que l'on voit dans le Palais du Monarque. Lorsqu'on est effraïé de trouver à la porte une vache d'un côté, & de l'autre un monstre horrible, les yeux & l'imagination perdent tout à coup ces objets hideux, & se laissent ravir par l'éclat des murailles, des lambris, des pilliers, & d'une infinité de figures si parfaitement dorées, qu'il semble que tout soit revêtu de lames d'or. Après avoir avancé quelques pas, on arrive à une petite élévation en forme d'Autel, sur lequel, il y a quatre figures d'or massif, à peu près de la grandeur d'un homme, aïant toutes les jambes croisées à la Siamoise. Au-delà est une espèce de Chœur, où est la plus riche Pagode ou Idole du Roïaume; car on donne ce nom indifféremment à l'Idole & au Temple qui la renferme. Cette statue est debout, & touche de sa tête à la voûte du Chœur, elle a environ 45

piés de haut sur 7 à 8 de large. Mais ce qui étonne le plus, c'est qu'elle est toute d'or, & que suivant l'estimation du coup d'œil, elle doit peser plus de douze mille cinq cens livres ce qui feroit la somme de douze millions cinq cens mille livres. On dit que ce riche & prodigieux Colosse a été fondu dans le lieu même où il est placé, & qu'ensuite on y a bâti le Temple. A ses côtés, il y en a plusieurs autres de moindre grandeur, qui sont aussi d'or & enrichis de pierreries.

A cent pas du Palais du côté du Midi, on voit un autre Temple qui n'est pas si riche, mais dont la structure est plus belle & plus réguliere. Cet édifice est bâti en forme de croix à la maniere de nos Eglises, surmonté de cinq dômes, dont celui du milieu est plus grand que tous les autres; le toit est couvert de calain, espèce d'étaim doré. Quarante quatre pyramides ou obelisques environnent le Temple, & lui servent d'ornemens; elles sont placées avec symétrie sur trois rangs, & à differens étages. Dans l'enceinte qui enferme tous ces bâtimens, on voit

d'un côte, le long des galleries, plus de quatre cens statues de brique dorée, disposées dans un bel ordre. L'autre face est à jour & regarde le Temple.

Le premier Pagode de la Ville contient près de quatre mille Idoles toutes dorées, outre les trois principales qui sont d'or massif. Celui qui passe pour le second est à six lieues de la Ville, & ne s'ouvre que pour le Roi & pour les Prêtres ; le peuple demeure prosterné devant la porte, la face contre terre. Le troisiéme est dans l'Isle des Hollandois. L'Idole du milieu y est environnée de plus de trois cens autres de diverses grandeurs, & qui représentent toutes sortes de postures.

Suivant les mêmes Auteurs, le Prince semble être jaloux de la magnificence de ses Dieux. Le dedans & le dehors de son Palais effacent l'éclat de leurs Temples. Il est situé sur une petite élévation, & s'étend jusqu'au bord de la Riviere. Quoiqu'il soit assez vaste pour être comparé à une Ville, toutes les Tours,

les pyramides & autres endroits dominans en sont dorés, & saisissent au loin les étrangers qui arrivent à Siam pour la premiere fois. Les appartemens du Roi & de la Reine renferment des richesses inconcevables ; l'or & les pierreries y brillent de tous côtés ; rien n'est si magnifique dans tout l'Orient, excepté à la Chine.

Idée contraire qu'en donne M. Forbin.

Telles sont les idées que semerent en France ceux qui avoient accompagné M. De Chaumont dans son ambassade à Siam, en 1685. Mais elles sont contredites en partie par le témoignage d'un célébre Marin (*l*), l'un des conducteurs de l'Escadre aux Indes. C'étoit M. le Comte Forbin de Janson, qui y demeura encore deux ans après le retour des François, pour satisfaire aux engagemens qu'il avoit pris malgré soi avec Monsieur Constance, Ministre du Roi de Siam. Nous ne pouvons dissimuler la maniere dont il s'explique en différens endroits de ses *Mémoires* sur les richesses de ce

(*l*) Mémoires du Comte Forbin.

Roïaume. Voici ses termes : *Je dirai franchement que j'ai été surpris* (*m*) *plus d'une fois que l'Abbé de Choisi & le Pere Tachard qui ont fait le voïage avec moi, & qui ont vu les mêmes choses que moi, semblent s'être acordés pour donner au public sur le Roïaume de Siam des idées brillantes & si peu conformes à la vérité. Il est vrai que n'y aïant demeuré que peu de mois; & Monsieur Constance, Ministre du Roi de Siam aïant intérêt de les éblouir, ils ne virent dans ce Roïaume que ce qu'il y avoit de plus propre à imposer. Mais après tout, il faut qu'ils aient été étrangement prévenus pour n'y avoir pas aperçu la misere qui se manifeste par tout, à tel point qu'elle saute aux yeux, & qu'il est impossible de ne la pas voir.*

(*m*) A cette ocasion je me suis informé du caractere de Monsieur Forbin auprès de quelques Officiers de Marine qui avoient servi avec lui, ou d'autres personnes qui le connoissoient d'ailleurs, & on me l'a dépeint comme un homme franc & sincere, qui n'avoit pas d'autre défaut que de relever peut être un peut trop la gloire de ses exploits. Ce qu'il dit ici ne préjudicie point à l'estime que l'on doit avoir pour Mr l'Abbé de Choisi & le P. Tachard.

J'avoue que le Miniſtre fourbe & impoſteur n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit donner aux François une grande idée du Roïaume. Il eut ſoin d'étaler à Monſieur l'Ambaſſadeur, à l'Abbé de Choiſi & au Pere Tachard toutes les richeſſes du Tréſor roïal, qui ſont en effet dignes d'un grand Roi, & capables d'en impoſer. Mais il n'eut garde de leur dire que cet amas d'or, d'argent & de pierreries étoit l'ouvrage d'une longue ſuite de Rois, qui avoient concouru à l'augmenter ; l'uſage étant à Siam (comme dans l'Empire du Mogol) que les Rois ne s'illuſtrent qu'à proportion de ce qu'ils enrichiſſent le Tréſor, ſans qu'il leur ſoit jamais permis d'y toucher, quelque beſoin qu'ils puiſſent en avoir d'ailleurs. Il leur fit viſiter les plus belles Pagodes de la Ville & de la campagne. Ils virent en effet, ces ſtatues énormes, qu'on leur dit être d'or maſſif, & qu'ils crurent telles, parce qu'elles ſont dorées avec tant d'art qu'on les prendroit aiſément pour de l'or, d'autant plus qu'on ne

peut les toucher, la plûpart étant posées dans des endroits fort élevés, & les autres étant fermées par des grilles de fer qu'on n'ouvre jamais, & dont il n'est permis d'aprocher qu'à une certaine distance.

Monsieur Constance, qui recherchoit avec empressement l'alliance des François, vouloit les séduire par cette vaine ostentation, & il y réussit à l'égard des principaux de l'ambassade. Mais dans le long séjour que le Comte Forbin fit à Siam & à Louvo, il eut le tems de découvrir la vérité, & de connoître la misere réelle qui régne dans le païs. On en peut juger par celle des *Mandarins* que nous nous figurons comme des hommes riches & puissans, parce qu'ils sont les premiers de la nation Siamoise. La situation, dit-il, où je trouvai ceux qui étoient à la Cour de Louvo, me surprit extrêmement. Ils étoient assis en rond sur des nattes de petit osier; une seule lampe les éclairoit; & quand l'un d'eux vouloit lire ou écrire quelque chose, il tiroit de sa poche un bout

de bougie jaune; il l'allumoit, cette lampe & l'apliquoit ensuite sur une pièce de bois, qui tournant de côté & d'autre sur un pivot, leur servoit de chandelier. Cette décoration si différente de celle de la Cour de France, me fit demander à Monsieur Constance, si toute la grandeur des Mandarins se manifestoit dans ce que je voïois. Il me répondit qu'oui, & m'avoua franchement que ce Roïaume étoit fort pauvre; mais cependant que ma fortune n'en souffriroit pas. Lorsque je fus revenu en France, je trouvai encore le Mandarin qu'on avoit envoïé Ambassadeur avec M. De Chaumont, & je lui demandai quelle différence il trouvoit entre ce Païs & le sien. Il me répondit en mauvais françois. *La France, grand bon; Siam petit bon.*

Cette fortune dont le Ministre avoit flatté le Comte de Forbin, fut des plus médiocres, & répondit fort mal aux beaux titres dont il fut décoré. On lui donna une maison aussi modeste que petite, où l'on mit

trente-six esclaves pour le servir, & six Eléphans. La nourriture de tout son domestique ne lui coutoit que cinq sols par jour, tant les hommes sont sobres dans le païs & les vivres à bon marché. Il avoit la table chez le Ministre. Sa maison fut garnie de quelques meubles peu considérables. On y ajouta douze assiétes d'argent, deux coupes de même métal, le tout fort mince ; quatre douzaines de servietes de toile de cotton, & deux bougies de cire jaune par jour. Ce fut là, ajoute-t-il, tout l'équipage de *Mr le Grand Amiral, Général des armées du Roi*. Il fallut pourtant s'en contenter.

Le raport qu'il en fit à M. Ceberet, qui n'avoit pas passé Louvo, mérite encore attention. Ce que vous avez vu, dit-il, est ce qu'il y a de plus beau. Tout ce Roïaume qui est fort grand, n'est gueres qu'un vaste desert. A mesure qu'on avance dans les terres, on n'y trouve plus que des forêts & des bêtes sauvages. Le peuple habite sur les bords de la Riviere, & s'y tient préférablement à

tout autre endroit ; parce que les terres qui y sont inondées six mois de l'année, y produisent presque sans culture, une grande quantité de ris, qui ne peut venir & multiplier que dans de l'eau. Ce ris fait toute la richesse du païs. Ainsi en remontant depuis la Barre, (c'est peut-être Bancok) jusqu'à Louvo, vous avez vu, & par raport aux peuples, & par raport à leurs Villes, & par raport aux denrées qu'ils recueillent, tout ce qui peut mériter quelque attention dans ce Roïaume. *Oudia* ou *Joudia* que nous connoissons sous le nom de Siam, est, selon lui, à peine comparable pour la grandeur à ce que nous avons en France, de Villes du 4 ou 5e. ordre. Le Roi n'y va que dans certains jours de cérémonie, & demeure toujours à Louvo, maison de plaisance qui en est éloignée de sept lieues.

Fierté & puissance du Roi.

Mais le peu qu'il nous dit de ce Prince, se raporte avec ce qu'on en lit dans les autres relations. La fierté, le despotisme & l'empire absolu semblent être les seules marques aux-

quelles il veut qu'on le diſtingue de tous les Souverains. Le reſpect qu'il exige de ſes peuples va preſque juſqu'à l'adoration, & la poſture où il faut être en ſa préſence, en eſt un témoignage. Dans le Conſeil même, qui dure quelquefois quatre heures, les Miniſtres d'Etat & les Mandarins ſe tiennent ſans ceſſe proſternés devant lui. Ils ne lui parlent qu'à genou aïant les mains élevées ſur la tête, faiſant à tous momens de profondes inclinations, & acompagnant leurs diſcours de titres faſtueux qui relévent ſa puiſſance ou ſa bonté. On reçoit ſes réponſes comme des Oracles, & ſes ordres ſont exécutés ſans aucun délai & ſans la moindre oppoſition. Quand il ſort, tout le monde doit ſe renfermer chez ſoi; & cette Loi paroît ſi importante, qu'on y aſſujettit même les François de l'Ambaſſade. Ses ſujets ne ſont que ſes eſclaves, qui ne poſſédent riien qui ne lui apartienne. La Nobléſſe n'y eſt pas même héréditaire, ne conſiſtant que dans les charges & les honneurs que le Prince acorde,

& qu'il retire quand il lui plaît.

Presqu'île de Malaca.

Ses Etats s'étendent au Midi jusqu'aux environs de Ligor, où commence le Roïaume de *Malaca* (n). C'est ainsi que nous nommons cette Presqu'île ou langue de terre, qui est entre le détroit du même nom & le golfe de Siam. Quelques Voïageurs assurent qu'elle est divisée en sept Roïaumes, dont chacun a peut-être dix lieues de large sur trente de long. Mais des Etats aussi peu considérables ne méritent pas qu'on s'y arrête dans un Ouvrage dont la briéveté oblige de retrancher des récits interessans sur des Roïaumes plus importans & plus connus. Ce Païs fut découvert en 1509 par Signeira; & en 1511 par Alfonse Albuquerque, qui se rendit maître de la ville de Malaca. Les Hollandois, soutenus des forces du Roi d'Ihor, commencerent à troubler les Portugais dans leur possession en 1606, & après trente-cinq ans d'hostilités

(n) Consultez LA MARTINIERE & MANDELSLO, p. 334 & suiv.

continuelles, ils leur enleverent la Place en 1641. Il est triste d'ajoûter que cette conquête fut fatale à la Religion. Les Jesuites avoient une Maison, respectable par son Fondateur, que l'on croît être (*o*) saint François Xavier, & par le bien qu'ils y faisoient, au raport même d'un Hollandois Protestant (*p*). Les vainqueurs l'ont abattue (*pp*), & n'ont conservé que l'Eglise pour l'exercice de leur Religion, avec une Tour où ils arborent leur pavillon. Ils n'ont pas plus respecté celle de la Miséricorde, qui leur sert présentement de Magazin. Il est étonnant que les Etats aient souffert qu'on rapellât le souvenir de ces profanations, en permettant qu'on en inserât le détail dans un Dictionnaire célébre imprimé à la Haye.*

Les habitans de Malaca, ou les Malais, sont presque tous sauvages, & vivent comme des bêtes. L'ardeur du climat sous lequel ils habi-

(*o*) V. MAFFEY, L. XIV. c. I.
(*p*) La Relation de MATELIEF. Recueil, T. III.
(*pp*) Lettres édif. Tom. II, p. 76.

tent, qui est presque sous la ligne, leur rend le tein extrêmement bazanné; & ils aiment beaucoup les Européens à cause de leur blancheur. Dès qu'ils les voient arriver sur leurs côtes (q), ils vont leur offrir leurs femmes & leurs filles pour avoir des enfans qui leur soient semblables. Malgré la barbarie des mœurs, leur Langue (r) passe pour la plus belle de toutes les Indes, où elle est pour le moins aussi commune que la Françoise en Europe. Elle est fort facile à aprendre, parce qu'elle n'a point d'inflexions ni pour les noms ni pour les verbes. C'est ce qui rend les Malais très-connus en Orient, quoique leur Païs ne soit riche que par le commerce des Chinois. Il falloit donc que ce fût par ignorance ou par erreur que les Anciens lui donnoient le nom de Chersonese d'or. Ou plûtôt il est certain que ce n'est pas à ce Roïaume qu'ils l'ont donné. Cependant un

(q) BUNO. *in Cluverium*, p. 540.

(r) Voïez les exemples qu'en raporte MANDELSLO, p. 344.

Moderne

Moderne dit encore qu'on n'y comptoit ſes richeſſes que par bahars d'or, & que chaque bahar contient quatre quintaux (ſ).

Roïaume de Camboie.

Le premier Roïaume que l'on trouve dans la partie orientale de la Preſqu'île en de-là du Gange, eſt celui de *Camboie* (t), que les Hollandois prononcent *Camboge*, & que d'autres nomment *Cambodia*. Il eſt borné au Nord par celui de Laos; à l'Orient, par ceux de la Cochinchine & de Ciampa; au Midi & au Couchant, par la mer & par les Etats du Roi de Siam. Ce Païs, qui dans toute ſon étendue eſt arroſé par les eaux du fleuve Mecon, produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à l'homme, ſoit en ris, ſoit en chair, ſoit en cocos & en fruits de toutes les ſortes. Cependant il eſt mal peuplé, & le commerce qui s'y fait eſt peu conſidérable. Camboie, capitale de tout le Roïaume, eſt la

(ſ) P. LAFITEAU, Conquêtes des Portugais, L. V, p. 311.

(t) Voiages des Hollandois, Tom. V, p. 182 & ſuiv. MANDELSLO, p. 331 & ſuiv.

ſeule Ville qui mérite quelque attention. Le Prince y fait ſa réſidence dans un Palais fort ſimple, environné d'une paliſſade en forme de cloiſon. Mais il eſt deffendu par un grand nombre de canons de la Chine, & par d'autres piéces d'artillerie qui furent ſauvées du naufrage de deux Vaiſſeaux Hollandois ſur les côtes du Roïaume. On y voit un Temple d'une ſtructure particuliere, & dont on loue extrêmement l'art & la beauté. Il eſt ſoutenu par des pilliers de bois verniſſé en noir, avec des feuillages & des reliefs dorés. Le pavé même en eſt précieux, & on le conſerve par des nattes étendues de toutes parts. Les Prêtres qui le deſſervent tiennent le premier rang dans l'Etat. Après eux ſont les Ockinas, à qui le Prince donne le gouvernement des Places, des Villes & des Bourgs. On les reconnoît à la boette d'or qu'ils font porter devant eux, dans laquelle il y en a deux ou trois autres, remplies de Cardamome, ou d'autres aromates dont ils ſe frottent les le-

vres; & de Betel; qu'ils préparent avec de la chaux, & qu'ils mâchent continuellement. Les autres personnes distinguées dans le Roïaume, ne peuvent avoir que des boettes d'argent.

L'usage du Betel n'est pas particulier aux peuples de ce Païs; rien n'est si commun dans toutes les Indes, & le pain ne l'est pas plus dans les autres endroits du monde. C'est une plante (*u*) qui rampe comme les pois & le houblon, dont la tige est très-foible, qu'il faut soutenir d'un échalas, ou que l'on plante auprès de l'arbre *Areca*, auquel elle s'attache, & dont elle gagne les branches comme le lierre. Sa feuille ressemble à celle du citronnier, quoiqu'un peu plus longue; ses côtes ou fibres sont aussi plus fortes, & elle devient rougeâtre en se desséchant. Le Betel aime les lieux humides & frais, comme les bords de la mer ou des rivieres. Là, il porte un fruit

Usage du Betel.

(*u*) Ambassades des Hollandois à la Chine, part. II, c. 13, p. 85. Ambassade au Japon. part. I, p. 29. Voïages des Hollandois, Tom. I, p. 78. MANDELSLO, p. 108. CORNEILLE LE BRUN, p. 347.

qui a la figure d'une queue de rat; mais il n'en produit point dans les climats trop chauds ou trop froids. On y est obligé de se contenter de la feuille, que l'on prépare avec le fruit de l'Areca, & un peu de chaux faite de coquilles d'huitres ou de moules.

Rarement les particuliers se donnent la peine de l'acommoder eux-mêmes. Les Grands ont sans cesse des domestiques auprès d'eux, qui le leur préparent; & les autres l'achetent tout aprêté. On en trouve dans la plûpart des boutiques, à tout les coins des rues, & même sur les grands chemins. On vend ces feuilles aprêtées par pacquets, que l'on prend à la douzaine pour un prix très-modique, & qui se conservent long-tems fraiches. Les hommes & les femmes en mangent à toutes les heures du jour & de la nuit; & il n'est personne qui n'en consume deux ou trois douzaines dans vingt-quatre heures. Mais il n'y a que les riches qui puissent toujours y mêler du fruit.

On ne voit presque jamais un In-

dien ſans Betel dans la bouche. Dès qu'on eſt entré dans une maiſon pour affaire ou pour viſite, on en aporte, & on en préſente à la compagnie par politeſſe ; on ne s'en abſtient pas même devant les Rois. Lorſque les Ambaſſadeurs étrangers ſont admis à l'audience du Roi, ils le trouvent ordinairement couché ſur un lit de repos, ou aſſis à terre ſur un tapis, les jambes croiſées, aïant un Officier auprès de lui qui tient le Betel, dont il mâche continuellement, crachant la ſalive qu'il procure, & rejettant le marc. Le plus grand honneur qu'il penſe leur faire, c'eſt de les inviter à goûter de ſon Betel.

Son effet naturel eſt de procurer une ſalive abondante & rouge comme le ſang, & de rendre les dents noires. Mais les Indiens qui en mâchent par habitude dès l'enfance, & qui y ont tellement pris goût qu'ils ne peuvent s'en paſſer, lui attribuent d'autres propriétés & vertus particulieres. Ils diſent qu'il affermit les gencives, qu'il conſerve les dents, Ses effets.

qu'il rend l'haleine agréable, qu'il est bon pour l'estomac, qu'il facilite la digestion, qu'il empêche les raports, & le vomissement, à quoi ils sont très-sujets, enfin qu'il préserve du scorbut. Malgré tous ces avantages, réels ou imaginaires, il est peu d'Européens qui puissent ou qui veuillent s'y accoutumer. Il en est plusieurs à qui il fait mal au cœur, & d'autres qu'il enivre parfaitement, quoique cette ivresse ne soit pas de longue durée. C'est pour cette raison que les femmes Indiennes, qui sont presque par-tout extrêmement amoureuses, les pressent beaucoup d'en goûter, & qu'elles en mangent avec excès devant eux afin de les exciter. Les Portugaises, encore plus vives, les sollicitent aussi vivement, quand elles peuvent s'échaper de la présence de leurs maris; ce qui n'est pas fréquent pour elles.

Mêlange de l'Areca.

L'Areca que l'on mâche avec la feuille de Betel vient sur un arbre qui ressemble assez au Cocos pour la hauteur & pour la figure, excepté que la tige en est plus déliée & les

feuilles plus courtes. De dessous celles-ci sort une masse longue, qui forme une trousse ou un pacquet de plusieurs fruits comme les noix & les abricots; la fleur est aussi mêlée parmi les fruits. Deux mois après qu'elle est passée, les gaines ou le brou qui envelopent la noix d'Areca commencent à s'ouvrir & à la quitter. Alors on voit un fruit oblong, de la grosseur d'une prune, blanchâtre & luisant; son écorce devienr ferme, serrée & rougeâtre; la pulpe ou chair qu'elle renferme est d'un roux tirant sur le rouge, tendre & astringente au goût; son noïau ressemble à une muscade, & contient une amande blanche. C'est ce fruit dont les Indiens préparent la pulpe ou l'amande avec les feuilles du Betel, partageant une noix en huit ou dix morceaux.

Reprenons la suite de la Topographie. Au Sud-Est du Roïaume de Camboïe est celui de *Ciampa*; mais si petit qu'il n'a pas mérité l'attention particuliere des Voïageurs, & que nous n'en connoissons pas même la Capitale.

Roïaume de la Cochinchine.

Il eſt borné au Nord par les déſerts de la *Cochinchine*, autre Roïaume dont on nous a donné des idées plus brillantes que réelles. M. l'Abbé de Choiſi nous fait dans ſon Journal une longue & agréable deſcription de la Milice, des Mariages, des Funerailles & de quelques autres coutumes des Cochinchinois. Mais il reſteroit à ſavoir d'où il a tiré ſes Mémoires. Ce ne peut-être des habitans de Siam, où il demeura trop peu de tems pour aprendre la Langue & l'Ecriture du Païs, encore moins une Relation exacte des Roïaumes voiſins. On ne peut pas dire non plus qu'il paſſa dans la Cochinchine, puiſqu'on ſait qu'il ſe rembarqua avec tout le reſte de l'équipage, & qu'il avoue d'ailleurs que les eaux de ce Païs ſont ſi mauvaiſes, qu'aucun Européen n'en peut uſer ſans ſe mettre en danger de mort, ce qui empêche les Miſſionaires d'y aller.

Idée ſuſpecte qu'en donne l'Abbé de Choiſi.

Pour convaincre le Lecteur que ce n'eſt pas ſans fondement que ce récit paroît ſuſpect, il eſt à propos de

de lui en mettre quelques traits sous les yeux, afin qu'il en juge par lui-même. Il n'y a, dit l'Auteur élégant (x), rien de si propre que les Galeres des Cochinchinois, c'est la poste des Officiers. Le dehors est d'un vernis noir, & le dedans d'un vernis rouge où l'on se mire. Chacune a soixante rames & elles sont toutes dorées. Les rameurs qui sont aussi Soldats, ont à leurs piés un mousquet, un poignard, un arc & un carquois. Il leur est deffendu sur peine de la vie de dire une parole. Ils doivent toujours regarder le Capitaine, qui par le mouvement d'une baguette leur fait exécuter ses ordres. Tout y est tellement d'acord, qu'un Maître de musique ne se fait pas mieux entendre à tous ses Musiciens en battant la mesure.... Les Matelots n'ont ordinairement qu'un caleçon de soie blanche & un bonnet de crin; mais quand ils se préparent au combat, ils mettent sur leur tête un petit pot doré; & prennent

(x) Journal du Voïage de Siam, p. 359, Edit. in-quarto de 1687.

un beau juſte-au-corps. Ils ont le bras, l'épaule, & le côté droit tout nud. (Quelle peut donc être la figure de ce juſte-au-corps. ?) L'armée de terre eſt composée de trente mille hommes. La maiſon du Roi eſt de neuf mille, celle du premier Prince eſt de cinq mille . . . . . Les Gardes du Roi & des Princes ont des habits de velours avec des armes d'or ou d'argent; les Officiers ſont plus ou moins magnifiques ſelon leurs dignités; & au jour d'un combat ou d'une revue chaque Compagnie de ſimples Soldats a pour uniforme des habits de ſatin verd, rouge ou jaune, &c. Il eſt peu de Romans remplis de deſcriptions auſſi merveilleuſes. On eſt fâché d'avouer à ce propos, que nôtre Nation eſt plus ſujette que les autres à ſe laiſſer éblouïr par ces belles chimeres. L'imagination qui les a enfantées ſe perſuade qu'elles mettront les dernieres graces à un ſujet déja curieux par lui-même, & au contraire elles le rendent mépriſable aux yeux des perſonnes ſenſées, qui ne trouvent

jamais la vérité plus belle que quand elle est toute nue, comme parle un Ancien, & dégagée de tous vains ornemens.

Idée du P. Alexandre de Rhodes.

C'est ce qui fait préférer la Relation simple & naïve du Pere Alexande de Rhodes, Jesuite, célébre Missionaire, qui avoit annoncé l'Evangile avec succès dans la Cochinchine. Ce Roïaume (y), selon lui, étoit autrefois une Province de la Chine, & il en fut détaché il y a environ deux cens ans par la révolte du Gouverneur envoïé par le Roi de Tonquin, qui s'en fit déclarer Roi. Il n'est point de Païs dans la Zone torride où les quatre Saisons soient mieux distinguées qu'en celui-ci. Quoique les rivieres n'y soient pas considérables, elles sont néanmoins la source de son abondance. Dans les mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, elles se débordent de 15 jours en 15 jours, inondent toutes les campagnes durant trois jours, & les fertilisent tellement par leur limon, qu'on y peut

(y) Voïages, p. 60 & suiv.

ſemer & moiſſonner deux fois l'année. Le terroir produit du ris, diverſes ſortes de fruits & d'herbages, du poivre, de la canelle, du benjoin, du bois d'aigle & de calemba. On en tire auſſi de l'or, de l'argent, de la ſoie, du coton, de la porcelaine. On y voit entre autres animaux rares des Rhinoceros & des Eléphans d'une grandeur extraordinaire & d'une docilité ſurprenante. La mer y abonde en Poiſſons excellens. Il s'y trouve ſoixante bons Ports de mer, ce qui fait que les habitans s'y apliquent beaucoup au commerce & à la navigation. Celui de Faïfo eſt un des plus conſidérables. La Ville eſt habitée par des Chinois & des Japonois, qui y trafiquent librement ſous la protection du Prince. Elle eſt munie d'une Fortereſſe, & ſituée ſur une riviere navigable, un peu au-deſſus de ſon embouchure. Les ſemences du Chriſtianiſme que le zéle des Miſſionaires Dominicains y avoit jettées, y furent reçues favorablement, & le peuple commençoit déja en pluſieurs en-

droits à quitter ses superstitions. Mais le Prince & les Grands du Roïaume, aveuglément attachés à l'Idolâtrie, exciterent une violente persécution contre les nouveaux Chrétiens, & arrêterent par la crainte des suplices les progrès naissans de l'Evangile.

Au Nord de la Cochinchine est le Roïaume de *Tonquin*, le dernier dont il nous reste à parler dans le continent des Indes. Les voïages que la Religion & le commerce y ont ocasionnés, nous ont fait connoître dans un grand détail le gouvernement & la nature du Païs. Le Baron Tavernier qui en a donné une ample Relation, nous assure (z), qu'il a pris plus de soin à s'en informer que de tous les autres Roïaumes de l'Orient qu'il a parcourus; les moïens qu'il emploïa pour cet effet ne pouvoient manquer de lui en donner une connoissance exacte, & ce qu'il en dit porte tous les caracteres de la vérité. Le Tonquin

Roïaume de Tonquin.

(z) Voïages Tom. V, c. I.

avoit été soumis de tout tems (*a*) au vaste Empire de la Chine, lorsqu'un insigne brigand, nommé *Din*, se mit à la tête d'une troupe de gens de sa trempe, auxquels il inspira de prendre les armes & de secouer le joug de la servitude. Ce projet lui réussit; & la reconnoissance de ceux qu'il avoit engagés dans la révolte les porta à lui mettre la Couronne sur la tête. Le bonheur que les Tonquinois s'étoient flattés d'avoir acquis avec l'indépendance, fut pour eux une source de malheurs & de guerres cruelles, plus fatales que leur ancienne soumission aux Empereurs de la Chine. Depuis sept cens ans & au-delà qu'ils se révolterent, ils n'ont presque cessé d'être armés les uns contre les autres pour soutenir les différentes factions que l'ambition & la jalousie ont fait naître parmi eux; & déja le Trône a changé six fois de familles.

Puissance des deux Princes.

L'issue de la derniere guerre civile fut un Traité par lequel le competiteur du Roi *Lé*, moins jaloux

(*a*) Voïages, c. XI.

du titre de Souverain que de la puiſſance effective & de l'autorité Roïale, lui laiſſeroit tout l'éclat exterieur du Monarque; que lui auroit le commandement abſolu dans les armées, avec la plus grande partie des revenus du Roïaume, & que les deſcendans de l'un & de l'autre ſuccederoient aux mêmes priviléges. En vertu de cet accord, il y a donc deux eſpèces de Rois: celui qui en reçoit les honneurs ſe nomme *Bua*; & le *Choua* en retire tous les avantages. Senſible à l'affoibliſſement de ſa puiſſance, le Bua ſort rarement de ſon Palais. Il s'y ocupe à donner preſque tous les jours audience à ſes Sujets, à écouter leurs plaintes, à terminer leurs differens particuliers, & c'eſt où ſe borne toute ſa puiſſance. Mais il ne peut rendre aucun Edit ni Arrêt qui concerne le gouvernement public, ſans le conſentement & l'attache du Choua. Les Princes ſes fils ſe reſſentent de ſa ſervitude. Ils ne ſortent du Palais que quatre fois l'année; & à chaque fois ils ne peuvent demeurer dehors

que six jours, encore sont-ils acompagnés par les Officiers que le Choua leur donne. Le premier de ces six jours de liberté, ils vont visiter les Temples; les deux suivans ils prennent le divertissement de la chasse; & les trois derniers ils se promenent sur la riviere dans des galeres superbement équipées. Le droit d'aînesse ne regle pas leur avénement à la Couronne; c'est la volonté de leur pere qui en décide en faveur de celui qu'il en juge plus digne ou qui lui est plus cher. Aussi-tôt qu'il l'a nommé, le Choua, suivi de ses principaux Officiers, des Conseillers d'Etat & des Eunuques, vient le saluer, & prêter serment de le mettre sur le Trône après la mort de son pere.

Funerailles du Roi. Toutes les cérémonies qui s'observent à ses Funerailles demanderoient un long récit pour en faire connoître la pompe & la magnificence. Pendant les soixante-cinq jours qui suivent son decès, on le sert comme s'il étoit en vie (b), &

(b) Voïages, Tom. V, c. XIV.

les mets ſont diſtribués aux Bonzes & aux pauvres. La Nation entiere prend le deüil, & chacun le porte ſuivant ſon état: trois ans pour les Mandarins d'Armées & de Juſtice, neuf mois pour la Maiſon du Roi, ſix pour la Nobleſſe, & trois pour le peuple. Ces trois années ſont un tems de triſteſſe, durant lequel il n'eſt permis de faire aucune ſorte de réjouïſſance, excepté celles qui ſont preſcrites pour l'élévation du Prince qui ſuccéde à la Couronne. La coutume eſt de porter le corps du Roi défunt dans des déſerts qui ſont au-delà de Bodego. De Keco, capitale du Rojaume, à cette Ville, il y a environ deux journées de chemin. Mais parce que le Roi & toute la Cour y vont à pié, on y emploie quinze ou ſeize jours. Tout ce chemin eſt couvert d'une toile violette, & à tous les quarts de lieue il y a des loges où l'on trouve des rafraichiſſemens. Le Choua a dû mettre ordre qu'il y eût des logemens pour chaque jour. Au milieu d'un immenſe & ſuperbe cortege ſoit d'Of-

ficiers, soit de Chevaux, soit d'Eléphans, est le chariot qui porte le cercueil du Prince, traîné par huit Cerfs dressés pour cet usage. Quand le corps est arrivé à Bodego, on le met dans une galere, & il n'est plus acompagné que des six principaux Eunuques de la Cour, qui vont l'enterrer dans un lieu écarté, après s'être obligés par serment de ne le révéler à personne. Ce secret est peut-être un point de Religion, ou une précaution pour empêcher qu'on n'aille enlever les trésors qu'on enferme avec lui, & dont on s'imagine qu'il pourra avoir besoin dans l'autre vie. On assûre que des Princes & des Princesses se font enterrer auprès de lui par reconnoissance, pour continuer à lui rendre leurs services.

Installation de son Successeur.

A cette pompe funebre succede le couronnement du nouveau Roi, qui remplit de divertissemens la ville de Keco & les environs. On le conduit (c) sur un Eléphant dans la grande cour du Palais, couverte de riches tapis en forme de tente, & là

(c) Voïage, Tom. V, c. XIII.

il reçoit le ferment de fidélité des Grands de fon Roïaume, à qui il fait préfent de plufieurs pains d'or, qui valent environ cent piftoles, & de petites bares d'argent, les feules monnoie qui foient en ufage dans le Païs. Enfuite on dreffe un camp dans une vafte pleine le long du fleuve Chalé. Il s'y tranfporte avec tous les Officiers de fa Maifon & une grande partie de l'armée, il y reçoit le ferment des Députés de fon Roïaume & du peuple. La moitié du mois fe paffe en réjouiffances, chaque jour eft remarquable par la diverfité des Fêtes & par les générofités du Prince; on emploie même jufqu'aux ténébres de la nuit pour donner de nouveaux amufemens par les feux d'artifices continuels que l'on tire, & que l'on dit être infiniment plus beaux & plus curieux que ceux que nous voïons en Europe.

Récompenfe des Savans.

Cette efpèce particuliere d'habileté eft une fuite de l'émulation que les Rois de Tonquin, comme ceux de la Chine, fément parmi leurs Sujets, pour y faire briller toutes les

Sciences. La Nobleſſe avec des revenus convenables (*d*) eſt le prix de ceux qui excellent dans la connoiſſance des Loix, dans les Mathématiques, dans l'Aſtrologie & dans le Naturaliſme. Il eſt pluſieurs jours dans l'année marqués pour l'examen de ceux qui ſe préſentent au concours, & quelquefois il s'y trouve juſqu'à trois mille aſpirans. Le Roi honore cette cérémonie de ſa préſence ; il déclare Nobles ceux qui ont ſatisfait aux queſtions des Mandarins ; il leur fait donner une robe de ſatin violet, & leur marque les Bourgs & les Villages ſur leſquels ils prendront les rentes qu'il leur aſſigne.

Habileté des Médecins.

Les Médecins ſont une autre claſſe de Savans très-eſtimés. Ils ne s'étudient gueres qu'à connoître (*e*) les ſimples, pour en faire l'application ſelon l'eſpèce de la maladie. Ils en ſont des remedes infaillibles contre l'épilepſie, le pourpre & d'autres maux que l'on croit incurables.

(*d*) Voïages, Tom. V, c. IX.
(*e*) IDEM, c. X.

en Europe. Ils emploïent souvent le Thé pour guérir le mal de tête, la gravelle & les coliques. Ils tirent cette herbe de la Chine & du Japon; mais ils estiment plus la derniere.

Où les Arts fleurissent il est rare que les mœurs n'y soient pas douces & polies. Les Tonquinois sont affables (*f*), & naturellement formés aux Loix de la raison. La gravité & la modestie de leur vêtement fait connoître leur caractere. Les hommes & les femmes sont habillés presque de la même maniere : c'est une longue robe assez étroite, dont le collet est fermé, & qui descend jusqu'aux talons, avec une ceinture de soie, tissue d'or ou d'argent ; mais l'habit des gens de guerre ne passe pas le genou. L'usage général du Païs est de marcher nuds piés dans toutes les saisons. Les Dames Tonquinoises sont aussi modestes & aussi réservées que les femmes de

Mœurs & caractere du Peuple.

(*f*) Voyages, Tom. V, c. VI. Le P. MARINI Jesuite, *Relation du Tonquin, trad.* c. IV, & la Relation des Ev. François.

baſſe condition y ſont libres dans leur conduite. Elles portent ſur la tête un chapeau, dont les bords ſont extrêmement larges & ſolides; il eſt fait de certaines feuilles d'arbre qui croît dans le Païs, & que l'on fait ajuſter pour cet uſage. Cette eſpèce de paraſſol eſt garni en dedans d'un réſeau de fil délicatement travaillé. Comme les hommes, elles portent les cheveux auſſi longs qu'ils peuvent croître, & elle les treſſent avec art; au lieu que ceux-là les nouent ſous le cou, ou les laiſſent flotter par derriere, ſur-tout les Mandarins & les gens de Lettres. Ils ſont d'une complexion forte & robuſte, d'une taille qui n'a rien d'extraordinaire, mais bien proportionnée, avec les traits du viſage juſtes & agréables. Ceux qui demeurent dans les Villes ont le tein plus blanc que brun; les gens de la campagne au contraire ſont preſque tous d'une couleur olivâtre. Les uns & les autres ſont infatigables à quelque genre de travail qu'ils s'apliquent. Ils ont l'eſprit juſte & capable d'une

longue contention. La nature les a favorisés d'une mémoire si heureuse, qu'il n'est peut-être point de Nation qui les surpasse. Ils n'étudient & n'écrivent jamais rien qu'en chantant, pour se l'imprimer mieux dans l'esprit. Ils sont encore dans l'usage de compter leurs mois par Lunes. Le menu peuple y est esclave une partie de l'année; car excepté les Bourgeois de Keco, tous les gens de métier, quels qu'ils soient, sont obligés de travailler pendant trois Lunes pour la Maison du Roi, & deux autres pour les Mandarins & les Grands-Seigneurs. Une de leurs plus rudes corvées est d'ébrancher les arbres pour la nourriture des Eléphans du Roi & de l'armée.

Leurs principales richesses consistent dans une grande quantité de soie, de musc & de bois d'aloës qu'ils vendent aux étrangers. Ceux-ci le louent beaucoup de leur fidélité dans le commerce; ce qui est d'autant plus étonnant, qu'ils sont voisins des Chinois & qu'ils ont souvent affaire avec cette Nation rusée Richesses du Païs.

& sujette à toutes sortes de tromperies en ce genre. Les Tonquinois n'aïant point de mines d'or ni d'argent, ne font battre aucune sorte de monnoie. Ils se servent de celle des étrangers, ou de certains petits pains d'or comme ils viennent de la Chine, qui sont de différente valeur, ou enfin de barres d'argent, qu'ils coupent par morceaux, & qu'ils pésent suivant le prix de ce qu'ils achettent. Pour cela ils portent toujours de petites balances.

Religion des Habitans.

Ce sont les faces avantageuses par lesquelles on peut envisager les Tonquinois. Mais dès qu'on jette les yeux sur leur culte, on ne les retrouve plus; on n'aperçoit en eux qu'erreur, égarement, impiétés, superstitions extravagantes. Des trois Sectes (*g*) dans lesquelles on peut les diviser, celle d'un certain Solitaire nommé *Chacabout*, seroit la seule qui fût raisonnable, par l'observation des préceptes de la loi naturelle, dont il a fait dix commandemens exprès, si elle n'étoit co-

(*g*) TAVERNIER, *Loco cit.* c. XV.

rompue

rompue par des imaginations & des chimeres fondées ſur la métempſycoſe, & ſi elle n'entretenoit pas le peuple qui la ſuit dans l'Idolâtrie. La ſeconde, eſt celle du Philoſophe *Confucius*, qui vint au monde quatre ou cinq cens ans avant l'Ere chrétienne, & dont la mémoire eſt célébre dans toute la Chine & les Etats voiſins. La doctrine de ſes Livres, telle que les Savans du Païs enſeignent à la pratiquer, n'eſt qu'Idolâtrie ou peut-être un Athéiſme raſiné, qui ne reconnoît d'autre Dieu que le Ciel ou la vertu, & qui ſupoſe que l'ame s'évapore dans l'air à la mort des hommes. La troiſiéme Secte eſt celle de *Lanthu*, Chinois d'origine, qui faiſoit toute ſon étude des enchantemens & des impoſtures de la Magie, qui la perpétua par le moïen de ſes diſciples, & la rendit malheureuſement reſpectable par les dehors de zéle & de charité pour les pauvres, dont il ſe couvrit fauſſement. La plûpart des Bonzes ou Prêtres des Tonquinois n'offrent aucun Sacrifices & ne rendent point de ré-

ponſes lorſqu'on s'adreſſe à eux ; qu'après avoir conſulté le Diable par des cérémonies magiques, ou ſupoſées telles.

---

§. IV.

Iſles principales des Indes.

Iſles des Indes.

LES Iſles que [redacted]couvertes depuis deux ſiécles dans l'Ocean Indien, ſont en ſi grand nombre & quelques-unes ſi étendues, que ſi elles étoient jointes en un ſeul continent, elles feroient une cinquiéme partie de la terre, preſque auſſi grande que l'Europe. Le commerce conſiderable qui s'y fait aujourd'hui, les richeſſes & les épiceries que l'on en tire, ne permettent pas qu'on les paſſe ſous ſilence. Mais il ſuffira de s'arrêter aux principales & aux plus connues. Nous les partageons en trois Claſſes : celles qui ſont au Levant, celles du Couchant & celles du milieu.

Les Maldives.

Les *Maldives* ſont les premieres Iſles que les Navigateurs Européens

rencontrent en arrivant aux Indes ; & des plus Septentrionales au cap Comorin on ne compte que cinquante lieues. Un Auteur (*h*) dit que la vue porte de l'un à l'autre. Elles commencent à 8 degrés de latitude septentrionale, & s'étendent jusqu'au 4^e^ du côté du Sud ; ce qui fait une longueur de deux cens lieues ; mais elles n'en ont que 30 ou 35 dans leur plus grande largeur. Cet espace contient une si prodigieuse quantité d'Isles, qu'on ne peut en fixer le nombre. Ptolomée dit (*i*) que de son tems, c'est-a-dire, au second siécle de l'Eglise, on en comptoit treize cens soixante & dix-huit. Si l'on en croit ceux qui les habitent, il n'en connoissoit qu'une très-petite partie ; & le Prince qui en est Souverain général prend le titre de Sultan, Roi de treize Provinces & de douze mille Isles. Il y a sans doute du faste & de l'exageration dans ce titre pompeux, qui se ressent de la vanité des Orien-

(*h*) MANDELSLO, p. 284.
(*i*) GEOGR. L. VIII.

taux ; puisqu'il est certain que tous les jours il s'en perd quelques-unes par les courans, les tempêtes & les grandes marées.

Division des Isles.

Dans cette multitude (*l*) il en est un grand nombre que les hommes ne peuvent habiter. Les unes ne sont couvertes que d'herbes & d'arbres stériles ; les autres n'ont aucune verdure & ne sont que sable mouvant ; celles-ci disparoissent au tems du flux, celles-là sont toutes couvertes de gros Crabes & d'Ecrevisses de mer, ou de Pinguis, espèce d'oiseau amphibie de la grosseur d'un Oie, mais qui n'a point de plumes. Ces Isles désertes & celles que l'on peut habiter sont extrêmement petites, puisque *Malé*, qui est la plus spacieuse & celle où le Roi fait sa résidence, n'a qu'une lieue & demie de tour. Elles sont partagées en treize Provinces ou Pelottons, que les habitans nomment *Attolons*. Chacun de ceux-ci est séparé par un détroit ou canal, que le défaut de largeur, les rochers ou

(*l*) FRANÇOIS PIRARD, Descrip. des Maldives.

les bancs de ſable rendent ſouvent inacceſſible aux Vaiſſeaux marchands. On admire dans la plûpart de ces Iſles la maniere dont la nature les a fortifiées contre les torrens les plus impétueux, en les environnant de rochers qui leur tiennent lieu de rempart, contre lequel les vagues viennent ſe briſer. Elles ont néanmoins quatre ouvertures opoſées l'une à l'autre, qui leur ſervent de Ports ſelon la variété des tems.

Par la poſition de ces Iſles, placées au milieu de la Zone torride, on peut juger que la chaleur y eſt exceſſive. Les jours y ſont égaux aux nuits ; & les nuits, toujours extrêmement fraîches, attirent une roſée abondante. La fraîcheur qui en réſulte eſt cauſe que l'on ſuporte plus facilement la chaleur du jour, que les herbes y pouſſent auſſi heureuſement que dans un climat temperé, & que les arbres produiſent leurs fruits malgré les ardeurs du Soleil. L'Hiver y commence au mois d'Avril & dure ſix mois ; l'Eté reparoît au mois d'Octobre. Ce ne

Leur caractere.

sont pas les gelées qui font l'Hiver dans ces Isles; car on ne les y connoît point; ce sont les pluïes continuelles qui y tombent, & les vents impétueux qui souflent du côté de l'Oüest. Mais il n'y pleut jamais en Eté & le vent est toujours à l'Est. La terre y est aussi fertile qu'on peut l'esperer pour les choses qu'elle produit. Elle donne du millet, des légumes de plusieurs sortes, & principalement des noix de Cocos; il n'est point de Païs dans le reste du monde où ce fruit vienne si beau & en si grande abondance. Comme il suffit lui seul pour fournir à tous les besoins de l'homme, on vit presque pour rien dans les Maldives. Les oranges, les citrons & les grenades n'y sont pas moins communes. On en tire de l'Ambre noir ou gris, du Corail noir, & de petites coquilles blanches si jolies, qu'elles passent pour monnoie dans plusieurs endroits des Indes. Enfin on y trouve des écailles de Tortues d'une grandeur si prodigieuse, que dix ou douze personnes pourroient s'y asseoir com-

modément ; mais celles qui n'ont que quatre à six piés de diamétre sont plus noires & plus estimées.

Les Portugais s'y font

Le peu de profit qu'il y auroit à faire n'a jamais inspiré qu'aux Portugais l'envie de s'y établir. Leur Amiral Soarez les découvrit en 1507, il fit une alliance (*m*) avec le Roi du païs, qui fut confirmée par Sequeria, & il demanda la permission de bâtir à Malé une retraite ou un magazin fortifié selon la coutume. Il l'obtint sans peine d'un Prince gagné par les présens qu'il avoit reçus, & qui espéroit tirer de grands avantages de cette union avec un peuple alors aussi renommé. Gomez bâtit le Fort sur le bord de la Mer, avec du bois & de la terre, n'aïant ni pierre ni chaux pour le faire plus solide. Mais à peine eût-il vu son ouvrage achevé, que se fiant un peu trop sur la réputation du nom Portugais, & sur l'amitié qu'il avoit faite avec le Prince, il voulut dominer sur les étrangers comme sur les naturels du païs, & donner la loi

(*m*) MAFFEY, L. VII, c. 7.

dans le commerce. Les Mahométans formerent contre lui une ligue secrette ; ils l'attaquerent subitement dans son Fort, où il n'avoit que quinze ou vingt soldats ; ils le tuerent, & se rendirent maîtres de la place. Ainsi les Portugais perdirent par leur faute cet établissement avec la même promptitude qu'ils l'avoient obtenu. La même chose leur est arrivée en plusieurs autres endroits des Indes.

Mœurs des habitans.

Gomez étoit d'autant plus coupable, que les Insulaires des Maldives sont d'un commerce fort aisé. Ils s'apliquent à toutes sortes d'ouvrages, & ils y excellent, de même qu'aux lettres & aux sciences, du moins à leur mode. Ils font grand cas de l'Astronomie. Ce sont des hommes prudens & avisés, entendus dans le commerce, vaillans & courageux, adroits à manier les armes, & parmi lesquels il régne une grande police. Ils ont le tein olivâtre, comme le reste des Indiens méridionaux, & la taille petite, mais bien proportionnée. La plûpart vont

tout

tout nuds, excepté ce que la modeſtie veut que l'on cache. La religion Mahometane eſt celle que l'on profeſſe communément dans le païs; & lorſqu'un Inſulaire a fait le voïage de la Mecque, il a le privilege de porter une longue barbe en ſigne de ſainteté. Le principal revenu du Roi conſiſte dans le cinquiéme des fruits que ſes ſujets recueillent, & de ce qu'ils peuvent retirer des vaiſſeaux qui ſont naufrage ſur leurs côtes. L'apas de ce profit les a rendus d'une habileté étonnante pour retirer les marchandiſes du fond de la Mer.

L'Iſle que les Anciens ont connue ſous le nom de Taprobane, & qu'ils ont regardée comme une ſource abondante en toutes ſortes de richeſſes & de curioſités, eſt celle que nous nommons aujourd'hui *Ceylon* ou *Ceylan*. Un ſavant (*n*) du dernier ſiécle a cru que c'étoit le païs d'Ophir & de Tharſis, dont la flotte de Salomon raportoit des tréſors, Iſle de Ceylan.

(*n*) BOCHART. *Phaleg. & Geogr. ſacr.*

Ses habitans l'ont autrefois apellée *Lamca* ou *Lamcab* (*o*), ce qui signifie *Paradis Terrestre* ou *Terre Sainte*; nom qui lui fut donné par son premier Roi *Vigia Raïa*, que [redacted] croit avoir vécu 500 ans avant [redacted]hrist. Ensuite on l'a apellée *Ilanare* ou *Tranate*, qui veut dire *Roïaume Insulaire*. On la nomme aussi *Hibenaro*, [redacted], *Terre fertile* & *Tenarisim*, qui marque un lieu de délices. Les Arabes disent *Sereudib* (*oo*).

Ce Païs, dit un Voïageur (*p*) qui avoit parcouru une grande partie du monde, est le plus agréable & le plus fertile de tous ceux que j'aie jamais vûs. On y trouve une infinité d'animaux, dont les uns servent à l'utilité des hommes, & les autres ne semblent faits que pour orner la nature, pour réjouïr les yeux & satisfaire la curiosité. Les *Cingales* ou *Chingalais*, ont des vaches,

(*o*) DU BOIS., p. 682. LA MARTINIERE.

(*oo*) Anciennes Relations Arabes traduites par l'Abbé de Vertot.

(*p*) VAN DEN BROECK. Recueil des Voïages Hollandois. T. IV, p. 362.

des Bufles (*q*), des Cochons, des Chévres, des Daims, des Liévres, des Chiens; des Singes, des Tigres, des Ours, des Eléphans, des Anes & des Chevaux; mais ils ne peuvent nourir de Moutons. Leurs Eléphans sont plus estimés que tous ceux des Indes, non-seulement, à cause de leur grosseur prodigieuse & de la beauté de leur ivoire; mais principalement pour leur adresse. On dit avoir remarqué par expérience, que ceux des autres Païs les reconnoissent (*r*) & les saluent quand ils les voient. On ne se sert que de ces animaux pour remuer & porter les tonneaux, les bâles, & autres fardeaux semblables. L'Eléphant prend la corde avec sa trompe & ses dents, il la tire, l'entortille, jette la charge sur son dos, & s'en va avec son faix. Il tire également à sec une demi-galere ou caravelle. Les Singes

(*q*) ROBERT KNOX, Relation de CEYLAN. T I, p. 52. Cet Ouvrage est originairement en Anglois; mais les choses curieuses, dont il est rempli, l'ont fait traduire en notre langue, en 2 vol. *in* 12.

(*r*) Voïages Holl. T. II, p. 256. LE BRUN, ch. 63. TAVERNIER T. IV, p. 225 & autres.

dont on voit des forêts remplies, y ſont (s) auſſi ſurprenans que communs. Il en eſt d'une eſpèce particuliere, qu'on apelle en langue du Païs *Orangs Oetangs*, c'eſt-à-dire, *Hommes Sauvages*. Ils ont preſque la figure & la taille des hommes, & paroiſſent tenir quelque choſe de leur intelligence. Ils n'ont de poil qu'au dos & ſur les reins. Ils ſont agiles, forts, hardis ; ils ſe mettent en deffenſe contre les chaſſeurs armés ; ils ſont paſſionnés pour les femmes ; & elles ne peuvent en ſûreté paſſer les bois où ils ſont. Les Cingales les prennent avec des lacs ; ils les apprivoiſent & les dreſſent à marcher ſur les pates de derriere, à ſe ſervir de celles de devant pour différentes choſes, comme pour rincer des verres, verſer à boire, tourner la broche, & autres ſemblables petits offices. La nature montre également ſa fécondité dans l'île de Ceylan, par la multitude de différens oiſeaux qu'elle y produit, la plûpart inconnus ailleurs, & admirables, ſoit pour

(s) Du Bois, p. 68.

le chant, soit pour le plumage.

Cette variété d'animaux n'est pas moins utile à la vie qu'agréable pour le spectacle de la campagne ; mais elle ne fait pas encore les richesses du Païs. Celles-ci consistent principalement dans les différentes sortes d'aromates & de pierreries qui s'y trouvent en abondance ; excepté le diamant. On prétend même qu'il y a des mines d'or, dont le Roi de Candi ne vouloit pas que l'on fît usage, de peur d'exciter la cupidité des Européens. Outre une infinité d'arbres, de plantes & de fruits, dont nous ne connoissons que les noms barbares (t) & qui contribuent tous à l'ornement & à l'avantage du païs, il produit tout ce que l'on trouve ailleurs. Le ris, le sucre, le tabac, le poivre, le gingembre, & le cardamome y viennent en abondance. On y voit des forêts entieres d'orangers, de citronniers, de gérofliers, & de caneliers. Ceux-ci principalement y sont si communs & si

(t) V. KNOX, T. I, p. 35, & LE BRUN, Tab. 201 & suiv.

parfaits dans leur espèce, que l'odeur s'en répand à huit lieues à la ronde; le quintal du païs, qui est de 128 livres, n'y vaut que quarante sols. C'est un arbre d'une moïenne grandeur, dont les feuilles ressemblent à celles du laurier, tant pour la couleur que pour l'épaisseur. Lorsqu'elles commencent à pousser, elles sont rouges comme l'écarlatte; & quand on les frotte avec les mains, on trouve qu'elles sentent plus le gérofle que la canelle. L'arbre porte un fruit semblable à un petit gland. En le faisant bouillir on en tire une huile qui nâge sur l'eau, qui se congele, & qui forme une espèce de cire blanche un peu plus molle que la nôtre. L'odeur en est très-agréable, & on la brûle dans les lampes; mais je ne sais pourquoi il n'est permis d'en faire des bougies que pour le Roi. Cependant l'écorce du canelier est ce qu'il a de plus précieux; c'est ce qui fait notre canelle. Elle est blanche quand les Indiens la recueillent; & elle devient rougeâtre après qu'on l'a exposée au soleil pour la

durcir. Ils ne la prennent qu'aux petits arbres, quoique celle des grands ait une odeur aussi douce, & que le goût en soit aussi fort que l'autre. Le poivre, plus en usage parmi nous que la canelle, croît sur un petit arbrisseau, autour d'une grape, longue environ d'un demi pié, qui est toute couverte de grains. Quelques-unes de ses feuilles ressemblent à celles de l'oranger, d'autres sont plus longues. Il y a différentes espèces de poivriers, dont le détail regarde plus les Naturalistes qu'un Historien (*u*).

Révolutions des Portugais & des Hollandois.

Instruits des avantages que l'on pouvoit tirer de cette Isle, les Portugais s'y jetterent en 1506 (*x*), sous la conduite de Laurent Almeida. Cet Amiral en prit possession au nom d'Emmanuel Roi de Portugal, en y érigeant une colonne avec une inscription, qui faisoit entendre qu'elle n'avoit point de maître ; quoi-

(*u*) Voïez le premier voïage des Hollandois, T I, p. 272.

(*x*) MAFFEY. L. VII, c. 5. & L. VIII, cap. 3. MANDELSL. p. 272 & suiv. Recueil des Voïages Holl. T. II, p. 495. jusqu'à 516.

qu'en même-tems il traitât avec un des Rois de Ceylan, lui promettant la protection d'Emmanuel, moïennant une reconnoissance de deux mille cinq cens quintaux de canelle par an. Les Hollandois jaloux d'un établissement aussi lucratif, commencerent en 1602 à faire des tentatives pour le leur enlever. Les violences qu'ils exercerent les rendirent aussi odieux que les Portugais l'étoient déja aux Cingales pour la même raison. Mais enfin ils vinrent à bout de leur entreprise cinquante-cinq ans après. Ils déclarerent une guerre cruelle aux Portugais, ils les chasserent des places qu'ils avoient fortifiées & qu'ils possedoient depuis cent cinquante ans; ils s'emparerent sur-tout des villes de *Colombo* & de *Negombo* ; ils mirent garnison dans le Fort de *Punto Gallo* ou *Pointe de Galles* ; ils se rendirent maîtres absolus des côtes & de tous les Ports, sans néanmoins entrer dans les Etats du Roi de Candi, qui ocupe le centre de l'Isle ; & ils s'intéressent si fort à conserver le commerce de

Ceylan, qu'ils n'en laissent aprocher aucun vaisseau d'une nation étrangere (*y*).

Politique du Roi.

Ils partagent ainsi toute l'Isle avec le Roi de Candi. Ce Prince est redoutable à ses sujets par l'empire absolu qu'il s'est attribué sur leurs biens, sur leurs actions & sur leur vie. Il est deffendu (*z*) aux Cingales de chercher les topases, les rubis, les saphirs, les grenats & le cristal qu'ils trouveroient aisément dans la plûpart de leurs montagnes, ni d'en avoir chez eux, ni d'en faire trafic; ceux qui s'y exposent courent risque de la peine de mort, s'ils sont découverts. Il n'est permis de chercher des pierreries qu'à ceux que le Prince en charge pour lui-même, ni de ramasser celles que les torrens ou les orages ont entraînées sur les grands chemins ou dans les rues, à moins qu'on ne les lui porte aussitôt, ou qu'on ne les remette à ses Officiers. On n'a pas encore pu sa-

(*y*) LULLIER, p. 26.
(*z*) Voïages Holl. T. II, p. 509. MANDELSL, p. 182. Relations anciennes p. 103.

voir quel eſt le motif de ſa politique, & pourquoi il laiſſoit enfouies tant de richeſſes dans ſon Roïaume.

Religion du païs.

Trois ſortes de religions reglent le culte de tout le païs. Le Roi ſuit la Mahométane avec une partie de ſes ſujets ; les autres ſont idolâtres de même que le reſte des Indiens ; & fort attachés à la métempſycoſe ; & dans toute l'étendue de la domination des Hollandois (*a*), on ne permet que ces deux Religions avec la prétendue Réformée ; celle des Catholiques y eſt deffendue ſous des peines rigoureuſes. Un de leurs Ecrivains (*b*) nous aprend qu'ils y ont introduit la leur par les ſoins des Paſteurs qu'ils y entretiennent ; qu'ils y ont attiré pluſieurs milliers d'ames, & qu'ils y ont même fondé un Collége, afin d'inſtruire la jeuneſſe du païs. C'eſt donc pour la ſeconde fois que le Symbole y eſt alteré. On lit dans le Voïageur Coſmas, qu'au ſixiéme ſiécle il y avoit dans cette Iſle des Egliſes floriſſantes, établies

(*a*) CORNEILLE LE BRUN. p. 363.
(*b*) DU BOIS, p. 683.

par les Apôtres ou par leurs successeurs, qui y avoient annoncé la foi. Mais cette lumiere y fut éteinte par la persécution des Mahométans, ennemis plus redoutables du nom chrétien que les Païens mêmes. Les Missionnaires que les Portugais y amenerent, consacrerent tout leur zèle à le faire revivre, & déja ils commençoient à voir les fruits consolans de leurs travaux, quand les Hollandois s'emparerent de l'Isle, & substituerent aux dogmes anciens les nouvelles erreurs du Calvinisme.

Soit que Salomon eût envoïé des vaisseaux dans cette Isle, ou que des particuliers Juifs y eussent trafiqué, on tient pour constant que les principes de la révélation étoient connus aux Cingales plusieurs siécles avant Jesus-Christ. Voici ce qui le fait dire. Dans la partie méridionale de l'Isle, à vingt lieues de la mer du côté de Ponto Gallo (c), est une vaste plaine au milieu de laquelle il y a une Pic d'Adam.

(c) RIBERO. Hist. de Ceylan, p. 172. Anciennes Relations, p. 3 & 134. ROBERT KNOX

LIBRARY OF THE

montagne couronnée d'un beau gazon. Il en sort un rocher qui s'éleve à la hauteur d'un quart de lieuë en forme pyramidale, mais si escarpé qu'on ne peut y monter que par le moïen d'une chaîne de fer, qui régne depuis le haut jusqu'en bas. On compte que de la plaine au dernier sommet, il y a environ deux lieues, d'un chemin si difficile, qu'en partant de très-grand matin on ne peut y arriver qu'à deux heures après midi. La hauteur en est si prodigieuse; que les Matelots commencent à l'apercevoir de vingt lieues en Mer. Quoique la cime de ce rocher paroisse pointue en la regardant du bas de la plaine, elle forme néanmoins une terrasse de deux cens pas de diametre, au milieu de laquelle est un grand lac très-profond, de la meilleure eau que l'on puisse boire. De là sortent plusieurs ruisseaux qui s'écoulent par torrent le long de la montagne; & après s'être réunis, ils forment trois grandes Rivieres dans la plaine. Près du lac est une large pierre, sur laquelle est l'empreinte

d'un pié d'homme, longue de deux palmes & large de huit pouces, aussi parfaitement gravée que si c'étoit sur la cire. Les Cingales sont persuadés que c'est un vestige du premier homme, ce qui leur a fait apeller cette montagne *Hamalel* ou *Montagne d'Adam*, que les François ont traduit par *Pic* ou *Pointe* ou *Pas d'Adam*. Le peuple croit que c'est-là où le premier homme a été créé (*d*), que le lac s'est fait des larmes qu'Eve versa à la mort d'Abel, & que l'île de Ceylan faisoit partie du Paradis Terrestre. Cette tradition vient du Roi Vigia Raïa, que nous avons dit avoir vécu, suivant l'opinion commune, 500 ans avant Jesus-Christ, & qui donna à l'Isle le nom de *Terre Sainte*. Cette idée ne peut être venue que par le canal des Juifs. Mais les Païens ont abusé de ces premiers raïons de lumiere, qui auroient pu les conduire à la vérité. Ils font de fréquens pélerinages à cette montagne, où ils portent leurs offrandes; & les Prê-

(*d*) MANDELSL. p. 281.

tres intéressés à les entretenir dans la superstition, leur racontent cent fables & cent prodiges qu'ils disent s'y opérer tous les jours.

Prêtres du Païs. Ces Prêtres comme ceux de toute l'Isle, sont d'ailleurs très-réguliers dans leur conduite. Il en est de deux sortes. Ceux du premier ordre (*e*), que l'on regarde comme les dépositaires de la sience des Dieux, & qui sont chargés d'instruire le peuple. Ils ne reçoivent parmi eux personne qui ne soit de condition, qui n'ait des mœurs & du savoir. Le peuple a pour eux un respect singulier. Il les salue profondément lorsqu'il les rencontre, & ils ne rendent le salut à personne. Par-tout où ils vont, on étend une natte fine ou un linge blanc sur le siége qu'on leur présente; honneur qui leur est commun avec le Roi. Ils ne mangent qu'une fois par jour, excepté du ris, de l'eau ou des fruits, dont ils peuvent user le soir & le matin. S'ils se veulent marier, il faut qu'ils renoncent à leur état de Prêtres; &

(*e*) ROBERT KNOX. T. II, p. 88 & suiv.

ce changement se fait en jettant leur habit dans la Riviere, en se lavant la tête & tout le corps. Les Prêtres du second ordre n'ont rien qui les distingue à l'extérieur. Ils travaillent, ils sont vêtus comme le reste des Cingales. Tout leur ministere consiste à présenter aux Idoles le ris bouilli, & les autres vivres que le peuple aporte; mais ils n'offrent jamais d'animaux. Les uns & les autres sont tellement attachés à la métempsycose, qu'ils adorent pendant la journée la premiere bête qu'ils ont rencontrée le matin.

Religion & mœurs du peuple.

On peut dire au reste, que tous les particuliers du païs sont Prêtres, & qu'ils en font les fonctions. Chacun, selon ses facultés, fait bâtir un Pagode dans sa maison, dans sa cour ou dans son jardin. Il en est de si petits, qu'à peine ont-ils deux piés en quarré. L'Idole qu'ils y mettent est de figure monstrueuse; aussi ne les apellent-ils pas des maisons de Dieu, mais des maisons du Diable. Elevés dans les principes du Manichéisme,

(ee) Anciennes Relations, p. 104.

ils adressent presque toûjours leurs vœux & leurs offrandes à celui-ci pour le prier d'écarter les malheurs dont ils seroient menacés. Malgré les préjugés de l'enfance, & les usages généralement établis parmi eux, ils écoutent sans vivacité les remontrances qu'on leur fait sur les absurdités de leur culte; ils en conviennent presque toujours, & l'on voit par cette droiture naturelle que des Missionnaires instruits & zélés les ameneroient aisément à la véritable Religion. Leurs mariages, leurs mœurs, leurs coutumes sont fort extraordinaires. On ne pourroit en entreprendre le détail sans se jetter dans un récit qui ocuperoit trop long-tems. Il suffira de renvoïer les curieux aux Voïageurs qui en ont parlé fort au long (f). Leur passion pour le jeu est la seule chose que j'observerai.

Le jeu des Coqs & celui des Dames sont l'ocupation ordinaire des

(f) RIBERO, Hist. de Ceylan. ROBERT KNOX. T. II, MANDELSL. p. 279 & suiv. Voïages des Holl. T. II, p. 472 jusqu'à 516.

Cingales

Cingales (*ff*). Les Coqs de cette Isle sont beaucoup plus gros & ont des ergots bien plus grands qu'en tout autre endroit du monde. Les Insulaires leur attachent aux pattes des pointes de fer tranchantes, les animent & les font battre les uns contre les autres. Ils parient sur ces sortes de combats de l'or, de l'argent, des terres, des vergers, & plusieurs autres choses que gagne le maître du Coq qui a l'avantage. Ils risquent pareillement tous leurs biens & leurs membres au jeu des Dames. Quand ils n'ont plus rien à perdre, ils mettent au milieu d'eux sur le feu un vase rempli d'huile de noix ou de sesame, parce qu'ils n'ont pas d'huile d'olive, & à côté une petite hache fort tranchante. Celui qui a gagné la partie pose sa main sur une pierre, & on lui coupe là le bout d'un doigt, qu'il trempe aussi-tôt dans l'huile bouillante pour cauteriser la plaie. Cette opération cruelle ne peut leur faire perdre la mauvaise habitude qu'ils ont de jouer, & quel-

(*ff*) Anciennes Relations Arabes, p. 105.

ques-uns s'y opiniâtrent de telle sorte qu'ils n'abandonnent la partie qu'après avoir eu tous les doigts coupés. D'autres prennent une méche de coton qu'ils trempent dans l'huile, & qu'ils font brûler sur leur main, sans marquer aucun sentiment de douleur. Il est tems de passer à la seconde classe des Isles, c'est-à-dire, à celle du milieu.

On comprend sous ce nom celles qui sont au midi de la Presqu'île au-delà du Gange; on les apelle aussi les *Isles de la Sonde*, à cause du détroit de ce nom qui sépare celle de Sumatra & de Java. Il suffira de nous arrêter à ces deux principales & à celle de Borneo.

Isle de Sumatra.

L'Isle de *Sumatra* est longue & étroite, s'étendant sur une ligne droite du Nordouest, au Sudest. La moitié de sa longueur fait face à la Presqu'île de Malaca, dont elle est séparée par un canal, qui n'a en quelques endroits que dix ou douze lieues de largeur. Coupée en deux partie presqu'égales par l'équateur,

elle s'avance de six dégrés au Nord, & autant au Midi. Elle a 250 lieues de long, 60 de large, & environ 500 de circuit. L'air y est chaud, mais moins qu'il ne devroit être sous la Ligne. On attribue cette température aux vents frais qui viennent de la Mer, & qui doivent y produire des effets sensibles, eu égard au peu de largeur de l'Isle. On peut ajoûter (g), que naturellement l'air ne doit pas être si chaud dans les païs qui sont sous la Ligne & aux environs, que dans ceux qui sont vers les Tropiques; parce que dans ceux-ci, le soleil roule plus long-tems autour de leur zénit, & qu'alors les jours y sont plus longs que les nuits; au lieu que dans ceux-là, les jours sont presque toujours égaux aux nuits, la différence n'en étant pas sensible, & que d'ailleurs le soleil ne s'arrête point sur leur zenit. La saison des pluies, de même que dans les Indes, commence vers les premiers jours de Juin, & ne finit qu'avec le mois d'Octobre. Si elles

(g) Du Bois. p. 684.

cessent pour quelques momens, le soleil darde ses raïons avec vivacité, il attire des exhalaisons qui rendent cet air très-mal sain pour les étrangers, & causent de grandes maladies. Ces vapeurs viennent principalement des lacs & des marais qui sont très-fréquens dans cette Isle.

Fertilité du Païs.

Le terroir est fertile & raporteroit abondamment toutes sortes de grains s'il étoit cultivé ; mais on n'y séme que du ris & du millet. On y trouve le meilleur poivre qu'il y ait dans les Indes, excepté celui de Cochin, de la canelle, du gingembre, du sucre, du benjoin, du bois de sandal blanc, des citrons, des oranges, du miel, de la cire, du cotton. Les cocotiers y sont aussi communs que les saules en Hollande. Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étaim, de fer, de plomb & de soufre. Toutes y sont en grand nombre ; mais celles de cuivre & d'étaim sont les plus abondantes. Dans les hautes montagnes dont le païs est entrecoupé, on trouve toutes sortes de pierres précieuses, dont les

ſauvages connoiſſent peu le prix, & dont cependant ils ne veulent pas permettre qu'on faſſe la recherche. Il eſt une de ces montagnes qui jette des flammes par intervales, comme le Veſuve en vomit dans le roïaume de Naples. Les forêts de l'Iſle ſont peuplées d'animaux de toute eſpèce, d'Eléphans, de Rhinoceros, de Tigres, de Lions, de Léopards, de Cerfs, de Sangliers, de Porcs-épics, de Chevaux ſauvages, de Civettes & de Singes.

Mœurs des Inſulaires.

Les Sauvages qui habitent l'intérieur de l'Iſle dans preſque toute ſa longueur, ſe prétendent ſeuls originaires & maîtres du païs. Ils ne veulent avoir aucun commerce avec les Européens ; ils en mangent autant qu'ils en peuvent atraper. Leurs Rois ou Chefs ſont perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Celui qui habite entre *Ticou* & *Manimcabo*, preſque ſous la Ligne, eſt le plus riche de tous. Il a ſous ſa puiſſance la meilleure partie des mines d'or. Ses ſujets en portent aux habitans de Manimcabo, qui leur

rendent en échange des toiles de cotton, du ris & des armes. La premiere fois que les Hollandois mouillerent à cette Isle en 1596 (*h*), ceux qui habitent les côtes, & qui n'ont rien de la cruauté des autres, aporterent à leur bord des noix de cocos, du poivre, des cloux de gérofle, des noix muscades, des bananes, des poules & des oranges. L'échange de ces marchandises se fit pour quelques couteaux. Il est vrai que les Portugais avoient insensiblement lié commerce avec eux, & qu'ils l'entretenoient depuis près d'un siécle. Les Hollandois qui s'étoient imposé la loi d'absorber eux seuls tout le commerce, se sont emparé des sept meilleures places maritimes, & en ont exclu les Portugais. Ils souffrent avec peine de voir les Anglois y ocuper une seule Ville.

Roïaume d'Achem.

Des six Roïaumes qui partagent l'île de Sumatra, celui d'*Achem* ou *Achin* est le seul que l'on connoisse

(*h*) Voïages Holl. T. I., p. 276.

bien, & qui ſoit digne d'attention. La Capitale (*i*) eſt bâtie à la pointe Nordoueſt de l'Iſle, ſur une Riviere à peu près forte comme la Seine à Paris; ce qui eſt cauſe que la Ville eſt toûjours remplie de Hollandois, d'Anglois, de Danois, de Portugais, de Chinois & de Guzarates, qui y commercent différentes ſortes de marchandiſes, parce qu'elles leur ſont toutes païées en or ou en pierreries. On y porte principalement des toiles de cotton, du ris & des épiceries.

Mœurs de ſes Rois.

On ne voit plus de Prince auſſi voluptueux que le Roi d'Achem. Un nombre incroïable de femmes rempliſſent ſont Palais. Les unes demeurent ſans ceſſe auprès de ſa perſonne, ſoit pour agiter & rafraîchir l'air avec de grands évantails; ſoit pour l'amuſer par leurs diſcours, ſoit pour le réjouïr par leurs chants, ſoit pour remplir ſes deſirs. Plus de treize cens ocupent les ſalles & les

(*i*) DAMPIER, Suplém. Part. I, c. 7. Voïages Holl. T. II, p. 593 & ſuiv. T. IV, p. 61 & ſuiv. T. 6, p. 233. LE BRUN, p. 361.

cours d'entrée, où elles montent la garde alternativement jour & nuit. D'autres sont dans les cuisines & dans les offices, où elles font tout ce qui regarde le service immédiat de la personne du Roi. Mais on a remarqué que sa maison étoit un théâtre de jalousie, de haines, de raports, de contestations & de plaintes continuelles. La sévérité des loix & la rigueur des châtimens sont les seules barrieres capables de les contenir. Les punitions s'étendent également sur toutes sortes de personnes qui sont tombées en faute. On en a vû à la Cour, & même de la famille roïale, qui n'avoient ni piés ni mains, & qui avoient été traitées de la sorte pour des fautes qui à peine seroient dignes d'attention dans un autre Etat. Mais le Roi d'Achem traite ses sujets en esclaves; & il n'imagine être leur Roi qu'autant qu'il leur fait sentir qu'il en est le maître. Souvent il est spectateur ou même l'ordonnateur des suplices. Il a des Eléphans dressés exprès pour tourmenter les criminels, & qui en-

tendent au moindre ſigne ce que le Prince exige d'eux. On en a vu qui paſſoient froidement de ce ſpectacle à celui du combat des cocqs, auquel pluſieurs Rois des Indes prennent plaiſir. Les ſujets du Roi d'Achem, ſont lâches, indolens, pareſſeux, les uns Mahômétans, les autres Idolâtres. Leur Roi peut tout entreprendre ſur eux ſans craindre aucune révolte.

L'Iſle de *Java* eſt au Sudeſt de celle de Sumatra, dont elle eſt ſéparée par le célébre détroit de la Sonde, qui n'a en cet endroit que ſept à huit lieues de large. Quelques ſavans (*l*) prétendent que cette Iſle eſt la *Jabadin* de Ptolomée. Mais cette conjecture & les preuves dont on l'apuie, nous touchent peu. Les connoiſſances que l'on a de l'île de Java, l'état dans lequel elle eſt aujourd'hui, ſont les ſeuls objets qui nous intéreſſent à ſont égard. Iſle de Java.

On peut partager cette Iſle en

(*l*) LA MARTIN. Voïages Holl. T. I, p. 331 ſuiv. & T. II, p. 552.

côtes ou païs maritimes, & en plat-païs, ou terre du milieu. La côte du Nord est sous la domination de la Compagnie Hollandoise, qui y a bâti des Forts, & y entretient des garnisons. L'intérieur du païs est occupé par l'Empereur ou le *Mataram*, qui a réuni sous sa puissance différentes Principautés, dont les Souverains ont mieux aimé se retirer le long de la côte du Midi dans des régions incultes, que de se soumettre, & de renoncer à leurs prétentions. Il a mis à leurs places des Princes, moins jaloux de l'indépendance, qui lui paient un tribut, & qui vivent sous sa domination. La Compagnie elle-même l'a aidé à exécuter ce projet, en lui donnant tous les secours dont il a eu besoin; & ce Prince est d'autant plus intéressé à ménager la Compagnie, qu'il a sur la côte méridionale des ennemis implacables, qui auroient déja renversé son trône, s'ils ne craignoient les forces & la vengeance des Hollandois. Ceux-ci se sont en effet rendus maîtres de la plus grande & de la

meilleure partie de l'Isle ; & l'on ne croit pas qu'aucune Puissance ose entreprendre de les en chasser depuis qu'ils ont forcé le Roi de l'île de Madura à leur céder son Roïaume en 1725.

Batavia des Hollandois.

Les mines d'or, d'argent, de cuivre, de diamans, de rubis & d'émeraudes; une abondance générale de tout ce qui est nécessaire à la vie; la proximité des Isles de l'Epicerie, du Japon, de la Chine & des Indes, déterminerent les Hollandois à établir leur Comptoir général à *Batavia*, la premiere place de cette Isle au sortir du détroit de la Sonde, dans le Roïaume de Bantam (*m*). On la nommoit autrefois *Jacatra*; ou plûtôt les ruines de cette ancienne Ville servirent de fondemens à celle que les Hollandois bâtirent en 1619; & à qui ils donnerent le nom latin de leur païs, en l'apellant *Batavia*; mais les Javanois ne lui en

(*m*) Voïez sur les mœurs & les coutumes de ce païs, Corneille le Brun, c. 58 & suivant. Voïages Holl. T. I, p. 338 *suiv.*, & T. II, p. 697.

donnent point d'autre que celui de *Jacatra*. Cette Ville (*n*) est située dans une plaine unie & basse. Elle a la Mer au Nord ; & derriere, des montagnes fort hautes, couvertes de forêts. Des murailles de brique l'enferment de toutes parts, & celles-ci sont deffendues par vingt-deux bastions, à qui l'on a donné les noms des Provinces & des Villes principales de la Hollande. La largeur & la profondeur du fossé qui les environne & qui est toûjours plein d'eau, forment une seconde barriere insurmontable, principalement au tems de la marée. Enfin elle est munie de toute l'artillerie que l'on peut mettre dans une place de guerre. Les Hollandois y ont établi un exercice régulier de la Religion prétendue Réformée, la seule qui y soit permise ; & suivant leurs relations, le service s'y fait avec grande exactitude. Ils ne louent pas moins leur attention & leur charité pour les pauvres des hôpitaux.

(*n*) V. LA MARTINIERE à ce mot. & LE BRUN, c. 62.

Mais il paroît que le soin de la Compagnie pour faire briller son commerce ne céde en rien au zéle qu'elle peut avoir pour la Religion. L'ordre & les Réglemens qu'elle a établis parmi ses Officiers, montrent que son attention ne sauroit aller plus loin. Persuadée qu'une Puissance doit se faire respecter dans ceux à qui elle confie ses intérêts, elle fait rendre les honneurs de Souverain au Gouverneur général qu'elle nomme pour régir tous les Etats & tous les Bureaux particuliers qu'elle posséde dans les Indes. Sa Maison est un Palais qui ocupe la moitié de la citadelle. Il va tous les Mercredis & Samedis se délasser dans une maison de campagne, avec une suite digne d'un Roi. Un Trompette (o), deux Hallebardiers, & seize Gardes à cheval, le précédent dans sa marche. Il vient ensuite dans un carosse fort leger, aïant aux portieres son Ecuier, & six Hallebardiers à cheval. Après lui marchent les carosses de sa suite, & le cortege est fermé

Magnificence de leur Gouverneur.

(o) LE BRUN, c. 63.

par cinquante Gardes qui ont leur Trompette en tête. Son escorte n'est pas moins pompeuse lors même qu'il ne sort point de la Ville. Comme il marche lentement, c'est une compagnie d'Infanterie qui environne son carosse, avec les Hallebardiers & son Ecuïer, qui sont à la portiere à cheval.

Ses ocupations.

Ces marques de grandeur servent à adoucir les fatigues d'une charge aussi pénible & aussi acablante que la sienne. On peut dire qu'il n'a jamais de repos ni de vacances. Il est acablé de lettres & de paquets dès la pointe du jour, & continuellement ocupé aux affaires de la Compagnie. Au lever du soleil, les deux Chefs des Marchands, le Commandant de la Citadelle, le Major, l'Architecte, le Chef de l'Artillerie & plusieurs autres, viennent lui rendre compte de ce qui s'est passé la veille, & prendre ses ordres. Sur les onze heures, le *Sabandhaer* vient lui annoncer les bâtimens, les marchandises & les personnes qui arrivent, avec le lieu de leur destina-

tion, pour lui demander les passeports nécessaires. Il faut de plus qu'il donne audience à ceux qui poursuivent des affaires au Palais. Ces différentes ocupations le tiennent jusqu'à ce qu'il se mette à table, où il n'est qu'environ une demie heure, dont il emploie même une partie à parler d'affaires, après quoi il rentre dans la même carriere jusqu'à souper. Ainsi à juger sainement des choses, le Général de la Compagnie est son premier esclave, qui n'a pas un moment à soi, & qui ne sauroit passer une seule nuit hors de la Citadelle. Il est de plus obligé de rendre aux Hollandois Associés un compte exact de tout ce qui arrive sur la côte de Java & dans le païs qui en dépend. Chaque Conseiller est tenu d'en faire de même pour le Bureau ou la Loge dont il a la direction. Une vie aussi éloignée de tout repos a porté plusieurs particuliers à refuser la place de Général, ou à remercier la Compagnie dès qu'ils en avoient goûté pendant quelques mois. Le Conseil s'assemble régu-

liérement deux fois la semaine ; & il n'est pas permis aux Ministres étrangers qui vont à Batavia, d'y débarquer avant qu'on les ait été prendre pour les conduire à l'audience du Gouverneur.

Celles de Directeur Général.

Le premier Officier après lui est le Directeur général, dont la charge n'est gueres moins fatigante. C'est lui qui achete & qui fait partir les marchandises de la Compagnie, de quelque nature qu'elles soient, & en quelque lieu qu'on les envoie. Il a le maniment & la direction de tout ce qui regarde le négoce ; il ordonne la cargaison que chaque vaisseau doit prendre ; tous les Marchands & Officiers de la Compagnie viennent l'informer de ce qui se passe ; c'est de lui qu'ils reçoivent les clefs des Magazins dont la garde lui est commise. Les fonctions des Officiers subalternes ne sont pas réglées avec moins de précision.

Maximes des Hollandois pour le commerce.

Un Voïageur François (*p*) qui étoit aux Indes en 1723, nous ap-

(*p*) LUILLIER, Instruction pour le commerce des Indes Orient. p. 164.

prend d'autres détails auſſi intéreſſans en ce genre. Si les Hollandois, dit-il, ſont les plus riches dans les Indes, ils y ſont auſſi les plus forts, & ce ſont eux qui y trafiquent le plus. Ils y ont toûjours quarante vaiſſeaux, & ſouvent davantage, ſur leſquels ils négocient dans toutes les Indes; & tant du profit qu'ils en retirent que des revenus de leurs domaines, ils en font la cargaiſon de vingt-quatre à vingt-huit grands vaiſſeaux qu'ils envoient tous les ans en Europe. Il en part autant de Hollande, qui reviennent enſuite, mais dont on a ſoin de changer l'équipage par des raiſons de politique. Auſſi-tôt qu'un Officier arrive aux Indes, on lui donne à monter un autre vaiſſeau. Si ceux qui ont trois ans de ſervice veulent s'en retourner en Europe, ils préſentent un placet à la Chambre, qui ne manque point d'y avoir égard, quand les perſonnes ſont en état de s'en retourner. Si ce nombre ne ſuffit pas pour monter les vaiſſeaux que l'on renvoie, le Gouverneur s'inſ-

truit de ceux qui ont le plus gagné dans leurs voïages, & qui après leur retour, peuvent passer commodément le reste de leur vie, & entretenir facilement leur famille.

Ils veulent que ceux qui les servent s'enrichissent

La Compagnie Hollandoise veut l'avancement de tous ceux qui sont à son service ; elle méprise tous Officiers qui négligent leurs affaires, & les regarde comme incapables de travailler utilement à celles d'autrui. Elle n'avance que très-rarement un sujet qui ne pense point à sa fortune. La Chambre Souveraine n'a aucun égard aux placets qu'il présente pour demander son retour ; ainsi il est obligé de rester malgré lui. S'il s'en retournoit sans en avoir obtenu le consentement, on lui feroit son procès à son arrivée comme à un déserteur. Cette loi est égale pour les Matelots & pour les Officiers. On intéresse les uns & les autres, en leur facilitant les moïens de faire quelque sorte de trafic, suivant leur condition, afin de les rendre plus affectionnés. Il ne faut donc pas être surpris de la richesse des Hollan-

dois, & de ce qu'ils ſont ſervis dans les Indes avec tant d'empreſſement. La bienveillance du maître releve ſouvent la fidélité chancelante du ſerviteur.

L'Iſle de *Borneo* ſuffiroit elle ſeule pour fournir à un commerce, ſi l'intérieur en étoit praticable. Mais il eſt ocupé par des ſauvages, apellés *Beajous* (*q*), gens intraitables, qui ne peuvent ſouffrir aucun étranger; & les côtes ſont habitées par des Maures, à peu près auſſi farouches, qui néanmoins ſe ſont donné des Rois. Quoique nos voïageurs aient peu ſéjourné dans cette Iſle, ils en ont acquis aſſez de connoiſſance pour nous aprendre qu'elle produit pluſieurs ſortes de richeſſes très-eſtimables. Il y a des mines de toutes les eſpèces; mais ces ſauvages négligent les métaux, parce qu'ils ne ſavent pas l'art de les fondre. On y ramaſſe l'or en poudre, qui ſe trouve dans le ſable de pluſieurs Rivie-

Iſle de Borneo; ſa fertilité.

(*q*) LA MARTINIERE. Mais il a oublié de citer ſon Auteur.

res. Le ris y croît en abondance, & plus parfait qu'en tout autre endroit des Indes. Les fruits n'y ressemblent point à ceux de l'Europe, ni pour la couleur, ni pour le goût, ni pour la grosseur. La casse, la cire, le camfre, le poivre, la laque & plusieurs excellentes teintures y sont très-communes. Le nombre & la singularité des animaux que l'on y voit, font admirer la nature dans la diversité de ses productions. Rien n'est plus curieux que les différentes espèces de Singes que l'on y trouve; il en est sur-tout dont on tire les meilleures pierres de bezoar qui soient ailleurs. C'est à peu près ce qu'on nous dit de l'île de Borneo, dont les habitans n'ont d'autre loi que celle de la nature, & pour Religion, quelques superstitions particulieres.

Isles de l'Orient.

A l'Orient des îles de Borneo & de Java, sont celles que nous avons placées dans la troisiéme classe de l'Océan Indien. Quoiqu'elles soient presque sans nombre, on peut les

comprendre ſous trois titres : les Iſles Moluques oude l'Epicerie, la nouvelle Guinée, & les Philippines.

Les Moluques principales (r), ſont Célébes, Gilolo, Ternate, Ceram, Amboine & Banda.

Moluques Célébes.

Célébes eſt la plus grande de toutes. En général elle a cela de commun avec les autres, que le terroir y produit abondamment tout ce que l'on peut ſouhaiter pour les beſoins & les délices de la vie. Les fruits, les bois d'odeur & de teinture, & les épiceries y croiſſent en ſi grande quantité, que les habitans les donnent preſque pour rien. Ils ne connoiſſent d'autre nourriture que le ris & le poiſſon. On ne ſait à quelle ocaſion ils reconnurent vers le commencement du dernier ſiécle la vanité des idoles qu'ils avoient adorées juſqu'alors. Ils réſolurent (s) par un conſentement général de changer de religion. Mais ne ſachant pas

(r) V. ARGENI. Conquête des Moluques.
(s) Le P. ALEX. DE RHODES, Jéſuite. Voïages aux Indes, p. 293 & ſuiv.

s'ils devoient embrasser celle des Chrétiens ou celle des Mahométans, ils voulurent que le hazard en décidât. Ils envoïerent des Ambassadeurs aux Chrétiens de Malaca, & d'autres au Roi d'Achem pour leur demander des personnes capables de les instruire sur la religion, promettant de se déterminer pour ceux qui arriveroient les premiers. Tandis que l'on temporisoit à Malaca, le Roi d'Achem fit partir plusieurs *Cassises* ou Docteurs de l'Alcoran, qui entraînerent l'île dans la secte de Mahomet. Les *Macassars* qui en remplissent la plus grande partie, sont des peuples d'une fureur & d'une cruauté inouie (*t*) quand on les oblige à prendre les armes pour se deffendre. Nous en avons une histoire particuliere (*u*).

Les Isles de Gilolo (*x*), de Ternate, de Ceram, d'Amboine, de Banda, & les autres du Midi contiennent de

(*t*) Voïez les Mémoires de Mr Forbin de Janson.

(*u*) GERVAISE. Hist. des Macassars.

(*x*) Il en est parlé amplement dans les voïages des Hollandois.

grandes richesses dans le petit espace de terrain qu'elles renferment chacune en particulier. Les Hollandois & les Portugais y partagent le commerce.

Il est étonnant que la *Nouvelle Guinée* étant un païs si voisin des Moluques, nous soit encore aussi peu connue. Tout ce que l'on en sait, se réduit à quelques notions fort imparfaites de ses côtes, dont on nous dit que les Méridionales sont presque toûjours couvertes de neiges, quoique gissant par le quatre & cinquiéme dégrés de latitude méridionale. Mais on doute si elle tient à la Carpentaire ou Nouvelle Hollande, qui est au Midi.

Sous le nom de *Philippines* (*y*); soit anciennes, soit nouvelles, on comprend toutes les Isles qui sont au Nord des Moluques, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer. On les nomme *Philippines*, parce que ce fut sous le régne de Philippe II, que les Espagnols s'y établirent;

(*y*) Consultez sur ces Isles le Voïage autour du monde de Gemelli Careri, T. II, c. 6.

les Orientaux les apellent *Luçon* du nom de la plus grande, & les Portugais *Manilles* à cause d'une Ville qui porte ce nom, & qui peut passer pour la Capitale de cette Isle. Les Ecrivains ne sont pas d'acord sur la nature de ce païs. A n'entendre que les Anciens, la nature y fournit tout ce que l'on peut souhaiter, soit pour les délices de la vie, soit pour les richesses du commerce. Suivant les Modernes, ces Isles n'ont rien d'attirant, & les Espagnols ne les gardent que pour se conserver une communication de l'Amérique à la Chine & au Japon. On n'y trouve aucun des fruits que l'on voit ailleurs, excepté le ris, le millet & le cocos, qui y croissent en abondance. Il y a, sur-tout à *Mindanao*, quelques mines d'or & de fer, dont on ne fait aucun usage. La multitude & la diversité de ces Isles ne permettent pas de fixer le caractere des peuples qui les habitent. Les uns on la réputation d'être cruels : on se loue de la douceur & de l'affabilité des autres. Le Mahométisme, l'Idolâ-

trie, & le Christianisme que les Espagnols (z) ont établi en quelques endroits, sont les trois Religions qui réglent le culte de ces insulaires. On peut voir dans les lettres édifiantes (a) l'heureux hazard qui a porté la connoissance de l'Evangile dans les nouvelles Philippines, & de quelle maniere on a su le nombre & la disposition de ces Isles.

(z) Lettres édif. T. XI, p. 139.

(a) *Les mêmes*, T. II, p. 4 & suiv.

CHAPITRE II.

Religions des Indes.

ON a pu remarquer dans la description historique des Indes la variété presque infinie des mœurs & des coutumes qui y régnent. Les Roïaumes y sont multipliés sans nombre ; & lorsqu'on passe de l'un à l'autre, on trouve des loix, des pratiques, des manieres & des maximes toutes différentes. Tant & de si grandes diversités ne peuvent se réduire à des principes ou à des chefs communs. C'est ce qui nous a déterminés à faire connoître le caractere & les usages de chacun de ces peuples en particulier.

Il n'en est pas de même des Religions qui s'y pratiquent. Quoique la superstition, l'ignorance, la surprise & le commerce y aient introduit toutes celles qui s'observent dans les autres parties du monde, quelques oposées qu'elles soient en-

tr'elles; on peut toutefois les ramener à certains points, & les traiter séparément. C'est un cahos qui n'a pas encore été développé d'une maniere complette, & dont l'éclaircissement sera la partie la plus intéressante de cette Histoire. Les Indiens sont Idolâtres, ou Juifs, ou Mahométans, ou Chrétiens; & ceux-ci sont Catholiques, ou Nestoriens, ou Prétendus Réformés.

§. I.

Idolâtres des Indes.

Ignorance des Indiens Idolâtres sur leur Religion.

QUelque grand que fût le zéle de l'Apôtre des Indes, des pieux Ecclésiastiques qui s'y transporterent au quatriéme siécle, & des Missionaires que les Princes de l'Europe y ont envoïés dans ces derniers tems, ni les uns ni les autres n'ont pu y extirper entiérement les superstitions insensées du paganisme. Ses racines y sont aussi anciennes que les premieres peuplades, & elles n'ont produit nulle part des fruits aussi bizares.

Ce n'eſt pas dans les pratiques, les cérémonies, les offrandes, les ſacrifices ou les converſations du commun des Indiens qu'on doit chercher le ſiſtême, les principes & les dogmes fondamentaux de la religion qu'ils profeſſent. Leur culte n'eſt qu'une habitude dont ils ne peuvent rendre d'autre raiſon que l'uſage ancien du païs, & l'exemple de leurs ancêtres. Ceux dont ils devroient attendre & recevoir des inſtructions ſur ce point, ont pour maxime de les tenir dans une ignorance qui ſurpaſſe celle des Nations les plus agreſtes. Il faut donc avoir recours à leurs Doctes, pour tirer quelques lumieres ſur le fonds & l'objet d'une eſpèce d'idolâtrie qui leur eſt propre, & qui n'a rien de commun avec celle des autres peuples. Parmi le plus grand nombre d'Hiſtoriens & de voïageurs qui en ont parlé, aucun n'a été ſi inſtruit du ſujet que le Miniſtre Proteſtant, Abraham Rogers. Pendant les dix années qu'il réſida à Paliacate ſur la côte de Coromandel, il ſe fit une étude de dé-

couvrir le ſecret de cette Religion myſtérieuſe. Il y parvint par les liaiſons & l'amitié qu'il contracta avec un des principaux Brachmanes du païs, qui lui expliqua toute la doctrine du *Vedam*. C'eſt le Livre de la Loi de ces païens, dont il eſt peu d'exemplaires. Le langage & le ſtyle en ſont tellement ſurannés qu'à peine les plus ſavans peuvent-ils l'entendre; mais les commentaires ſupléent au texte.

Idée des Bramines sur Viſtnou leur premiere Divinité.

On y lit (*b*) qu'il eſt un Etre ſouverain, tout-puiſſant, éternel, dont la nature ne nous fut jamais connue & ne le peut être. Les uns le nomment *Wiſtnou*, d'autres *Pérémaël*, *Eſvara*, *Iſura* ou autrement, ſelon la différence des païs & des langues. On ne peut dire ſi c'eſt un eſprit ou un corps, parce qu'il eſt environné de pluſieurs couleurs. Il n'a point d'yeux & il voit tout ce qui ſe paſſe; ſans oreilles, il entend

(*b*) ABRAH. ROGERS, dans ſon Livre de la *Porte ouverte pour parvenir à la connoiſſance du paganiſme caché*. Part. II, c. 1 & ſuiv.

tout ; & quoique différent dans chaque endroit du monde, suivant l'ocasion & le besoin, il est néanmoins par-tout le monde.

Lorsque tout l'univers (*bb*) n'étoit encore qu'un vaste amas d'eaux éternelles, il résolut de faire le monde tel qu'il est, sans autre dessein que sa propre satisfaction.

Pour cet effet, il prit la figure d'un enfant, & se mit sur une feuille que l'eau agitoit légerement. Tandis qu'il se jouoit au gré des flots, tenant l'extrémité de son pié dans la bouche, sortit de son nombril une fleur, qui produisit le premier homme qu'il nomma *Brama*, d'où est issue la race des Brachmanes ou Bramines, par Cassiopa l'aîné de ses fils. La premiere pensée de Brama fut un sentiment de reconnoissance. Il rendit graces à son auteur de lui avoir donné une ame raisonnable,

(*bb*) Il semble en effet que les Brachmanes supposent une matiere éternelle, dont le monde a été formée. Selon d'autres, ils admettent une création pure & simple. C'est un point qu'il est difficile de décider, & sur lequel on peut lire la Dissertation de Moshemius dans Cudwort.

& sa gratitude fut récompensée d'un nouveau don, qui l'égala presque à la Divinité. Wistnou lui donna la puissance de créer le monde dans l'état où nous le voïons ; c'est-à-dire, de faire éclore certain œuf qui nâgeoit sur la surface des eaux, & qui renfermoit les cieux, les astres, la terre & tout ce qui la couvre. Il céda à Brama toute la gloire de son ouvrage, lui abandonnant le soin & le gouvernement de l'univers, comme un Roi confie la conduite de ses Etats à un Ministre dont il connoît la fidélité, la sagesse & l'habileté. Aussi les Gymnosophistes ou savans des Indes sont persuadés que Vistnou demeurant enfermé dans sa propre gloire, ne se mêle point de ce qui se passe hors de lui, qu'il se repose de tout sur Brama, le maître & l'arbitre de tous les événemens. Mais comme celui-ci ne pouvoit pas suffire à tout, il se choisit lui-même des coopérateurs, sur lesquels il se déchargea d'une partie de ses soins. Quelques Commentateurs du *Vedam* les mettent au nombre de

trente-trois millions qu'ils regardent comme autant de Divinités d'un ordre inférieur.

Femmes de Vistnou, & ses transformations.

Les Indiens jugeant de Dieu comme des hommes, sur le plaisir & les attraits, donnent à Vistnou un grand nombre de femmes, dont les principales, & les plus chéries, sont *Laëtsami* & *Parvati*. Mais cette union ne consiste, selon eux, que dans un commerce épuré de l'amitié, qui suffit néanmoins pour la génération, par un acte simple de leur volonté. C'est de cette maniere, ajoutent-ils, que Vistnou s'est transformé dix fois pour habiter sur la terre, sous des figures qui ne pouvoient le faire connoître. Dabord ce fut sous celle d'un poisson, ensuite d'une tortue, puis d'un pourceau, après cela il fut la moitié Homme & la moitié Lion, enfin il parut sous la forme d'un Cheval. Chacune de ces transformations est fondée sur sa fable particuliere, qui est un tissu de toutes sortes d'absurdités. Le *Vedam* parle aussi des bons & des mauvais Anges, sortis de

Wistnou

Viſtnou & de Brama. Mais il ſemble que ceux-ci ne ſont devenus tels qu'à l'occaſion de l'enlévement de l'*Amortan*, ou *Breuvages des Dieux*, qui ne demeura toutefois ſur la terre que fort peu de tems.

Punition & rétabliſſemēt de Brama.

Le ſouverain pouvoir de Brama ſur toutes les créatures le mit au moment de ſa perte & de ſa deſtruction totale. L'orgueil prit dans ſon cœur la place de ces beaux ſentimens qu'il avoit fait paroître au ſortir du ſein de Wiſtnou ; il voulut s'égaler à ſon Auteur. De cinq têtes qu'il avoit, Wiſtnou ordonna à l'un de ſes ſerviteurs de lui couper celle du milieu avec l'ongle. L'ordre fut promtement exécuté. Brama ſentant alors ſa foibleſſe & ſa dépendance, s'humilia devant le Dieu, & fit un Poëme admirable à ſa louange. Wiſtnou fut touché de ſon repentir ; il lui pardonna ſa faute, & lui dit pour le conſoler ; que la perte d'une de ſes têtes ne diminueroit rien de ſon pouvoir, ni de ſon empire ſur les créatures, dans les ſept autres mondes qui avoient été créés depuis,

tous semblables à celui que nous habitons. Aussi on représente Brama avec quatre faces, qui tiennent à la même tête.

Durée & corruption du monde.

On ne sait sur quelle imagination les Bramines réglent sa durée. Ils prétendent qu'il doit encore subsister plus d'un million de siécles; puisqu'en 1639, que l'un d'eux en parloit à Abraham Rogers, il ne s'étoit encore écoulé que 4739 ans du quatriéme âge, & que le premier avoit duré 1728 siécles. Ils ajoûtent qu'en ce premier âge les hommes étoient tous justes & bons; que le Diable, qui étoit créé dès ce tems-là, n'avoit aucun pouvoir de leur faire du mal; que dans l'âge suivant, la quatriéme partie des hommes s'étoit corrompue; qu'au troisiéme, les bons & les méchans s'étoient trouvés en nombre égal; mais qu'en ces derniers tems la dépravation étoit devenue si grande qu'à peine se trouvoit-il un quart de justes.

Doctrine de la Metempsycose.

Cependant la doctrine commune annonçoit qu'il y auroit après la mort des récompenses pour ceux-ci

& des peines réelles & humiliantes pour les autres, à proportion des crimes dont leur vie auroit été souillée. En suivant les idées de la métempsycose, les Indiens croient que les ames sortent de leurs corps en mourant, ou pour passer en d'autres hommes qui naissent, ou dans quelque animal, ou dans des plantes. L'unique fin qu'ils se proposent dans toutes leurs bonnes œuvres est l'espérance d'une heureuse transmigration dans le corps d'un homme riche, d'un Seigneur, d'un Monarque ou d'un animal docile comme sont les vaches & les moutons. L'extrême vénération qu'ils ont pour le bœuf & la vache leur vient des Navigateurs Egyptiens qui leur ont enseigné le culte d'Apis, une de leurs principales divinités. Le meurtrier d'un de ces animaux passeroit pour un profane & un impie, qui braveroit le risque de donner la mort à son pere ou à sa mere ou à quelqu'un de ses proches, que le ciel auroit favorisés après leur mort. Comme en Egypte il est des bœufs

ſacrés (*c*) que l'on honore pendant leur vie par des offrandes & des ſacrifices; & dont la pompe funébre ſurpaſſe en magnificence celle des principaux du païs. Après qu'on les a revêtus & couverts des plus riches étoffes, on les porte majeſtueuſement en terre, & on les inhume aux vapeurs de l'encens & des parfums. Ce reſpect (*d*) s'étend plus ou moins à toutes ſortes de bêtes; & l'on a vû comment les Bramines, les Benjans & les Talapoins répandoient dans quelques païs de la nourriture pour les oiſeaux, les inſectes & les reptiles.

On lit à ce ſujet un trait ſingulier dans le voïagenr Arabe (*dd*), que nous avons déja cité. Tous les Rois des Indes & de la Chine, dit cet Auteur, croient la métempſycoſe, & elle fait un article de leur Religion. Un de ces Princes aïant été guéri de la petite véroie, ſe regarda dans un miroir, & vit avec beau-

(*c*) MARC. PAULO.
(*d*) V. Mr De la Loubere, T. I, c. 24.
(*dd*) Anciennes Relations, p. 85.

coup de chagrin combien son visage en étoit défiguré. Il se tourna vers un de ses neveux, & lui dit : Je suis le seul à qui il soit arrivé de demeurer dans son corps après un tel changement. Mais ce corps n'est que comme un outre enflé de vent, & quand l'ame en est sortie elle passe dans un autre. Montez sur le Trône, car je vais séparer mon corps d'avec mon ame, jusqu'à ce que je revienne dans un autre corps. En même-tems il demanda un Cangiar, ou sabre fort tranchant, avec lequel il ordondonna à son neveu de lui couper la tête.

Enfer & punition des méchans.

Les Indiens croient qu'il est des crimes assez noirs pour mettre au rang des diables les ames qui en sont atteintes ; qu'elles voltigent dans l'air jusqu'à la fin de leur expiation ; que remplies de desirs & de besoins elles y souffrent une extrême disette de toutes choses ; & que pour se venger, elles ne s'ocupent qu'à chercher les moïens de faire du mal aux hommes. C'est en conséquence de cette imagination que les

parens & amis du défunt lui mettent à manger dans les cours & sur les toits, pendant neuf jours, afin qu'il en vienne prendre s'il est dans la nécessité. D'autres, plus criminels encore, sont punis hors de ce monde, dans le lieu qu'ils apellent *Jamma-Locon*, c'est-à-dire, l'Enfer. Là ils sont horriblement tourmentés par la faim, le froid, & les déchiremens qui ne doivent jamais finir. L'abîme où ils sont détenus, se nomme *Atam-Tappès*, Puits d'obscurité.

Paradis & récompense des bons.

Ceux, au contraire, dont la vie n'a d'autres taches que celles de la foiblesse humaine, commencent après le trépas à recueillir les fruits de leur fidélité. Ces ames reviennent dans un sujet que les honneurs & l'abondance rendent heureux ; & quand le terme de leur exil est expiré, elles s'élévent d'un vol rapide au travers des sept mondes qui remplissent le ciel, & elles sont reçues dans le *Brama-Locon*, ou le lieu que Brama a choisi pour sa résidence. Là elles jouïssent de toute la félicité que leur cœur desire ; leurs

plaiſirs y ſont ſouverainement épurés ; chacun eſtime comme la meilleure, la place qu'il y ocupe. Néanmoins il eſt encore un lieu de béatitude ſupérieure, que les Indiens nomment *Weicontam.* C'eſt où ſont enlevées d'abord après leur ſéparation ces ames chaſtes, qui ont été exemtes des foibleſſes mêmes, & dont la vie s'eſt écoulée dans la vertu. La vue de Wiſtnou abſorbe toutes leurs puiſſances ; elles nâgent dans le plaiſir ; le péché n'y eſt plus connu ; tous leurs deſirs ſont ſatiſfaits, & la certitude de leur immutabilité met le dernier ſceau à la joie qu'elles reſſentent. Mais on eſt convaincu que le nombre de ces ames fortunées eſt très-petit. Quelques-uns nient même qu'il y en ait ; ne croïant pas qu'une telle perfection ſoit poſſible à l'humanité.

Du Sommonacodon des Siamois.

Les Siamois mettent dans cet ordre leur fameux *Sommonacodon*, qui eſt dans leur Roïaume ce que Confucius eſt à la Chine. Une fable qui n'eſt apuïée d'aucuns faits certains, qui a été commentée de ſiécle en

siécle par une multitude infinie de prétendus savans, vrais docteurs de la superstition, de la vision & du mensonge, emporte nécessairement avec soi beaucoup de variétés & de contradictions. Elles frapent évidemment dans ce que nos Voïageurs les plus éclairés nous disent de Sommonacodon. Ils ont raporté simplement & de bonne foi tout ce que leur avoient conté les Talapoins ou Prêtres de Siam. De-là cette diversité dans le recit des uns & des autres. Celui de Monsieur De la Loubere, Envoïé extraordinaire du Roi à Siam en 1687, après Monsieur De Chaumont, paroît le plus simple & le plus aprochant du sistême.

Sa naissance & ses vertus.

Sommonacodon, dit cet Ecrivain (*e*), étoit né selon les Livres Balis, d'un pere & d'une mere qui avoient régné dans l'Isle de Ceylan. Dès sa jeunesse, il se sentit de l'attrait pour la plus haute perfection. Il fit une aumône de tous ses biens; &

(*e*) LA LOUBERE, Du Roïaume de Siam, T. I, p. 524 & suiv. V. aussi le Pere Tachard, p. 397 & suiv.

sa charité n'étant pas encore satisfaite, il s'arracha les yeux, & tua sa femme & ses enfans pour les donner à manger aux Talapoins. Ainsi dégagé par ses propres mains de tout ce qui pouvoit l'attacher au monde; il s'adonna au jeûne, à l'oraison & aux autres pratiques de la vie parfaite. Mais comme on ne les croit possibles qu'aux Talapoins, il embrassa leur profession; il y mit le comble à ses bonnes œuvres, & il en acquit tous les privileges.

L'un des principaux fut une force extraordinaire, qui le rendit vainqueur dans un combat singulier de *Pra-Souane*, personnage d'une vertu consommée, mais qui ignoroit celle de Sommonacodon, & qui n'avoit gueres moins de trente ou quarante brasses de haut. Car les Indiens ont un tems de merveilles, comme les anciens Egyptiens, les Grecs & les Chinois. Outre la force corporelle, Sommonacodon eut la puissance de faire toutes sortes de miracles. Il pouvoit se rendre aussi gros & aussi grand qu'il vouloit, & Don des prodiges.

quelquefois si petit, qu'il se déroboit à la vue, & se tenoit sur la tête d'un autre homme sans être ni senti ni aperçu. Il connut parfaitement toutes les choses du monde; il pénétra également le passé & l'avenir; il donna à son corps une agilité entiere; il se transporta sans peine d'un lieu à un autre pour prêcher la vertu à toutes les Nations; & ce fut dans l'exercice de son zèle, qu'il mourut âgé de quatre-vingts ans; ou plûtôt, disent les Siamois, il disparut en l'air, comme une étincelle, pour entrer dans le *Nireupan*, c'est-à-dire, le souverain repos. Lorsqu'il sentit aprocher ce moment auquel il devoit quitter la terre, il ordonna qu'on lui consacrât des Temples & des statues. Il est en effet représenté sur ses autels, assis, les jambes croisées à la maniere du païs; & à ses deux côtés sont toûjours ses deux disciples favoris. Les Siamois l'invoquent comme un Dieu; mais ils croient qu'il n'a de pouvoir & d'attention que sur eux.

Diverses renaissances.

L'idée qu'ils se sont faite du sou-

verain repos ou bonheur n'eſt pas entierement conforme à celle des Malabares. Ils penſent qu'elle n'exclut pas les ſuites de la métempſycoſe. Auſſi ils croient que Sommonacodon a reparu pluſieurs fois ſur la terre ſous différentes figures d'animaux, parmi leſquels il dominoit ſur toute l'eſpèce, comme il avoit régné dans l'Iſle de Ceylan. Ainſi il fut le Roi des bœufs, des pourceaux, des ſinges,&c.

Ces tranſmigrations diverſes ont raport à l'hiſtoire également fabuleuſe de ſon frere *Thevatat*. Celui-ci, jaloux de la vertu, de la puiſſance & des privileges de Sommonacodon, lui déclara la guerre, & eut la douleur de ſe voir vaincu autant de fois qu'il l'attaqua. L'un & l'autre (*f*) renaiſſoient enſemble dans la même eſpèce. Mais comme Thevatat étoit toûjours inférieur à ſon frere, la haine, les inſultes, les guerres ſe perpétuerent ſans aucune alternative pour le ſuccès. Thevatat étoit néanmoins doué d'un grand

Son frere Thevatat & ſa doctrine.

(*f*) Le P. TACHART, p. 398 & ſuiv.

ſens. Il ſéduiſit des Rois & des Peuples entiers; il leur fit goûter ſa doctrine; il les engagea à être ſes imitateurs. Delà, ce ſchiſme qui diviſa le monde en deux partis, & qui donna commencement à deux Religions; au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avoient qu'une. Le Chriſtianiſme, ſelon les Talapoins, eſt la ſecte de Thevatat; d'où ils concluent qu'il ne faut pas s'étonner, ſi nous autres, qui ſommes ſes diſciples, ne trouvons rien de ce qui les remplit d'admiration dans les Livres de Sommonacodon; ſi nos Ecritures ſont ſemées d'obſcurités & de doutes, & ſi nous ſommes dans une ſi profonde ignorance ſur la Divinité. Il nous paſſent ſeulement quelques connoiſſances ſur les Mathématiques, ſur la Géometrie ou d'autres Arts que Thevatat a pu nous apprendre.

Cauſe de l'éloignemẽt des Siamois pour le Chriſtianiſme.

La reſſemblance qu'ils s'imaginent trouver en quelques points entre leur Religion & la nôtre, leur fait croire que Jeſus-Chriſt ne differe point de Thevatat. Ils ſe perſuadent

qu'étant les disciples de l'un, nous sommes aussi les sectateurs de l'autre; & la crainte qu'ils ont de tomber dans l'Enfer avec Thevatat, ne leur permet pas d'écouter ceux qui leur proposent d'embrasser le Christianisme. Sommonacodon assûre en effet dans ses Livres l'avoir reconnu dans la huitiéme demeure, c'est-à-dire, le lieu où les plus grands criminels sont tourmentés. Il le vit acablé de maux, gémissant sous le poids de sa misere, expiant par un horrible suplice tous les péchés qu'il avoit commis, attaché à une croix avec de gros clous, qui lui perçoient les piés & les mains, aïant la tête toute ensanglantée d'une couronne d'épines qu'on lui avoit mise, & le corps couvert de plaies; pour comble de malheurs, le feu infernal le brûloit sans le consumer.

A ce leger craïon qui nous trace en peu de mots l'idée que les deux principaux Peuples des Indes se forment de la Divinité, il n'est pas difficile de reconnoître que les uns &

Origine du Vedam & de Sommonaçodon.

les autres ſont les plagiaires (*g*) infideles & les corrupteurs de nos Livres Saints & du myſtere de la Croix qui leur a paru un ſcandale. Dans le *Vedam* des Malabares, on retrouve manifeſtement le premier chapitre de la Geneſe, l'Eſprit de Dieu porté ſur les eaux, le Verbe engendré myſterieuſement, ſa Divinité, ſa Puiſſance, ſon Incarnation, le péché du premier homme, les Anges, le Paradis & l'Enfer. Ce Livre eſt donc poſterieur à la prédication de l'Evangile. Quelque Bramine aura entendu parler un Chrétien de ces differens points de Doctrine; il les aura admirés & mal compris; il les aura aſſortis au genie de la Nation, & aux idées dominantes de la métempſycoſe que Pytagore y avoit enſeignée; il aura perdu ce peu de vérités incompréhenſibles, dans les préjugés de ſa Doctrine; il aura composé un biſarre tiſſu des uns & des autres, & l'impoſture aura enfin diviniſé l'ou-

(*g*) Voïez M. HUET ſur ſes reſſemblances *Demonſtr. Prop.* IV, c. VI.

vrage. Telle a sans doute été l'origine du Vedam ; & telle fut celle de la Fable, de la Mythologie & de tant d'Apotheoses chez les Egyptiens & chez les Grecs, dont les Prêtres & les Poëtes défigurerent l'Histoire-Sainte & la profane.

Ce que l'on nous dit de Sommonacodon a moins encore de réalité. Comme les Indiens n'en raportent (h) rien que de fabuleux, qu'ils ne le regardent pas même comme l'Auteur de leur Loi & de leur Doctrine, mais tout au plus comme le Réformateur de l'une & de l'autre, & qu'enfin ils n'ont aucune mémoire constante de sa personne, on peut douter qu'il y ait jamais eu un tel personnage. Il paroît avoir été inventé à plaisir pour être l'idée d'un homme, que la vertu, telle qu'ils la conçoivent, a rendu heureux dans leurs tems de Fables ; c'est-à-dire, au-delà de tout ce que leurs Histoires ont de certain. Et parce qu'ils ont cru qu'il étoit nécessaire de donner en même-tems l'idée oposée d'un hom-

(h) LA LOUBERE. T. I, p. 534.

me que les crimes ont soumis à de grandes peines, ils ont inventé leur Thevatat, qu'ils ont chargé de tout ce que le mystere de la Croix présente d'odieux & d'humiliant aux yeux de la chair & du sang. On voit au reste que les Talapoins n'exaltent si fort leur Sommonacodon, que pour relever leur état & se faire respecter, en disant qu'il n'avoit consommé sa vertu qu'en faisant profession de leur doctrine, & en suivant leur maniere de vivre.

Manichéisme & culte du Démon.

Une Religion purement établie par la superstition & l'ignorance, ne pouvoit manquer de conduire à des contradictions grossieres & évidentes. Quelque puissance, que les Malabares attribuent à leur Wistnou ou à Brama, & les Siamois à Sommonacodon ou à quelque Etre qui lui seroit superieur, ils se croient néanmoins obligés de rendre au Démon un culte aussi religieux qu'à leurs principales Divinités ou à ceux qu'ils honorent dans un ordre presqu'égal. Soit que le Manichéisme fût

venu

venu des Perſes (*hh*) aux Indiens; ſoit que Manès (*i*) y eût envoïé de ſes Diſciples, comme Théodoret (*l*) ſemble le dire; ſoit que les Tartares (*m*) l'y aient aporté, il eſt certain que cette impiété régne principalement dans le continent & dans les Iſles. Il eſt vrai que les Bramines (*n*) s'opoſent à ce culte autant qu'ils le peuvent; mais les Benjans l'autoriſent, le commandent & le dirigent. Voici de quelle maniere en parle un ſavant Voïageur (*o*). Quoique les Benjans reconnoiſſent un Dieu Créateur & Conſervateur de l'Univers, toutefois ils adorent le Diable, & ils diſent que Dieu l'a créé pour gouverner le monde & faire du mal aux hommes. Ses Statues rempliſſent leurs Moſquées; on en voit d'or, d'argent, d'ivoire, d'ébéne, de

(*hh*) C'eſt une queſtion que l'on peut lire dans Cudwort où elle eſt bien traitée. *De ſiſtemate Intellectuali. Diſſert. De Natura Genitrice*. c. IV, §. 13.

(*i*) Voïez D'HERBELOT, qui décide pour ce ſentiment au mot *Manes*

(*l*) THEODORET, *Heretic.* Fab. L. I, c. 26, p. 222.

(*m*) RUBRUQUIS, Voïage en Tartarie. c. 45.

(*n*) ABRAHAM ROGERS, II, Part. c. 15.

(*o*) MANDELSLO, p. 163.

marbre, de bois, d'argile & de pierre commune. La figure sous laquelle ils le représentent est effroïable. La tête, chargée de quatre cornes, est ornée d'une triple couronne en forme de thiare. Le visage est horriblement laid, poussant hors de la bouche deux grosses dents comme des deffenses de Sanglier, & le menton garni d'une longue & hideuse barbe. Ses mamelles pendent jusques sur le ventre, où les deux mains tombent négligemment. De son ventre sort une autre tête plus laide que la premiere, portant deux cornes & tirant une langue extraordinairement grande. Il a des pattes au lieu de piés, & une queue de vache par derriere. Ils posent cette figure sur une table de pierre qui sert d'autel, & sur laquelle on met les offrandes. Au côté droit de l'Autel est un large bassin dans lequel les assistans se purifient par différentes ablutions ; & à gauche est un tronc dans lequel ils mettent leurs aumônes en argent. Ce n'est pas assez pour le Sacrificateur Benjan de se laver comme le

peuple ; il faut qu'il se purifie à la flâme des lampes disperſées en différens endroits du Pagode pour l'éclairer ; car il n'y a point de fenêtres qui y donnent du jour. C'eſt ce qui les fait plûtôt reſſembler à des antres & à des retraites d'eſprits immondes, comme elles en ſont réellement, qu'à des lieux deſtinés pour l'exercice de la Religion. L'imagination s'eſt de plus exercée à peindre ſur les murailles les figures les plus horribles de Diables & d'animaux de fantaiſie.

L'horreur du culte répond à la diformité des Temples. Après l'offrande de quelques dons & l'immolation d'un Bufle & d'un grand nombre de Boucs, les Indiens qui veulent ſe rendre la Divinité propice, ſe laiſſent enfoncer deux crampons ſous les côtes & les omoplates, puis on les éléve à vingt piés de terre par le moïen d'une grue ou d'une baſcule. Là, nuds & ſuſpendus à une corde où ſont attachés les deux crampons, ils ſont toutes les contorſions poſſibles, tenant à leurs mains des fuſils, des épées ou des torches

ardentes. Les femmes se prêtent à cet exercice comme les hommes, & les uns & les autres prétendent qu'on n'y souffre aucune douleur. Nous le raportons d'après un Auteur (*p*) qui assûre l'avoir vû plusieurs fois.

Cette cruelle cérémonie ne se pratique qu'aux Fêtes solennelles. Dans le cours de l'année on se contente d'offrir des alimens au Démon. Si quelqu'un tombe malade (*q*), il lui fait un vœu de peur que sa maladie n'augmente ; parce qu'on est persuadé que comme Dieu est l'auteur de tout bien, le Diable est aussi la cause de tout le mal qui arrive. L'accomplissement de ce vœu demande beaucoup de préparatifs & de dépense. On fait bâtir une maison fort élevée, sur laquelle on met un grand nombre de flambeaux allumés, & au milieu une table couverte de plusieurs mets différens, pour faire manger le Diable & le rassasier, afin qu'il n'ait plus envie de nuire à celui

(*p*) ABRAHAM ROGERS, Part. II, c. 15.

(*q*) GASPARD BALBI, Venitien, dans le troisiéme volume des Voïages Hollandois, page 68. MANDELSLO, p. 298.

qui le régale. Pour augmenter le plaisir du festin, on fait venir des Musiciens, qui jouent & qui chantent pendant le repas. On choisit un des principaux assistans de cette Fête, à qui on donne le nom de Pere du Diable, qui ordonne de tout, & fait les honneurs de la cérémonie. Une de ses principales fonctions est de regler la musique, & d'imaginer la plus propre pour charmer l'ennemi. Il en est d'autres, qui dès le matin prennent un panier plein de ris ou de quelque autre nourriture, qu'ils portent dans toutes les rues de la Ville, tenant un flambeau allumé, & criant qu'ils offrent au Diable ce qu'ils tiennent, afin qu'il les laisse tranquilles pendant ce jour. S'il arrive qu'un chien les suive & leur fasse répandre quelque chose, ils ne s'y oposent pas, & disent que c'est le Diable qui l'envoie pour manger ce qu'on lui offre. D'autres ont la superstition de jetter derriere eux la derniere bouchée de leurs repas, pour en faire un présent au Diable.

Tels sont aux Indes les objets

du culte idolâtre de *Wistnou*, nommé différemment en différens Païs, *Sommonacodon* & le *Diable*.

Manuscrit sur les Divinités des Indes.

J'avois fini cet Ouvrage quand on m'avertit qu'il y avoit à la Bibliotheque du Roi, un Manuscrit, qui parloit de toutes les Divinités des Indes. On me fit la grace de me le communiquer, & j'y vis avec une satisfaction entiere la vérité & la démonstration de tout ce que j'avois lu dans nos meilleurs Auteurs. Ce Manuscrit (*qq*) contient cent quarante-deux planches de différentes figures peintes sur les originaux mêmes, avec beaucoup d'art, de délicatesse & de propreté. Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût eu autant de goût pour les recherches & pour l'érudition, qu'il en avoit pour le dessein & pour la peinture. Le peu qu'il nous dit sur chaque figure, est entierement conforme à ce qu'on

(*qq*) Ce Manuscrit est coté 7239. J'en ai l'obligation à M. l'Abbé Salier, né avec ce caractere obligeant & communicatif que demande la place qu'il ocupe, & dont tous les Gens de Lettres se louent.

lit dans Abraham Rogers. Toute l'Histoire de Wistnou s'y trouve ; ses transformations en Poisson, en Singe, en Bœuf, en Ane, en Cheval, en Tortue ou autres animaux. On le voit sous les divers noms de *Pérémaël*, *d'Esvara*, *d'Isura* & autres, toutes d'une bisarerie & d'une singularité qui ravit l'attention ; à la figure 38 il est porté sur les ondes à l'aide d'une large feuille, dans l'attitude où il engendra Brama ; joignez-y les figures 52, 72 & 85. La 90 représente Wistnou acompagné de deux autres personnes, qui toutes trois sont censées n'en faire qu'une. On y désigne assez clairement la plûpart des Divinités de la Grece & de l'Egypte, mais acommodées au génie & aux superstitions particulieres du Païs. De ce genre sont le *Jupiter pluvialis* dont parle Strabon, Neptune, Apollon, Mercure, Esculape, Diane, le Soleil, la Lune &c. Les Vertus & les Vices y ont également leurs figures simboliques. Mais on n'y aperçoit rien qui ait raport au culte de Sommonacodon, ou de son

frere Thevatat. Apparemment que l'Auteur n'avoit jamais été dans le Roïaume de Siam.

L'ordre veut que nous parlions des Temples & des Idoles que l'on voit aux Indes. Les uns & les autres s'apellent *Pagodes*, aussi-bien qu'une petite monnoie du Païs à qui l'on donne ce nom, parce que les piéces portent toujours l'empreinte de quelque Idole.

Temples ou Pagodes.

Rien n'est plus fréquent aux Indes que les Temples ou Pagodes. On en voit dans les Villes, dans les Palais, dans les Maisons des particuliers, en pleine campagne, dans les forêts, dans les cavernes, sur le bord des chemins & des grandes rivieres. Parmi ce grand nombre il en est de particuliers & presque déserts; d'autres sont publics pour toute la Nation, & célébres par le concours des Provinces les plus reculées. Les frais de ceux-ci sont très-considerables, soit pour la décoration, soit pour l'entretien des lumieres qui y brulent perpétuellement;

ment, car plusieurs sont sans fenêtres; soit pour la subsistance des Bramines, des Benjans ou des Talapoins; soit pour les aumônes qui se distribuent aux pélerins étrangers. C'est pour fournir à toutes ces dépenses que les Rois leur ont acordé de grands revenus, qui se lévent à titre d'impôt sur toutes les marchandises (r) dont on fait commerce aux environs. Le Baron Tavernier nous a laissé la description des quatre principaux Pagodes du Païs, ceux de Jagrenate, de Banarou, de Tripeti & de Matura. Il suffira d'en donner une pour faire connoître les autres.

Le Pagode de Matura, sur le chemin d'Agra à Dely, est (s), comme la plûpart des autres, bâti en forme de croix, dont chaque aîle a la même étendue. La pierre de cet édifice est particuliere. La couleur est rougeâtre; elle se coupe comme nos ardoises, & l'on en voit de quinze piés de long sur neuf ou dix

Description de celui de Matura.

(r) Voïez ABRAHAM ROGERS, II Part. c. X.
(s) TAVERNIER, T. IV, c. 12, p. 157 & suiv.

de large, qui n'ont pas quelquefois six doigts d'épaisseur. Le Temple est assis sur une grande plateforme de figure octogone, toute revêtue de pierres de taille. Un cordon qui regne autour la divise comme en deux étages, qui sont également remplis de figures d'animaux en bas relief, & sur-tout de Singes. On y monte par deux escaliers de seize marches fort étroites, dont l'un aboutit au grand portail du Pagode, & l'autre derriere le chœur. Le dehors est, comme la plateforme, garni de figures d'animaux, principalement de Beliers, de Singes & d'Eléphans taillés dans la pierre, avec un grand nombre de niches, qui contiennent différens monstres. Dans le milieu de l'édifice est un dôme fort élevé, & deux autres plus petits à côté. Depuis le bas jusqu'au faîte, chacun est percé de plusieurs fenêtres, hautes de cinq à six piés, avec un balcon devant, où quatre personnes peuvent tenir de front. Autour de ces dômes est encore une infinité de niches remplies

de figures qui représentent des démons. L'une a quatre bras, l'autre quatre jambes ou même en plus grand nombre; il en est qui ont des têtes d'homme sur des corps de bête, avec des cornes & de longues queues, qui leur environnent les cuisses. Les yeux sont effraïés à l'aspect de tant de monstres, qui se présentent de toutes parts. Le chœur du Pagode est fermé par une balustrade de petites colonnes de pierre, qui n'ont que cinq à six pouces de diametre; & personne n'y peut entrer (t) que les principaux Bramines. Je demandai, dit l'Auteur, à quelques-uns d'eux, si l'on pouvoit voir le grand *Ram-Ram*, c'est-à-dire, la principale Idole. J'en obtins la permission par deux piéces d'argent que je leur mis dans la main. Il m'ouvrirent une petite porte, & je vis au travers de la balustrade, à quinze ou seize piés, comme un Autel quarré, couvert d'un vieux brocard d'or & d'argent, sur lequel étoit la grande Idole. On n'en voit que la

(t) HUET *Demonstrat*, *Prop*. VI, c. 6.

tête, qui est d'un marbre fort noir; & dont les yeux sont formés avec deux gros rubis. Tout le corps est couvert d'une robe de velours rouge, ornée de quelques broderies, & on ne lui voit point les bras. Elle a à ses côtés deux autres Idoles plus petites, comme nous l'avons déja remarqué de Sommonacodon, qui n'ont qu'environ deux piés de haut, d'un marbre blanc, & ajustées de la même maniere, mais plus simplement; on les apelle *Becchor*. L'Auteur aïant demandé à quoi servoit une espèce de grand coffre posé sur quatre roues & couvert d'une toile peinte, qui représentoit une infinité de figures diaboliques, les Bramines lui dirent que c'étoit l'Autel portatif sur lequel ils mettoient leur grand Dieu les jours solennels, quand il alloit visiter les autres Dieux, & quand ils le portoient au fleuve du Gange avec tout le peuple à leur grande Fête. Les autres Idoles de Wistnou, dont plusieurs Voïageurs ont fait graver l'Image dans leurs Relations, different de celle-ci en

ce qu'on leur voit ordinairement les membres, & qu'elles ont quatre bras. Celles que le peuple de la campagne se fait à lui-même, & auxquelles il attache telle idée qui lui vient dans l'esprit, sont plûtôt un objet de risée que de Religion. Ils prennent quelque pierre ou un morceau de bois, ils lui font grossierement un nez & des yeux avec de la couleur jaune ou rouge, & toute la famille acourt pour adorer ce Dieu, que les seules lumieres du sens humain devroient rendre méprisable.

Il est vrai qu'ils ne se croient pas dispensés par cette Idole particuliere d'aller en dévotion à l'un des quatre grands Pagodes que nous avons nommés. Que l'usage en soit né dans le Païs, ou que les Mahométans l'aient inspiré, à l'imitation de leurs fameuses Caravanes à la Meque, il est constant que tous les Idolâtres (*n*) qui sont sous la domination du Grand-Mogol & des autres Princes

Caravanes & Pélerinages.

(*n*) TAVERNIER, T. IV, c. XIII. ABRAHAM ROGERS, II Part. c. XVIII.

LIBRA

du Païs deçà & delà du Gange ; vont en pélerinage au moins une fois en leur vie à quelqu'un des principaux Pagodes. Ordinairement c'est à celui de Jagrenate, parce qu'il est sur le Gange, dont les eaux leur sont en vénération particuliere. Les Bramines & les gens riches font leur pélerinage tous les quatre ans, d'autres tous les six ou tous les huit. Ils chargent les Idoles de leurs Pagodes sur des brancars, & ils partent plusieurs Villages ensemble ou toute une Ville, pour rendre la caravane plus solennelle. Les pauvres qui viennent quelquefois de trois ou quatre cens lieues, & dont toutes les épargnes ne pourroient soutenir les frais du voïage, sont assistés par les riches, qui font de grandes aumônes pour rendre plus méritoire ce premier acte de leur Religion. Chacun marche selon ses moïens & sa qualité ; les uns vont en palanquin ou brancars portés sur les épaules ; d'autres en carosse ; plusieurs sur des bœufs, & les pauvres à pié ; la mere est chargée des enfans, & le pere de

ce qui eſt néceſſaire pour préparer à manger. Les Bramines diſtribuent aux plus conſidérables cinq ou ſix grands éventàils d'environ huit piés de haut, & formés d'un cercle qui contient une toile légere ſemblable à un large tamis. Autour ſont attachées des ſonnettes & des plumes de Paons pour chaſſer les mouches, & donner du vent ſur le viſage de l'Idole, qui eſt aſſis ſur des carreaux de velours ou de brocard. De tems en tems les éventails changent de main, afin que d'autres puiſſent participer à cet honneur. Lorſqu'on eſt arrivé au Pagode qui fait le terme du pélerinage, les principaux Bramines qui le deſſervent, s'informent de la condition de chaque Pélerin; ils taxent ſuivant leurs facultés ceux qui ſont en état de faire l'aumône, & ils emploient ce qu'ils ont reçu à l'entretien du Pagode & à la nourriture des pauvres. Toute la cérémonie qu'ils pratiquent dans le lieu de leur dévotion, conſiſte à ſe laver le corps par des ablutions, ou par le bain, s'il y a aux environs une

grande riviere qui le permette, & à se présenter devant la grande Idole, où le premier Bramine leur frotte le front & le nez avec de la couleur jaune. C'est par ce moïen qu'ils esperent obtenir la rémission de leurs péchés; & ils sont persuadés que si un homme ou une bête avoient le bonheur de mourir dans quelqu'un de ces principaux Pagodes, son ame iroit droit jouïr de la félicité de Wistnou ou de Brama.

Des Bramines & de leurs Privilèges.

Ces Bramines (*x*) si respectés, sont les descendans des anciens Brachmanes, dont nous avons parlé dans la premiere partie de cette Histoire, & dont l'autorité n'a fait que croître d'âge en âge. Leur Caste tient encore aujourd'hui le premier rang dans l'Etat. Le Vedam, qui passe pour avoir été inspiré du Ciel, quoiqu'il soit l'ouvrage de quelqu'un d'eux, leur confirme (*y*) cette prééminence, & leur donne de nouveaux

(*x*) BERNARD PICARD en parle fort au long, dans ses *Religions du Monde*, T. I.

(*y*) ABRAHAM ROGERS, Part. I

priviléges. Eux ſeuls ont permiſſion de le lire, de l'interprêter, & même d'aprendre la Langue Samſcortam ou Balis, dans laquelle il eſt écrit. Cette étude fait la principale ou l'unique ocupation de leur vie; ils s'y apliquent dès que les premieres lueurs de la réflexion commencent à paroître; ils ſe glorifient de leurs progrès; tous prétendent y découvrir de nouveaux ſens.

Objets du Vedam.

L'élévation, la multitude & le caractere des matieres qui en font l'objet, leur ouvre une vaſte carriere à s'exercer. Dans la premiere partie, le Vedam traite de la premiere Cauſe, de la Matiere dont les élémens ont été tirés; des Anges, de l'Ame, de la récompenſe des bons, de la punition des méchans; de la génération des créatures & de leur corruption; du péché, de ſon principe, des moïens d'en obtenir le pardon. La ſeconde preſcrit des loix aux Supérieurs du premier Ordre. La troiſiéme, eſt toute entiere ſur les regles de la morale, pour exciter à la vertu & inſpirer l'hor-

reur du vice. La quatriéme ordonnoit du culte, pour la décoration des Temples & les cérémonies que l'on devoit obsérver dans les Fêtes & dans les Sacrifices. Mais les Bramines disent qu'elle ne se trouve plus depuis long-tems, & qu'ils portent toute la peine de ce malheur, par la perte du pouvoir, du rang & du crédit que le Vedam leur attribuoit.

Honneurs, respect & confiance qu'on leur témoigne.

Ils savent néanmoins, & ils s'en prévalent, que leur Caste est la plus considerée de toutes; que les Rois ne se tiennent pas moins honorés d'en être membres que de porter la Couronne; que c'est à ce titre qu'ils remplissent les places de Sécretaires, d'Ambassadeurs & de Conseillers d'Etat; que c'est pour la même raison qu'un Souverain n'oseroit emploïer un Bramine à lui rendre quelque bon office; & que l'Etat est obligé de pourvoir à la subsistance de ceux que la fortune à négligés. Les déférences, le respect & la vénération du peuple sont encore plus grandes. Ils sont les seuls que

l'on consulte ; on ne reconnoît de lumieres & de sciences que parmi eux ; leurs paroles sont regardées comme des sentences ; leurs décisions passent pour des oracles. Sur toute la côte de Malabare (z), qu'un Bramine entre dans une maison, aussi-tôt le maître se retire, il lui cede la place & le laisse seul avec sa femme. Ils ont des Temples & de prétendus Monasteres (*a*) auxquels de jeunes filles sont attachées. Ils les font venir à certains jours solennels ; ils boivent, mangent, chantent & dansent avec elles en l'honneur de leurs Dieux, & les renvoient chez leurs parens après la Fête ; mais cette association finit dès qu'elles sont mariées. A leurs nôces, c'est un autre privilége qui répond au premier abus. Le nouvel époux (*b*) amene à un Bramine celle qui lui est promise ; il le prie de la garder chez soi autant qu'il le jugera à propos ; & souvent il le paie en la

(z) MANDELSLO, p. 269.
(*a*) MARCO PAULO, c. XXIV.
(*b*) MANDELSLO, p. 166.

retirant, parce qu'on eſt perſuadé que le mariage commencé par un Bramine, ne peut manquer d'être heureux. Les maris qui vont en voïage, laiſſent leurs femmes à quelqu'un de ces Prêtres impoſteurs, & le prient d'ocuper leur place pendant leur abſence.

Cauſes de ces diſpoſitions.

Les Bramines ne doivent cette confiance & cette ſupériorité, qu'à l'ignorance extrême des Indiens, dont ils abuſent par toutes ſortes de manieres capables d'impoſer. C'eſt par la dureté aparente de leur vie, qui a tous les dehors d'une pénitence auſtere; c'eſt par des jeûnes de trois ou quatre jours, qu'ils paſſent dans une abſtinence générale; c'eſt par les fonctions qu'ils exercent dans les Sacrifices; c'eſt par le droit excluſif qu'ils ont d'étudier le Vedam, dont on eſt perſuadé qu'eux ſeuls comprennent le ſens & les myſteres; c'eſt par l'inſtruction de la jeuneſſe, à qui ils aprennent les élémens de la Lecture, de l'Ecriture, de l'Arithmétique, & les principes d'une Religion qu'ils ramenent tou-

jours à eux ; c'est par les faux miracles qu'ils débitent sur leurs Dieux ; c'est enfin par l'interprêtation des augures & de tous les phénomenes qui arrivent dans le Ciel, & par les rêveries de l'Astrologie judiciaire, dont ils font une étude particuliere. Nous renvoïons à Abraham Rogers & à Bernard Picard, pour connoître la différence des Sectes qui les divisent entr'eux. On reconnoît les uns & les autres par le triple cordon (*c*) qu'ils portent au cou dès l'âge de cinq ans, & qui leur descend sur la poitrine. Comme ils y attachent toutes sortes d'honneurs & de prospérités, ils l'acordent quelquefois par grace singuliere à des personnes d'une autre Caste, pour reconnoître leur zele & leurs bienfaits.

Des Benjans.

LES BENJANS sont un autre corps plus nombreux & presque aussi célébre. On en compte quatre-vingt trois Sectes (*d*) principales, sans les autres moins considérables, qui

(*c*) ABRAHAM ROGERS, I Part. c. VIII.
(*d*) MANDELSLO., p. 166.

se multiplient presqu'à l'infini, parce qu'il n'y a point de famille qui n'ait ses superstitions & ses cérémonies particulieres. Les Benjans sont moins une Société particuliere qu'une espèce d'hommes, qui se piquent de régularité & d'une vie très-laborieuse. Il en est de Serruriers, de Marêchaux, de Charpentiers, de Tailleurs, de Cordonniers, de Fourbisseurs, de Soldats, d'Ecrivains, & de toutes sortes de métiers. Ceux de la Secte de *Ceurawath* sont les plus considerés; & c'est parmi eux que les autres choisissent leurs Prêtres.

Leurs Sacrifices.

Le culte public que le Démon ne peut recevoir des Bramines, lui est solennellement rendu par ce nouveau genre de Sacrificateurs. Il y a dans le Palais du Roi de Calicut (*e*) un Temple de médiocre grandeur, dont le dedans est entierement garni de figures de Diables, aussi affreuses qu'on pourroit les peindre ici, & pas plus grandes qu'une médaille. Il

(*e*) PIERRE VAN-CAERDEM. Recueil des Voïages Hollandois, T. III, p. 680.

n'a de jour que par la multitude des lampes qui l'éclairent. Au milieu de cette espèce d'antre est un trône de cuivre, sur lequel est assis un Diable fait du même métail, qui a sur la tête une thiare à plusieurs rangs, trois grandes cornes, avec quatre autres qui naissent du front. Il a une large gueule béante, d'où sortent quatre dents semblables aux deffenses d'un Sanglier, un nez d'Epervier, de grands yeux louches, une face enflammée & horrible, des doigts faits comme des griffes, & des pattes qui ressemblent à celles d'un Cocq. Il a sur la langue & dans la main deux figures presque rondes, que les Indiens disent être deux ames, & qu'il est prêt à dévorer. Les Prêtres Benjans qui desservent ce monstre horrible, sont obligés d'aller tous les matins le laver d'eau rose, ou de quelqu'autre liqueur parfumée, & de répandre des senteurs autour de lui. Ils se mettent à genou pour l'encenser; ils lui adressent en cette posture leurs prieres, leurs voeux & leurs offrandes; &

toutes les semaines ils lui font un Sacrifice. Le Prêtre, après avoir mis des brodequins faits de lames d'argent, couvre l'autel de fleurs, d'aromates & d'épiceries; il en répand d'autres sur des brasiers ardens qui jettent une épaisse fumée, dans laquelle on n'aperçoit plus l'Idole. Alors il égorge un Cocq avec un couteau d'argent destiné à ce seul usage, & le sang de la victime se consume avec les parfums. Tandis qu'il s'évapore, le Benjan prend dans sa main un peu de bled; il sort du Pagode aïant toujours les yeux attachés sur l'Idole, & marche en arriere jusqu'à ce qu'il soit arrivé à un arbre qui est hors de l'enceinte du Temple, où il répand le blé qu'il tenoit; puis il remet les mains sur sa tête, retourne à l'autel, & quitte ses ornemens.

Leurs mœurs & coutumes.

La vie, les mœurs & les coutumes des Benjans ne sont qu'un tissu de petitesses & de superstitions. C'est en quoi toute leur Religion consiste; car on ne peut pas dire qu'ils aient rien de fixe dans l'esprit sur

l'idée

l'idée de Dieu. Prévenus d'un cercle de métempſycoſes (*f*), ils ne reconnoiſſent ni Paradis ni Enfer ; ils tiennent que les ames paſſent continuellement d'un corps dans un autre, ſoit d'homme, ſoit de bête. Un deſtin inconnu eſt, ſelon eux, le principe de l'Univers & l'arbitre de tous les événemens ; ils croient néanmoins que le Soleil, la Lune, les autres Aſtres, la Terre, les Animaux, les Arbres, les Métaux, & toutes les choſes viſibles ont en elles-mêmes les premieres cauſes de leur production & de leur mouvement ; qu'il y a deux Soleils & autant de Lunes qui paroiſſent alternativement. Les dévots ont toujours un balai à la main pour nettoïer les endroits où ils doivent marcher ou s'aſſeoir, de peur d'écraſer quelque inſecte, dans lequel ſeroit l'ame d'un parent, d'un ami, ou d'un homme de bien. C'eſt par la même raiſon qu'ils ne font jamais de feu dans leurs maiſons, qu'ils n'y allument point de chandelles, & qu'ils n'o-

(*f*) MANDELSLO, p. 167 & ſuiv.

ſent boire de l'eau froide, dans la crainte de tuer quelque animal; ils la font bouillir chez leurs voiſins moins ſcrupuleux. En toute ſaiſon ils ont la tête & les piés nuds, avec un bâton blanc à la main. Une piéce de toile qui leur prend depuis la ceinture juſqu'au genou, fait tout leur habillement; quelques-uns y ajoûtent un morceau de drap, de la largeur d'une toiſon, dont ils ſe couvrent la poitrine. Leurs Prêtres ſeuls ſont habillés d'une longue robe avec un bonnet de toile repliée, qui aproche du turban. Les femmes ſont vêtues d'un habit qui leur marque bien la taille, quoiqu'il ſoit ouvert par devant depuis le col jusqu'à la ceinture. Ce ſont les plus parées de toute la Nation par la richeſſe de leurs étoffes, & par les perles & les pierreries qu'elles portent à leur tête ou ſur leurs braſſelets. Elles ſe piquent d'avoir les dents noires, & elles diſent que ceux qui les ont blanches reſſemblent aux Chiens & aux Singes. La Loi des Benjans les diſpenſe de ſe faire bruler avec leurs maris;

elle les oblige seulement à garder une viduité perpetuelle. Celles qui ne peuvent s'y résoudre sont obligées de se mettre parmi les Danseuses publiques, ou parmi les Comédiennes; & alors elles passent comme celles-ci, pour des femmes deshonorées (*g*).

Des Parsis.

Outre les Benjans, il est une autre sorte de Païens dans le Roïaume de Guzarate, que l'on nomme PARSIS. Ce sont originairement des Persans (*h*), qui s'y retirerent dans le septiéme siécle, lorsque Aboubekre, premier Calife, entreprit d'établir chez eux la Religion de Mahomet. Le Prince qui regnoit alors sur la Perse & le Chorasan, voïant qu'il lui étoit impossible de s'y oposer, s'embarqua avec dix-huit mille hommes à Ormus, & prit port dans l'Indostan. Le Roi de Cambaye, païen comme lui, le reçut, lui permit de demeurer dans son Roïaume, & d'y

(*g*) OLEARIUS décrit la danse & les mœurs de ces femmes, dans son Voïage de Perse, p. 710. Voïez aussi les anciennes Relations Arabes, p. 56.

(*h*) MANDELSLO, p. 180 & suiv.

vivre comme il voudroit. Cette liberté de culte y attira un grand nombre de Perſans, qui y paſſerent de ſiécle en ſiécle par horreur pour le Mahométiſme, & ils y ont conſervé leurs mœurs & leur Religion. La haine que les Mahométans ont pour eux, eſt irréconciliable ; & ce fut par ce motif que Tamerlan (*i*) fit maſſacrer une ſi grande quantité de Guébres, qui ſont les mêmes que les Parſis, lorſqu'il ſe fut rendu maître des Indes. Tavernier les nomme *Gaures*.

Leur Religion.

Ils croient un Dieu Créateur & Conſervateur de l'Univers, qui agit ſeul & immédiatement en toutes choſes ; qui a néanmoins confié l'adminiſtration dépendante des créatures, à ſept de ſes principaux Serviteurs, & à vingt-ſix autres d'un ordre inférieur, qui ſont obligés de lui rendre compte de leur régie particuliere. Perſuadés que chacun d'eux a un pouvoir abſolu ſur les choſes

(*i*) D'HERBELOT, au mot *Timour*. Et PETIS DE LA CROIX, *Hiſt. de Timur*, Liv. III, c. XXIV, p. 107.

dont Dieu leur a donné le ſoin, ils les adorent & les invoquent dans l'ocaſion, & ils ſont convaincus que Dieu ne leur refuſe rien. De toutes les créatures il n'en eſt point de ſi précieuſe pour eux, de ſi ſacrée, & qui repréſente ſi parfaitement la Divinité que le feu *(l)*. Ils le conſervent religieuſement; ils n'oſent éteindre une lumiere, ni arrêter par le moïen de l'eau un incendie qui menaceroit de conſumer leurs maiſons & le voiſinage; il leur eſt ſeulement permis d'y jetter de la terre pour en étouffer la flamme. Le plus grand ſujet de déſolation qui puiſſe leur arriver, eſt de voir le feu tellement éteint dans leurs foïers, qu'ils ſoient obligés d'en aller chercher ailleurs. Ils n'ont point de Temples ni de lieux publics pour l'exercice de leur Religion. Les maiſons particulieres ſervent à leurs aſſemblées communes, qui ſe tiennent le premier & le vingtiéme jour du mois Lunaire. Leurs Prêtres, vêtus comme les autres, ne ſe connoiſſent qu'à

(*l*) Voïez TAVERNIER, L. IV, c. VIII.

un simple cordon de laine, ou de poil de Chameau, dont ils se font une ceinture, qui s'attache par deux nœuds sur le dos. Cette marque de Religion leur est si chere, que si par malheur elle se perd, ils ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni remuer de la place où ils se trouvent, qu'on ne leur en ait aporté une autre de chez le Prêtre qui les vend.

Leurs Loix & mœurs.

Ces Prêtres & les Docteurs sont en grande vénération parmi eux. Les Parsis leur fournissent abondamment de quoi subsister avec leurs femmes & leurs enfans; quoiqu'il y en ait qui ne négligent pas le négoce. Mais on ne les estiment pas tant que ceux qui ne s'emploient qu'à enseigner à lire & à écrire aux enfans, & qui se consacrent à instruire le peuple dans la Loi. Elle leur deffend de manger de tout ce qui a eu vie, & ils ne se dispensent de cette regle qu'en cas de nécessité & en tems de guerre. Alors ils se croient permis l'usage du Mouton, du Cerf, de la Volaille & du Poisson. L'Eléphant, le Chameau, le Cheval, le Liévre, encore plus

le Bœuf & la Vache ſont pour eux des animaux ſacrés; ils n'héſitent pas de dire qu'ils aimeroient mieux manger de leur pere & mere que de ces deux derniers. L'excès du vin eſt à leurs yeux un péché abominable, qui ne peut s'expier que par une ſévere pénitence, que l'on eſt obligé de faire ſous peine d'être exclus de leur communion. L'adultere & les autres péchés de même nature, ſont pour eux des crimes ſi énormes, qu'ils les puniroient de mort, s'ils avoient l'administration de la juſtice. Mais c'eſt un droit que les Anciens Rois & les Mogols leur ont toujours refuſé. Il leur eſt ſeulement permis de choiſir quelques-uns des plus conſidérables de leur Nation, pour juger les différens qui peuvent s'élever entr'eux. Lorſqu'un Parſis eſt attaqué d'une maladie qui a manifeſtement trait à la mort, on le tire de ſon lit pour le mettre ſur un gazon. Auſſi-tôt qu'il eſt expiré, on le porte dans un Cimetiere fermé de hautes murailles à une lieue de la Ville, pour y ſervir de pâture aux Oiſeaux de proie. On

enterre ensuite ses os desséchés, & avec lui le gazon sur lequel il a rendu les derniers soupirs. Ce n'est pas sans fondement que l'on attribue aux Parsis d'avoir introduit dans les Indes la grande Fête (*m*) que l'on y célébre en l'honneur du Soleil; on sait que cet Astre fut de tous tems le premier objet de la Religion des Perses.

Doctrine des Goëghy.

Les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent pas d'entrer dans un plus grand détail sur les différentes Sectes ou Religions qué l'on remarque dans le Mogol & par toute la côte de Malabare. Quoiqu'elles y soient multipliées à l'infini, parce qu'elles tirent toutes leur origine de l'imagination & de la bisarerie des hommes, elles se réunissent pour les points essentiels à la doctrine des Bramines ou à celle des Benjans. Un peu plus de pureté dans la croïance des GOEGHY, les distingue seulement avec avantage. Autant le contraste de

(*m*) Voïez ROGERS, II Part. c. XIII.

leur

Leur vie réguliere & auſtere les fait haïs par les Chefs d'une autre Secte, autant ils ſont aimés, conſiderés & reſpectés du peuple, qui demande humblement leur bénédiction quand il les rencontre. Ils croient (*n*) que leur Dieu *Bruin* a créé tous les corps ſublunaires, & que cette puiſſance infinie par laquelle il les fait ſubſiſter, peut auſſi les détruire & les anéantir. Ils diſent qu'il n'eſt point de figure d'homme ou de bête qui puiſſe le repréſenter; mais que c'eſt une lumiere ſupérieure à nos yeux & à notre eſprit; qu'aïant créé le Soleil, il ne faut pas s'étonner qu'on ne puiſſe contémpler ni imaginer le principe d'une clarté ſi admirable. Ils ne reconnoiſſent point la métempſycoſe ni ſes ſuites. Ils diſent au contraire que les ames au ſortir de leur corps vont droit auprès du Dieu *Bruin*, pour vivre éternellement avec lui & être unies à ſa lumiere. Les jeûnes & les auſterités qu'ils pratiquent, ſont preſque incroïables à tout autre.

(*n*) MANDELSLO, p. 175.

Des Talapoins ou Prêtres de Siam.

Leur doctrine & leur maniere de vivre ressemblent en bien des choses à celles des TALAPOINS. Ces Prêtres de Siam (o), que leur régularité met au-dessus de tous les autres, observent rigidement un corps de doctrine morale, dont ils ne s'écartent jamais. Il comprend plus de cent vingt articles, dont les principaux sont, de se rendre tous les jours deux fois au Temple, le matin & le soir, pour y faire leurs prieres; d'être entierement couverts; de ne jamais toucher de femmes; de ne leur point parler seul à seul; de ne les pas même regarder quand on les rencontre dans les rues; de marcher avec une grande modestie les yeux baissés; de porter toûjours un évantail & de s'en couvrir le visage, pour empêcher l'égarement de la vue; de ne jamais consentir à aucune mauvaise pensée; de ne point préparer eux-mêmes leur nourriture, mais de la prendre telle qu'on la leur donne; de vivre des aumô-

(o) MANDELSLO, p. 323 & suiv. Le P. TACH. Voiages de Siam, p. 418 & suiv. LA LOUBERE, T. I, c. 17.

nes qu'ils vont demander par la Ville, sans entrer dans les maisons, & de n'attendre aux portes qu'autant de tems qu'un bœuf en met à boire; d'enseigner la Loi à leurs disciples & au peuple; de se mortifier & de faire pénitence une année entiere plusieurs fois dans la vie; une partie de cette espèce de retraite consiste à demeurer exposés durant quinze nuits du mois de Février à la rosée du Ciel au milieu des champs, de confesser leurs péchés les uns aux autres; de ne manger qu'une fois le jour pendant les mois de Juillet, d'Août & de Septembre; de réciter certaines paroles en Langue Balie sur un chapelet (*oo*) de cent huit ou cent quatre-vingt grains (j'ai vu des Turcs les réciter de même); de ne saluer aucun Laïque; d'être doux & miséricordieux envers tout le monde; de racheter les esclaves, de loger les pélerins; de leur faire tout le bien qu'ils peuvent; d'être sinceres & véritables; de n'avoir aucun doute sur la Religion; de se raser souvent les cheveux, la barbe & les sour-

cils ; de marcher toujours nue tête &c.

Leurs Prédications.

Ils font souvent des discours au peuple, pour l'exhorter à la pratique des vertus, particulierement de la libéralité envers les hommes & les animaux. Celui qui prêche est assis, les jambes croisées, sur un petit théâtre couvert de tapis. Il commence son discours par quelque sentence de Sommonacodon, ensuite il dévelope les mysteres fabuleux de ce Livre par des métaphores, des comparaisons & des paraboles dans le goût des Orientaux. Le peuple à genoux & assis sur les talons, écoute avec beaucoup de respect & les mains jointes, qu'il éleve de tems en tems en s'écriant, *Parole de Dieu, Vérité toute pure.* Il est des jours marqués, auxquels on prêche depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans autre interruption que pour relaïer le Talapoin, qui parle pendant six heures. Ces longs discours ne fatiguent point l'auditeur, qui se tient dans un respect toûjours nouveau, sans oser cracher

ni tourner la tête. Ceux qui prêchent souvent deviennent aisément riches par les aumônes abondantes qu'ils reçoivent à chaque Sermon.

Une vie solitaire & apliquée à la contemplation augmente le respect que l'on à pour eux. Les vrais Talapoins ne paroissent dans les Villes que pour y exercer les fonctions de leur ministere, où pour y chercher leur subsistance. On peut dire qu'ils vivent en Religieux (*p*), dans des Couvents fermés d'une enceinte de bambons ou roseaux; dans laquelle il y a un ou plusieurs rangs de Cellules qui forment un circuit régulier. Au milieu est le Temple de Sommonacodon, entourré de pyramides & d'un mur qui n'a qu'une ou deux ouvertures. Ces Cellules sont de petites maisons isolées & élevées sur des pilliers à quelques piés de terre. Celle du Supérieur est de même; mais un peu plus grande & plus exhaussée que les autres. Elles sont séparées de l'enceinte du Temple par un grand espace qui est comme

Leurs Couvents.

(*p*) LA LOUBERE, T. I, c. XVII.

la cour du Couvent. Quelquefois cette enceinte n'eſt qu'une ſimple muraille, qui ſert de clôture au terrein qu'ocupent le Temple & les pyramides; quelquefois il y a des galleries couvertes ſemblables à celles qu'on apelle Cloître dans nos maiſons Religieuſes; & ſur un contremur à hauteur d'apui, qui regne le long de ces galleries, ils poſent un grand nombre d'Idoles, dont la plûpart ſont dorées. Chaque Couvent eſt ſous la conduite d'un Supérieur, que l'on nomme *Sancrat*, qui néanmoins n'a aucune autorité ni juriſdiction ſur un autre. On prétend que ce Corps ſeroit trop à craindre, s'il n'avoit qu'une tête, & s'il agiſſoit toujours de concert. Quoiqu'il n'y ait point de ſubordination entr'eux, il en eſt cependant de plus diſtingués que les autres. Le Roi de Siam donne aux principaux un nom, un paraſſol, une chaiſe & des hommes pour la porter. Mais ils ne ſe ſervent gueres de cet équipage que pour aller chez le Roi; & ce ne ſont jamais des Talapoins qui

partent la chasse. La fonction principale du Sancrat est d'avoir inspection sur sa Communauté, & de veiller sur les écoles dont les Talapoins sont chargés pour l'instruction de la jeunesse, & de ceux qui veulent embrasser leur état.

Motifs de leur grand nombre.

A n'envisager que la dure sévérité de leur régle, on ne voit pas d'abord pourquoi le nombre en est si grand, & même comment il s'en trouve parmi des hommes qui ne connoissent ni le prix ni la véritable récompense de la vertu. Mais l'orgueil, une secrette complaisance, l'estime du peuple, & sur-tout l'esprit d'oisiveté sont les motifs qui les y engagent. La plûpart n'aïant point de bien ni de métier, vivent commodément des libéralités qu'on s'estime heureux de leur faire pour effacer ses fautes; le Roi de Siam est d'ailleurs en possession d'ocuper ses sujets toute l'année à des travaux publics, & les seuls Talapoins en sont exemts pendant six mois; voilà ce qui les multiplie. Comme il lui importe que leur profession ait

ſes difficultés, de peur que tout le monde ne l'embraſſe, il a ſoin que les loix s'en obſervent rigoureuſement. Il eſt ſur-tout inexorable ſur l'article de la continence perpétuelle, dont l'infraction eſt toûjours punie par le ſuplice du feu. C'eſt encore pour en diminuer le nombre qu'il les fait examiner ſur leur ſavoir; & il lui arrive quelquefois d'en retrancher tout d'un coup pluſieurs milliers, ſous prétexte d'ignorance ou d'incapacité.

Des Faquirs. On pourroit joindre aux Talapoins une autre eſpèce de faux Solitaires, répandus par toutes les Indes. Ce ſont les FAQUIRS (*q*), ou Pauvres volontaires, dont le Baron Tavernier prétend que l'on compte plus de huit cens mille dans les Indes. Quoique les uns ſoient Idolâtres & les autres Mahométans (*r*), leur genre de vie & leurs maximes

(*q*) Ce mot Arabe ſignifie proprement un *Religieux*, ſuivant Mr d'Herbelot, au mot *Sofi*.

(*r*) TAVERN. L. III, c. II. CATROU, Hiſt. du Mogol & Bernard Picard qui en parle fort au long dans le premier volume.

ſont à peu près les mêmes. Nulle ſecte n'eſt ſi extravagante, ni remplie de tant d'infamies & d'impoſtures. Les Faquirs ne peuvent ſe confondre avec les perſonnes ordinaires. Les uns ſe glorifient d'une infâme nudité qui révolte la nature, & d'une ſale malpropreté qui offenſe tous les ſens. Jamais le raſoir, les ciſeaux ou le peigne n'aprochent de leur corps. Une barbe large & touffue; des cheveux extrêmement longs & hériſſés couvrent leur chair have & brulée par les ardeurs du ſoleil. Ceux qui ſont vêtus, affectent de n'avoir qu'un méchant haillon de toutes ſortes de pièces, & qui ne cache qu'une partie du corps. Les uns & les autres, uniquement ocupés d'en impoſer aux ſimples, ſe parent des dehors de la pauvreté & de la plus haute pénitence. Sans ceſſe ils pouſſent des cris affreux de gémiſſemens ſur leurs fautes & ſur celles du peuple. C'eſt, diſent-ils, pour les expier qu'ils renoncent à toutes les douceurs de la vie, & qu'ils ſe mettent dans les poſtures les plus

gênantes. Les uns se tiennent sur un pié pendant plusieurs heures, les autres ont presque toûjours les bras droits & élevés par-dessus la tête ; ceux-ci se contournent le corps ; ceux-là se frapent & le macerent ; tous ont ont une énorme chaîne de fer de deux aulnes de long qu'ils traînent à leur jambe. Ils s'atroupent quelquefois au nombre de deux cens, & choisissent un Chef ou Supérieur, qui n'est distingué des autres que par un plus mauvais haillon. Ils s'assemblent dans les places publiques au son du cor ; ils étendent un tapis où leur chef s'asséoit ; tous l'environnent avec leurs lances ; & pendant qu'ils prient à leur maniere, ils font un bruit horrible de la voix & de leurs chaînes. Comme ils se vantent d'avoir l'esprit prophétique, & la vertu de donner la fécondité aux femmes, la plûpart de celles-ci ont pour eux une vénération singuliere. Elles les consultent avec confiance & respect ; elles leur offrent des présens qui ne sont jamais refusés ; & il ne conviendroit pas d'é-

crire jusqu'à quel point elles portent la démence, la crédulité, les hommages & la foiblesse. Quelques-uns des Faquirs Mahométans ont plusieurs femmes; & autorisent leur polygamie du zèle qu'ils ont pour donner un plus grand nombre de serviteurs à leur Prophête.

Brulement des femmes à la mort de leur mari.

Nous finirons l'histoire du Paganisme des Indes par le récit de la plus cruelle de toutes ses superstitions. D'un nombre presqu'infini de Voïageurs qui ont parcouru ce païs, il n'en est point qui ne parle de cette abominable coutume (rr) où sont les femmes, de se bruler publiquement & avec cérémonie à la mort de leurs maris, malgré les représentations & les deffenses des Mogols Mahométans, qui ont tenté d'abolir cet usage barbare. Mandelslo, le plus savant & le plus fidéle de tous les Voïageurs, fut curieux d'assister à une de ces pompes funebres, lorsqu'il étoit à Cambaye, & voici comme il en parle. Une jeu-

(rr) V. DIODORE DE SICILE, L. XIX, p. 678 & suiv.

ne femme (*s*) de vingt ans aïant apris que son époux étoit mort à deux cens lieues de Cambaye, résolut d'en célébrer les obséques en se faisant bruler vive. En vain on lui représenta pour l'arrêter, que cette nouvelle étoit incertaine ; rien ne fut capable de changer la résolution qu'elle avoit prise. Nous la vîmes arriver au lieu de son suplice avec une assûrance & une gaieté si extraordinaires, que je me persuadai qu'elle s'étoit étourdi les sens à force d'opium, dont l'usage est fort commun aux Indes & en Perse. A la tête du cortége qui l'acompagnoit, marchoit la musique du païs composée de haut-bois & de timbales. Après cela venoient plusieurs filles & femmes, qui chantoient & dansoient devant la veuve. Elle étoit parée de ses plus beaux habits, & avoit le cou, les doigts, les bras & les jambes chargées de riches carcans, de bagues & de bracelets. Une troupe d'hommes, de femmes & d'enfans la suivoit & fermoit son

(*s*) MANDELSO, p. 103.

cortége. Elle s'étoit auparavant lavéê dans la riviere, afin d'aller joindre son mari sans aucune tache ni souillure. Le bucher qui devoit la consumer étoit fait de bois d'abricotier, où l'on avoit mêlé des branches de sandal & de canelle. De loin elle l'envisagea d'un œil de mépris; elle en aprocha sans s'émouvoir; elle prit congé de ses parens & amis, & leur distribua tous ses ornemens. Je me tenois auprès d'elle à cheval avec deux Marchands Anglois. Comme elle jugeoit peut-être sur ma contenance qu'elle me faisoit pitié, elle me jetta, pour me rassûrer un de ses bracelets, que j'attrapai heureusement. Dès qu'elle se fut assise au haut du bucher, on y mit le feu, & elle se répandit sur la tête un vase d'huile odoriférante, où la flamme prit aussi-tôt; elle fut ainsi étouffée en un moment, sans qu'on lui vît faire aucune grimace. Quelques-uns des assistans jetterent plusieurs cruches d'huile pour irriter le feu; & remplirent l'air de cris effroïables. Lorsqu'elle fut entierement consu-

mée, on jetta ses cendres dans la Riviere.

Les Indiens disent que cette coutume barbare a été introduite chez eux, pour arrêter la cruelle jalousie de leurs femmes, qui ne pouvant en voir d'autres associées au même mariage, avoient souvent eu la cruauté d'empoisonner leurs maris par jalousie; & que pour les obliger à leur conserver la vie, on les avoit obligées de la finir avec eux, ou de renoncer à leur réputation en se mettant parmi les danseuses publiques. On eut soin toutefois, pour ranimer leur courage, de les assûrer (*ss*) que celles qui auroient la noble générosité de se sacrifier aux mânes de leur mari, vivroient avec lui dans l'autre monde sept fois autant, & avec sept fois autant de satisfaction qu'elles en auroient eu dans celui-ci.

Les hommes mêmes leur donnent l'exemple de cette barbare fermeté. Dans tous les Roïaumes des Indes, dit un Voïageur Arabe (*t*), on

(*ss*) MANDELSLO, p. 171.
(*t*) Anciennes Relations, p. 98 & suiv.

trouve des gens qui se brulent de propos délibéré. Cette coutume est fondée sur l'opinion de la métempsycose qu'ils croient fermement, comme une vérité qui passe pour indubitable parmi eux. Quelques Rois observent à cette ocasion une cérémonie particuliere lors de leur avénement à la Couronne. On fait cuire une grande quantité de ris, que l'on met sur de larges feuilles; & quand il est prêt, trois ou quatre cens personnes viennent de leur mouvement se présenter devant le Roi. Après qu'il a mangé de ce ris, il leur en donne un peu à chacun, à mesure qu'ils aprochent l'un après l'autre, & ils le mangent en sa présence. Tous jurent en même-tems de se bruler le jour qu'il mourra, ou qu'il sera tué; & ils exécutent fidélement ce qu'ils ont promis, se jettant dans le feu sans qu'il en reste un seul.

Hors de cette ocasion, lorsqu'un homme a résolu de se bruler, il va d'abord au Palais du Roi pour en demander la permission. Dès qu'il

l'a obtenue, il fait le tour des places de la Ville, & se rend au lieu où le bucher est préparé avec quantité de bois sec. Plusieurs personnes sont autour qui attisent le feu jusqu'à ce que le bucher soit tout en flammes. Celui qui va se détruire, arrive, précédé de plusieurs instrumens de musique, & fait le tour de la place environné de ses amis & de ses parens. L'un d'eux lui met sur la tête une couronne de paille ou d'herbes séches, que l'on remplit de charbons ardens, & sur lesquels on verse du sandarax, qui prend aussi vivement que la naphte. Il continue cependant sa marche, quoique le haut de sa tête soit en feu, & qu'on sente l'odeur de sa chair brulée. Mais il ne fait paroître aucun sentiment de douleur. Enfin lorsqu'il est arrivé devant le bucher, il s'y précipite, & il est bientôt réduit en cendres.

L'un de ces phrénétiques poussa un jour plus loin la cruauté sur lui-même. Avant que de se jetter dans le feu, il se fendit la poitrine jusqu'au bas ventre; il s'arracha le foie, &

en coupa un morceau qu'il donna à un de ses freres, parlant toûjours & faisant paroître un grand mépris de la mort & une patience inconcevable dans ces tourmens. Ils n'en viennent ordinairement à cette extrémité que quand ils commencent à se sentir affoiblis par la vieillesse. Alors ils se déterminent à quitter la vie avant qu'elle les quitte, dans l'espérance que cét acte de générosité les rendra heureux dans le corps où ils rentreront après leur trépas.

---

§. III.

Juifs des Indes.

Etablissement des Juifs aux Indes.

LE commerce des Indes étant manifestement avantageux, on comprend que les Juifs l'ont moins négligé que toute autre Nation. Mais il n'est pas facile de fixer le tems auquel ils y sont entrés pour la premiere fois. C'est un point que leurs fables ont obscurci (*tt*), & sur

(*tt*) Voïez là-dessus la Dissertation de Mon-

lequel les ſavans ſont partagés. Le célébre Juif Benjamin, ſurnommé de Tudelle, du lieu de ſa naiſſance dans le Roïaume de Navarre, & qui avoit parcouru l'Europe, l'Aſie & l'Afrique vers la fin du douziéme ſiécle, dit dans ſa Relation (*u*), que les Tribus de Dan, de Zabulon, d'Aſer & de Nephtali habitoient aux extrémités orientales de la Perſe, où Salmanaſar les avoit tranſportées; Que de Sarmacande il étoit revenu ſur ſes pas; qu'il s'étoit embarqué ſur le Tigre, & qu'en dix jours de navigation il étoit arrivé dans un païs où ſe trouve le Beſoar, où ſe fait la pêche des Perles, où croiſſent toutes ſortes d'épiceries en abondance, où la chaleur eſt exceſſive, où les peuples ſont noirs & adorent le ſoleil; ce qui marque ſans équivoque le Cap Comorin près de l'île de Ceylan. Il nomme *Katiphan* la Capitale de ce païs, & ajoute qu'il y avoit alors cinquante mille Juifs.

ſieur l'Abbé Renaudot à la fin des Relations des Voïageurs Arabes, p. 324.

(*u*) Voïage de Benjamin, p. 48 & 52.

Ce témoignage seroit décisif, si les critiques (x) n'avoient remarqué que l'Auteur se rend trop souvent suspect d'alterer la vérité, en voulant faire croire que les Juifs possédent des Etats & des Roïaumes entiers, pour éluder en vain la force des Oracles prophétiques qu'on leur objecte.

Nous lisons aussi dans le quatriéme Livre d'Esdras (y) que des dix Tribus emmenées par Salmanasar, plusieurs Juifs fidéles à leur Loi résolurent de s'écarter des Nations idolâtres, parmi lesquelles on les avoit relegués; qu'ils marcherent pendant un an & demi au-delà de l'Eufrate; qu'ils arriverent enfin dans un païs qui n'étoit pas habité; qu'ils s'y établirent, & qu'ils y demeureront jusqu'au tems où Dieu les rapellera vers la fin des siécles. Mais l'Eglise n'aïant pas donné à cet ouvrage l'autorité des Livres saints, il est permis de douter de la vision que l'Auteur

(x) PIERRE BERGERON, Traité des Tartares, c. 15.

(y) IV ESDR. C. XIII, v. 40.

raporte en cet endroit ; & le merveilleux qu'il y fait entrer le rend encore moins croïable.

C'est une ancienne tradition (z), qu'une partie de ces Juifs qui furent emmenés captifs du tems de Salmanasar passa à Cachemire, & que les Cachemiristes en descendent certainement. Quoiqu'on n'y trouve plus aucun vestige de la Religion Judaïque, tous les peuples y étant Gentils ou Mahométans, on y voit cependant quelques traces d'une Nation descendue des Israélites. L'air du visage & la physionomie de ces peuples ont quelque chose de ce qui distingue les Juifs, & de ce qui les fait reconnoître parmi tous les autres peuples. Le nom de Moïse y est fort commun, & l'on voit encore d'anciens monumens qui désignent une Nation sortie d'Israël ; par exemple le reste d'un édifice bâti sur une haute montagne, s'apelle encore aujourd'hui le Trône de Salomon.

Le Pere Carpin envoïé par Innocent IV, au Roi des Tartares en

(z) CATROU, Hist. du Mogol, p. 135.

1246, nomme une contrée entiere de Juifs (a) que le Prince de cette Nation avoit subjuguée ; & il est très-probable qu'une partie de ceux-ci passa aux Indes après que les Tartares en eurent fait la conquête.

Marc Paul est plus précis. Il assûre avoir vu dans la Presqu'île en deçà du Gange (b) un grand nombre de Juifs qui y étoient établis, & qui pour se distinguer, portoient sur les lévres ou sur le sein l'empreinte d'un fer chaud.

Il est indubitable, dit Frederic Spanhem (c), qu'insensiblement les Juifs se sont établis dans les Indes de même que dans la Perse, l'Hircanie, la Parthie, la Carmanie, la Chine, le Japon, & de-là en Amérique (d), où les derniers Voïageurs ont cru voir quelques vestiges des cérémonies légales.

Depuis que les Indes nous sont si connues; on ne doute plus des grands

(a) JEAN CARPIN, Voïage en Tartarie, c. 7.
(b) MARC PAUL, L. III, c. 43.
(c) FREDERIC SPANHEM, *Introductio ad sacram Geogr.* c. 7. p. 67.
(d) *Idem ad eandem operis.*

établissemens que les Juifs s'y sont formés (*e*). Ils en ont à Cochin, à Goa & dans plusieurs Villes du Malabar. Leurs Synagogues y sont nombreuses & publiques ; ils y font le service, non suivant la Loi de Moïse, mais conformément à leurs usages corrompus, qui varient par tout. Ils jouïssent à Goa d'une liberté entiere, malgré le Tribnnal rigoureux de l'Inquisition, & la haine que les Portugais ont pour eux. Tous les jours ont y en voit arriver de la Palestine, soit pour le commerce, soit pour se fixer dans une des plus belles contrées du roïaume de Cochin qu'ils ont obtenue du Prince. Mais on ne voit pas qu'ils fassent de prosélites dans le païs, quoiqu'ils y soient estimés, & que le Roi en ait souvent pris pour son Conseil.

Je ne sais, dit Mr Du Pin (*f*), ce que l'on doit penser d'une longue lettre que les Juifs de Cochin écrivirent il y a quelques années en

(*e*) MANDELSL. p. 258. Recueil des voïages Holl. T. III, p. 660. & T. VI, p. 470.

(*f*) DU PIN, Histoire des Juifs, L. V, c. 26.

Hebreux, à la Synagogue d'Amſterdam. Ils y diſent qu'ils ſe ſont retirés aux Indes dans le tems que les Romains conquirent la Terre Sainte. Ils aſſûrent avoir eu dans ce païs ſoixante & douze Rois, qui ſe ſont ſuccédés les uns aux autres l'eſpace de mille ans; & qu'alors la diviſion s'étant allumée par la jalouſie de deux freres qui ſe diſputoient la couronne, les Princes voiſins les ſubjuguérent. Depuis ce tems ils furent ſoumis aux Souverains de la nation. Ils ajoûtent qu'ils ont donné tant de marques de leur fidélité aux Rois du païs, que Samuel Caſtoel, qui mourut l'an 1640, étoit Gouverneur de Cochin, & laiſſa ſon gouvernement à un homme de même nom & de même religion. Je ne veux pas déci-der ſi cette lettre eſt ſupoſée, dit le ſavant Hiſtorien, car je n'en ai pas de preuves. Mais au moins, cette ſucceſſion de ſoixante & douze Rois, fondée ſur la retraite des Juifs dès le tems de Tite, me paroît imaginée pour ſoutenir la gloire de la Nation.

§. III.

Mahométans des Indes

Origine du Mahométisme dans les Indes.

L'Etablissement du Mahométisme (g) aux Indes est un point d'histoire qui demanderoit de longs éclaircissemens sur les révolutions de l'Asie dans le moïen âge. C'est ce qui est connu de très-peu de personnes, & qui néanmoins mériteroit autant de l'être que les anciennes Monarchies des Assyriens, des Babiloniens, des Medes & des Perses. La proximité des tems rendroit cette lecture plus agréable & plus utile. Le sujet nous oblige d'en parler; mais nous n'en pouvons donner qu'une idée très-succinte, qui sera comme le profil de trois grandes Histoires, qu'on ne peut séparer l'une de l'autre, celle des Sarazins, celle des Turcs, & celle des Tartares.

(g) Ceux qui voudroient étudier à fond la matiere du Mahométisme peuvent consulter le cinquiéme volume de Bernard Picard qui l'a traitée avec beaucoup d'erudition.

On

On vit bien-tôt les effets du principe capital que Mahomet avoit donné à ces nouveaux disciples, de deffendre ses dogmes par la force des armes contre les contradicteurs; promettant la gloire du martyre à ceux qui expireroient en combattant pour sa doctrine, & leur ordonnant de passer au fil de l'épée quiconque oseroit la contredire ou la réfuter. A l'aide de cette maxime dont on fit un grand usage, le Prophéte de la Mecque arma ses sectateurs, il alluma le feu de la guerre dans l'Arabie sous le prétexte de sa réforme; il la soumit presque toute entiere, ce qu'aucun des Conquérans de l'antiquité n'avoit sû faire; la Syrie ne put lui résister; & dans l'espace de huit ans qu'il continua ses expéditions jusqu'au moment de sa mort, il se fit un Trône bien affermi, & dont la puissance s'étendoit sur quatre cens lieues de païs. Aboubekre, qui fut nommé Calife, c'est-à-dire, son Vicaire ou son successeur, n'oublia rien pour consommer les projets d'un tel maî-

tre. Il entra dans la Perse à la tête d'une armée d'Arabes ; il la parcourut avec le fer & la flamme ; il renversa les Temples ; il détruisit des Villes entieres, fit ruisseler le sang de toutes parts ; soumit à sa puissance (*gg*) & aux dogmes de l'Alcoran, tout ce vaste païs qui s'étend depuis l'Eufrate jusqu'aux frontieres des Indes & à la Mer Caspienne, & renversa le Trône des Rois de Perse qui avoit subsisté environ 404 ans depuis son renouvellement par Artaxercès en 233. Ainsi la Perse fut sous la domination des Califes de Bagdat & de Damas, par le moïen des Gouverneurs ou Sultans qu'ils y envoïoient.

Ils en avoient joui pendant 414 ans, lorsqu'elle leur fut enlevée par une révolution éclatante & subite, à laquelle ils ne s'attendoient pas. L'ambition & la perfidie d'un de leurs Sultans en furent l'occasion. Il y avoit près de cinq siécles que les

(*gg*) Voïez sur ces progrès la Dissertation de M. l'Abbé Renaudot sur l'entrée des Mahométans dans la Chine, p. 274 & suiv.

Turcs avoient commencé à se faire connoître dans les régions méridionales de l'Asie; & il est remarquable que l'année 569, que l'on croit communément être celle de la naissance de Mahomet, ils envoïerent des Ambassadeurs à l'Empereur Justin pour lui proposer une alliance, & avoir la permission de faire leur commerce de soie à Constantinople & dans l'Empire. L'opinion commune supose, sans le prouver, que ces peuples étoient originaires d'un Turkestan qui est au-delà du Tibeth. Je sais, au contraire, que tous les Historiens de la Byzantine les font sortir des Provinces supérieures à la mer Caspienne, à l'Orient du païs des Goths. Ce fut le lieu de leur habitation pendant quatre cens ans, durant lesquels ils firent des courses fréquentes sur les terres des Sarazins, qu'ils ravageoient à la maniere des anciens Scythes, dont ils descendoient, contens du butin qu'ils remportoient dans leur païs. Insensiblement ils s'établirent entre la Mer Caspienne & le Pont-Euxin.

Etablissemẽt des Turcs en Perse.

Ils y étoient en 1048, lorsque Mahomet fils d'Imbraël, Sultan de Perse, envoïa proposer à Tangrolipix ou Togrulbec, un de leurs chefs, de venir avec des troupes, l'aider à tirer vengeance de quelques insultes qu'il prétendoit avoir reçues d'un Prince d'Arabie, lui promettant de reconnoître généreusement ses services. Tangrolipix accepta la proposition; il se rendit en Perse à la tête d'une armée redoutable, qui se joignit aux Perses, & défit entierement les Arabes. Après avoir mis le Sultan de Perse en possession de leurs Etats, Tangrolipix lui demanda la récompense dont ils étoient convenus. Mahomet étoit trop content de leur valeur pour les congédier si-tôt. Il exigea d'eux de l'accompagner à la conquête des Indes qu'il avoit résolue, & il envoïa en même-tems renforcer toutes les garnisons qui gardoient les passages du Tigre, pour les retenir en Perse malgré eux. Les Turcs irrités de cette perfidie, se déclarerent les ennemis du Sultan. Les deux armées qui a-

voient combattu de concert ſe trouverent l'une contre l'autre ; elles en vinrent pluſieurs fois aux mains ; & dans une derniere action, Mahomet demeura ſur le champ de bataille. Tangrolipix, maître d'un ſi beau païs, propoſa aux Turcs de s'y établir, & d'y faire venir leurs femmes & leurs enfans. Il n'eut pas de peine à les perſuader. Mais comme ils étoient encore payens, il leur remontra que pour gagner l'affection d'un peuple qui ne les haïſſoit qu'à cauſe de la différence de Religion, il falloit lever ce dernier obſtacle à leur tranquillité.

Ils embraſſent le Mahométiſme.

Il embraſſa donc le Mahométiſme avec ceux de ſa Nation ; & profitant des momens de la fortune qui venoit de les rendre ſouverains d'un Empire auſſi vaſte que célébre, ils porterent leurs armes triomphantes dans l'Arménie, la Syrie, & juſqu'aux extrémités de l'Aſie mineure à la vue de Conſtantinople. Ils entreprirent enſuite avec le même ſuccès ce que les Sarazins n'avoient oſé ou pu faire du côté de l'Orient. Ega-

lement héritiers de leur valeur, de leurs Provinces & de leurs dogmes, ils entrerent avec la victoire dans la Sogdianne, la Bactriane, le Tibeth, où plusieurs se fixerent ; ce qui a fait donner le nom de *Turkestan* à l'une de ces contrées ; & ils forcerent tous les peuples conquis à suivre la religion qu'ils avoient nouvellement embrassée (*h*).

On le voit manifestement par l'Histoire des Tartares, qui commence environ deux cens ans après l'établissement des Turcs en Perse. Les Princes que Zingis détrôna dans la Bactriane, le Tibeth & le roïaume de Tangut, portoient tous le surnom de Mahomet, & prenoient le titre de Sultan ; usage qui ne pouvoit venir que des Turcs leurs vainqueurs, déja Musulmans. Zingis-Kan les subjugua tous, & après eux le grand Sultan de Perse. Mais il ne renonça point à l'idolâtrie pour prendre le culte de Mahomet. Ce changement

(*h*) Ce récit de l'origine & de l'établissement des Turcs, est le fonds d'une grande quantité de Mémoires que j'ai recueillis sur cette matiere, en lisant les Auteurs de la Byzantine.

ne se fit parmi les Tartares que sous les regnes de Burga, d'Usbeck, & de Barak ses descendans & ses successeurs, vers le commencement du quatorziéme siécle. C'est par eux & par Tamerlan qu'il fut introduit dans les Indes, où les Marchands Perses, Arabes & Egyptiens, en avoient peut-être déja jetté quelques semences. Si l'on en croit Mirkhond & après lui Khondemir, il y doit sa naissance à Mahmoud, premier Sultan de la Dynastie des Gaznevides, qui, selon ces Auteurs, fit la conquête des Indes, l'an 392 de l'égire, dont il remporta des richesses immenses ou plûtôt incroïables (*i*).

Différence dans cette Religion.

De cette pluralité d'origines, est venue la différence de sentimens & de religion que l'on remarque parmi les Mahométans des Indes. Cette oposition ne fait point de partage entr'eux, sur les cinq points principaux, qu'ils regardent comme la base & le fondement de leur Loi, & qui consistent à croire un seul Dieu, à reconnoître Mahomet pour

(*i*) V. D'HERBELOT au mot *Mahmoud*.

son Envoïé, à être exact à la priere, à donner l'aumône, à faire le voïage de la Mecque, & à observer le jeûne de Ramadan. Ils ne différent que par quelques explications particulieres de ces commandemens, par des pratiques de minuties, & surtout par la haine implacable qui est entre les partisans d'Ali & ceux d'Omar. Cette division va jusqu'au schisme le plus outré; & comme elle regne aux Indes de même que dans le reste de l'Asie & dans l'Afrique, nous ne pouvons nous dispenser d'en raporter le principe.

Origine de la Secte d'Ali.

Quoiqu'Ali, neveu & gendre de Mahomet (*l*), prétendît avoir été désigné par ce nouveau Législateur, pour lui succeder sur le Trône des Arabes, une faction puissante l'emporta sur ses droits, & donna le sceptre à Aboubekre, beau-pere de Mahomet. Après lui la même brigue porta successivement au Califat O-

(*l*) OLEARIUS. Voïage en Perse, p. 955 & suiv. D'HERBELOT aux mots *Ali & Othman*. M. SIMON Histoire de la Croïance & des mœurs des peuples du Levant.

mar & Oſman, parce que le Prophête avoit également épouſé leurs filles. Ali outré de voir ſes prétentions & ſes eſpérances évanouies par trois nominations conſécutives, forma, dit-on, une conſpiration contre Oſman. Les conjurés l'inveſtirent dans ſon palais, & enfin le maſſacrerent. Les Arabes & Egyptiens, meurtriers du Calife, proclamerent Ali, qui fit d'abord quelques difficultés aparentes; mais bien-tôt après il accepta. Cette inſtallation jointe aux droits qu'il avoit toûjours réclamés, le fit ſoupçonner d'avoir trempé dans la mort d'Oſman. La famille de celui-ci l'acuſa hautement d'homicide & d'uſurpation; elle ſut ſe ménager un parti conſidérable; les deux armées en vinrent aux mains, & celle d'Ali triompha par un horrible carnage de ſes rivaux.

Il eſt maudit par les Omniades.

La victoire qui lui aſſûra le Trône ne fit qu'augmenter l'averſion que ſes ennemis avoient pour lui; & ils crurent en avoir trouvé un nouveau motif dans le prétendu attentat que commit Ali. L'Alcoran que ſon Au-

teur avoit eu des raiſons de rendre obſcur & inintelligible en pluſieurs endroits, formoit chaque jour des doutes & des conteſtations parmi ſes rigides ſectateurs. Ali, qui tenoit au Prophête à titre de gendre & de neveu, & qui ſe flattoit d'avoir hérité de cette ſource des lumieres que l'on croïoit attachées à ſa famille, s'ingera d'expliquer ces textes qui troubloient les conſciences. En reconnoiſſant toute l'autorité de la Loi, il hazarda d'en donner un commentaire qui fut adopté & ſuivi par tous ſes partiſans, mais qui n'aportoit aucun changement à la religion. Ce ne fut pas moins un prétexte pour ſes adverſaires de le traiter hautement de novateur. Son nom & celui de ſes deſcendans furent maudits, & leurs perſonnes excommuniées dans toutes les Moſquées des Califes de la maiſon d'Ommiet, depuis Moavia, juſqu'à Omar fils d'Abdalaziz, qui fit ſuprimer cette malédiction ſolemnelle. Il y eut même des Califes Abaſſides, c'eſt-à-dire, de de la troiſiéme & derniere race, qui renouvellerent ces pre-

miers ſentimens d'averſion, tels que Mothaded & Motavakel. Au contraire, les Califes d'Egypte, ſurnommés *Fathimites*, de Fatima fille de Mahomet & femme d'Ali, firent ajouter ſon nom à celui du Prophête dans les publications qu'ils faiſoient du haut de leurs Moſquées.

Sophi rétablit ſa mémoire.

Sept ſiécles s'étoient écoulés dans ce partage de reſpect & de haine, lorſqu'environ l'an 1363, il ſe trouva à Ardebil en Perſe, un Savant, nommé Sophi, qui ſe diſoit deſcendu en droite ligne de Houſſain fils d'Ali, injuſtement exclu du Trône après la mort de ſon pere. L'auſtérité de ſa vie, l'innocence extérieure de ſes mœurs, accompagnées d'un eſprit capable de ſe faire valoir, lui acquirent une grande réputation & même la qualité de *Schich* qui veut dire, fils ou parent du Prophête. Il fut le premier qui oſa enſeigner publiquement & écrire que la ſucceſſion de Mahomet avoit été frauduleuſement uſurpée par Aboubekre, Omar & Oſman; que Dieu l'avoit ſuſcité pour relever la gloire

d'Ali, qui étoit demeuré enſevelie pendant pluſieurs ſiécles ; pour faire revivre un grand nombre de ſes miracles, qu'il diſoit avoir été ſuprimés par la jalouſie des Turcs ; & pour montrer aux hommes que les explications d'Ali étoient conformes à l'eſprit de l'Alcoran.

Schiſme des Perſes & des Turcs.

La doctrine de Sophi trouva bientôt des Sectateurs chez les Perſans, nation changeante, & qui ſaiſit aiſément la nouveauté. Ils abandonnerent celle des Turcs ; ils les regarderent comme des corrupteurs de la Loi ; ils ſe firent une religion de les excommunier. Les guerres qui régnoient depuis long-tems entre ces deux peuples, irriterent le ſchiſme ; il éclata enfin par la différence de couleur dans le Turban, les Perſes aïant pris le rouge, & les Turcs le verd ou le blanc. Bien que les uns & les autres aient conſervé le nom commun de *Muſulmans*, c'eſt-à-dire, *Sauvés de la damnation éternelle*, ils différent néanmoins en ce que les Perſes, 1°. n'expliquent point l'Al-

coran comme les Turcs ; 2°. qu'ils n'ont pas les mêmes Saints; 3°. qu'ils ne reconnoissent pas les mêmes miracles; 4°. qu'ils n'ont pas les mêmes Mosquées ni les mêmes cérémonies ; 5°. que la plus grande fête des Perses (m) est celle qu'ils célébrent en l'honneur de Hassan & de Houssain fils d'Ali, pour réparer l'injure qu'on leur a faite de les exclure du Trône & leur postérité ; au lieu que les Turs les ont en abomination; 6°. qu'ils tiennent plusieurs traditions fabuleuses & puériles, méprisées ailleurs : entr'autres que Duldul, ou le cheval d'Ali, étoit sorti d'un rocher; que l'Ange Gabriel aporta à Ali son épée, avec laquelle il avoit triomphé de tous ses ennemis & tué un Dragon à sept têtes ; que le Sultan Mahomet Ghodabende avoit découvert près de Kufa en Perse un tombeau avec cette inscription : *Ici gissent Adam, Noé & Ali* ; que celui-ci but avec les Anges dans le Paradis ; enfin que l'intention de

(m) Voïez la description de cette fête dans Tavernier, L. IV, c. 7.

Dieu étoit de lui donner l'Alcoran, & qu'il ne tomba entre les mains de Mahomet que par mégarde.

De la Perse ces absurdités sont passées aux Indes, où il n'est pas moins dangereux de les contredire. Les Rois de Golconde (n), de Visapour & quelques autres suivent la secte d'Ali. Le grand Mogol, les Rois de Comorin, de Java, des Maldives, d'Achem, de Bantam & de Macassar sont purs Mahométans. Mais leurs sujets ne sont pas toûjours de la même croïance; & les Princes dissimulent ordinairement ces diversités. Comme les Indiens naturels ne sont pas propres au gouvernement, les Perses y vont chercher fortune, & ils remplissent les premieres charges à la Cour & à l'armée du Grand Mogol. Quoiqu'il ne les gêne point sur la religion, la plûpart néanmoins professent extérieurement celle du Souverain, & l'on en peut dire autant de tous les autres roïaumes des Indes.

(n) TAVERN. Liv. III, c. 1, & Relation du Serrail, c. 20.

Un Savant de notre siécle (*nn*) a touché avec son érudition ordinaire, la maniere dont le Mahométisme s'introduisit dans ces régions orientales. Les Colonies Arabes, dit-il, qui se sont trouvées dans toutes les villes maritimes des Indes depuis les découvertes des Portugais, ont donné sujet de croire qu'ils y étoient d'abord venus par mer, & qu'ils les avoient établies, à peu près comme les Portugais ont conquis & peuplé une grande étendue de païs depuis le Cap Boïador jusqu'à la Chine. Mais il paroît certain que ces peuplades ont été fort différentes. Les Arabes étoient établis à Sofala & à Mozambique sur la côte orientale de l'Afrique, avant la découverte du Cap de Bonne Espérance, & ils y négocioient avec les Marchands de Perse, qui leur aportoient toutes sortes de marchandises des Indes & de la Chine, & prenoient en échange celles de l'Afrique, de l'Egypte

Etablissement des Arabes aux Indes.

(*nn*) L'Abbé RENAUDOT, Dissertation sur l'entrée des Mahométans dans la Chine, p. 302, 308 & suiv.

& de la Chrétienté. La force des armes les avoit d'ailleurs mis en possession de l'Arabie, de la Perse & de toutes les Provinces jusqu'au fleuve Indus ; ainsi il leur étoit facile d'aller par terre de Roïaume en Roïaume, jusqu'aux extrémités de l'Orient. S'ils avoient êu de grandes Flottes qui les eussent rendu maîtres de la Mer, il y a beaucoup d'aparence qu'ils auroient entrepris la conquête du païs, de même qu'ils se sont emparés de tous ceux où ils ont pu faire passer des armées. Mais on ne trouve pas dans leurs Histoires, ni même dans les Relations Portugaïses, que leurs établissemens les plus considérables aient eu une autre origine que le commerce ou la religion.

Depuis l'Indus jusqu'au Cap Comorin, les Portugais trouverent des Négres d'Afrique établis en plusieurs endroits, mais particuliérement à Calicut. Barros raporte que Samara Peyrimal, Roi du Malabar, avoit été attiré au Mahométisme ; & qu'aïant dévotion d'aller mourir

à la Mecque, il partagea le Roïaume entre ses enfans & ses parens, & donna Calicut à un de ses neveux, qui étoit son principal héritier, avec le titre de *Samorin*, ou Empereur du Malabar.

Les Négres étoient venus à Coulam pour y faire commerce, & ce Roi Peyrimal leur avoit donné Calicut, où ils avoient établi leurs principaux magazins, non-seulement de poivre & de gingembre que le païs fournit en abondance, mais aussi de toutes les autres drogues ou épiceries qui y étoient aportées des Isles & de l'extrémité de l'Orient. Cet établissement & la vénération que les Samorins, successeurs de Samara Peyrimal avoient pour les Négres Mahométans rendirent ceux-ci fort puissans à Calicut & dans toute la côte, où ils s'allierent avec les principaux Indiens, qui tenoient à honneur de leur donner leurs filles en mariage. Ils se rendirent aussi fort puissans auprès des Princes établis en différens endroits de la côte, parce que comme ces petits Souve-

rains étoient continuellement en guerre, ils attiroient à leur service les Maures qui étoient les meilleurs Soldats de toutes les Indes. La plûpart des Patans ou Rois du païs étoient Idolâtres, & le Mahométisme ne s'y étoit pas encore répandu fort avant; ce qui n'arriva qu'après la conquête que le Roi Ecbar fit au commencement du dix-septiéme siécle.

Après le Cap Comorin, & de-là en rangeant la côte vers l'Orient, comme aussi dans les Isles, les Portugais ne virent plus un si grand nombre de Mahométans. Ils étoient néanmoins établis à Malaca, dans l'Isle de Sumatra & aux Moluques; mais à peine s'en trouvoit-il dans la plûpart des autres Roïaumes.

Ces voïages de long cours n'étoient ni sûrs ni fréquens; & par cette raison, les Marchands se voïoient obligés de séjourner long-tems dans les principales échelles, & ils y prenoient des femmes, leur religion permettant d'en avoir plusieurs. Les nouvelles familles en attiroient d'au-

tres, & l'intérêt que les Princes trouvoient à attirer dans leurs Ports le commerce de Perſe, d'Arabie, d'Egypte, du reſte de l'Afrique & de l'Europe, qui ſe faiſoit par la Mer-Rouge, procuroit à ces Marchands tous les bons traitemens qu'ils pouvoient eſperer. Les Princes idolâtres, nouris dans leurs anciennes ſuperſtitions, n'étoient pas fort difficiles en ce qui regarde la différence des religions, & ils les recevoient toutes comme indifférentes. Ainſi ils permettoient à leurs ſujets ſans beaucoup de peine d'embraſſer celle du Mahométiſme, qui leur paroiſſoit préférable aux autres, par le motif de la protection que ces Arabes leur faiſoient eſperer des Sultans, dont la puiſſance étoit connue dans toute l'Aſie. Des Princes mêmes firent profeſſion du Mahométiſme dans des tems difficiles, pour joindre à leur parti les Maures qui ſe multiplierent enfin ſi prodigieuſement, qu'ils peuplerent des Villes entieres, ou une partie des plus conſidérables. Ainſi cette Religion qui n'a rien de fort incom-

mode, s'établit peu à peu en divers endroits, & elle y devint encore plus puissante lorsque quelques Maures ou Arabes, élevés aux premieres Charges dans les Cours de Cambaye & de Guzarate, y attirerent un plus grand nombre de ces Turcs d'Asie apellés *Rumis*, parmi lesquels il y en eut qui se rendirrnt maîtres de quelques postes, comme Melique Az, qui se fit un établissement considérable à Diu, d'où il incommoda si long-tems les Portugais. Du continent ils passerent aux Isles Moluques, où ils engagerent les Rois de Tidore & de Ternate dans leur Religion. Ils reçurent de grandes faveurs de ces Princes que l'intérêt du commerce & le secours des Arabes confirmoient dans le Mahométisme. Les Auteurs Portugais assûrent que cet établissement dans les Moluques se fit peu de tems avant la découverte des Indes.

A cette premiere voie d'introduire le Mahométisme aux Indes, les Arabes en joignirent une autre, qui n'étoit pas moins efficace par la

maniere adroite & ſubtile dont ils en faiſoient uſage. C'étoit la prédication de leurs Dervichs ou Faquirs. Cette eſpèce de Religieux ne ſe hazardoit pas à condamner ouvertement le culte établi dans le païs où ils étoient étrangers, ils s'abſtenoient au contraire avec grand ſoin de tout ce qui pouvoit choquer ceux dont ils apréhendoient la puiſſance. Ils n'avoient rien à craindre dans la plûpart des villes maritimes des Indes; parce que les habitans idolâtres n'y ſont pas ordinairement jaloux des autres Religions, & qu'ils n'ont jamais eu pour maxime d'attirer les étrangers à leurs différentes ſectes. Mais quand le Prince ſe trouvoit diſpoſé à embraſſer le Mahométiſme, alors les Arabes faiſoient venir quelques-uns de leurs Faquirs, qui l'inſtruiſoient dans les dogmes de l'Alcoran. Les Portugais en trouverent un à Tidore, qui étoit venu à deſſein d'extirper les reſtes de l'idolâtrie dans ce Roïaume. Il falloit auſſi que les Arabes trouvaſſent un intérêt préſent à établir leur Religion dans le

païs avant que de l'entreprendre. Ils se rendoient par ce moïen maîtres du commerce, sous prétexte de deffendre les Princes contre leurs ennemis; ils faisoient venir des Maures en plus grand nombre, & se rendoient si redoutables qu'ils devenoient souvent maîtres absolus des ports, où ils avoient d'abord été reçus comme Marchands. Quelquefois, sous ombre de dévotion, ils persuadoient aux Princes & aux personnes les plus considérables de faire le pélerinage de la Mecque, ou d'y envoïer de riches présens pour se mettre sous la protection de leur Prophête. Dans cet état florissant de leurs affaires, il ne leur étoit pas difficile d'attirer plusieurs personnes à sa religion, surtout un grand nombre d'esclaves & de métices, qui devenoient par ce moïen exemts de tributs; parce qu'ils jouissoient des mêmes avantages qui avoient d'abord été acordés aux Mahométans, afin de les attirer dans les principales échelles ou villes de commerce.

§. IV.

Chrétiens des Indes.

Du Moine La Croze sur le Christianisme des Indes.

IL parut à la Haie en 1724, un Livre intitulé : *Cristianisme des Indes*, dont les erreurs & l'emportement ont révolté toutes les personnes équitables. L'Auteur est un Moine Apostat, nommé Dom Veissiere La Croze, ci-devant Bénédictin de Corbie, & qui a mérité autant par son zéle que par son savoir, de devenir Bibliothéquaire & Antiquaire du Roi de Prusse. Au titre de son Ouvrage, on s'imagineroit y trouver l'origine, l'établissement & les progrès de la Religion Chrétienne dans les Indes ; mais rien n'étoit plus éloigné du point de vue de l'Auteur. Son unique objet, & nous sommes persuadés qu'il ne nous désavouera pas, a été de venger Nestorius, de canoniser ses Sectateurs ; de justifier ses blasfêmes, d'écrire contre le troisiéme Concile général d'Ephese, de prendre la deffense du

Mahométiſme, de ſe déchaîner contre l'Egliſe Romaine avec cette fureur dont les Proteſtans d'aujourd'hui rougiſſent pour les premiers Réformés, & qu'ils ne montrent plus dans leurs Ecrits; de décrier le Synode de Diamper & l'Archevêque Dom Menezès qui y préſida; enfin de vomir toute l'amertume & l'acreté de ſon fiel contre une Société qu'il haïſſoit aparemment d'ailleurs, pour des raiſons à lui connues.

Erreurs, violences & excès de cet Auteur.

Afin qu'on ne nous acuſe pas de nous récrier en vain, nous allons raporter quelques paroles de l'Auteur. « Selon lui, page 40, la narration de la mort de l'Apôtre ſaint » Thomas n'eſt pas moins fabuleuſe » que ſa venue dans les Indes; elle » ne doit ſon origine qu'aux fables » des Manichéens. On pourroit a» vancer ſans crainte de ſe tromper, » p. 46, que la conformité de nom » a fait confondre avec l'Apôtre » S. Thomas, un Marchand Arme» nien, nommé *Thomas Cana*, ou » *Mar Thomas*. Les Miſſionnaires, » p. 43 & 506, ont pris pour l'A» pôtre

» pôtre ſaint Thomas, un certain
» *Thamo*, inſigne fripon, qui ſe fit
» Chef de la Secte des Contem-
» platifs à la Chine. Ou c'étoit peut-
» être un autre Thomas, p. 41,
» diſciple de l'Héréſiarque Manès.
» Les erreurs qu'on impute à Neſto-
» rius, p. 14, ne ſont que des diſ-
» putes de mots. J'ai trouvé, p. 3,
» des caracteres de pureté & d'an-
» tiquité très-conſiderables dans la
» communion Neſtorienne. Le titre
» de *Mere de Dieu* donné à la Vier-
» ge, p. 11, vient des Ariens &
» des Apollinariſtes. Preſque tous
» ceux qui ont parlé de la Religion
» Mahométane, p. 525, nous ont
» dit qu'elle s'étoit établie par les
» armes, & qu'elle ne ſe conſerve
» que par la violence. Il y a de l'in-
» juſtice dans cette acuſation, ſur-
» tout quand elle eſt dans la bouche
» d'un homme de la Communion
» Romaine. Celle-ci, p. 291, oſe
» s'attribuer tous les droits de la
» vérité; & allant au-delà, elle em-
» ploie les plus cruels ſuplices pour
» s'établir une autorité tyrannique

» ſur les conſiences. Elle autoriſe » & protege, p. 292, tous les abus. » C'eſt aux feux & aux cruautés » les plus barbares des Inquiſiteurs, » p. 527, qu'elle eſt redevable de » ſa conſervation. » Après des excès & des aveus auſſi éclatans, ce Moine transfuge voudra-t-il nous perſuader que l'eſprit d'irreligion n'a pas été le motif qui l'a fait changer de Religion. Ce n'eſt pas ici le lieu de le réfuter dans tous ſes écarts. Nous nous bornons à notre objet, & à faire voir ſon ignorance ou ſa mauvaiſe foi ſur l'origine & les progrès du Chriſtianiſme des Indes.

Apoſtolat de S. Thomas aux Indes.

Sans adopter tout ce que les Miſſionnaires & les Voïageurs trop crédules ont écrit ſur la mort de ſaint Thomas aux Indes, & ſur les prodiges qui l'acompagnerent ou qui l'on ſuivie, il eſt difficile ou même impoſſible de ſe refuſer aux témoignages des anciens Hiſtoriens, & de la tradition, qui dépoſent unanimement pour les travaux du ſaint Apôtre dans ces contrées de l'Orient.

Avant que de se séparer, les Apôtres (*o*) partagerent entr'eux l'Univers pour y aller prêcher la foi de l'Evangile, chacun dans les Roïaumes qui lui étoient échus. S. Thomas eut la Parthie, S. Matthieu l'Ethiopie, & S. Barthelemi les Indes qui y touchent. Socrate, de qui nous l'aprenons, parloit suivant les idées géographiques de son siécle, ou d'après des Auteurs Eclésiastiques qui avoient suivi les notions communes de leur tems. Le Païs des Parthes, qui n'avoit été qu'une simple Province, souvent tributaire des Perses, devint le plus florissant Roïaume de l'Asie 19 ans après la mort d'Alexandre, par l'établissement du trône des Arsacides, qui se rendirent maîtres de tout ce que les Seleucides Macédoniens, avoient possédé depuis la Mésopotamie jusqu'aux Indes. Jamais les Romains ne purent entamer leur puissance, qui subsista jusqu'à l'an 229 de Jesus-Christ, lorsqu'Artaxercès fonda le second Roïaume des Perses. Sous

(*o*) SOCRATES, *Hist. Eccl.* L. I, c. 19.

le nom de *Parthie*, on comprenoit donc tout ce qui eſt au-delà du Tigre & de l'Eufrate; & c'eſt ce qui tomba en partage à S. Thomas (*p*); par conſéquent les Indes firent partie de ſon Apoſtolat. La tradition le portoit ainſi dans les cinq premiers ſiécles de l'Egliſe. Nous l'avons appris de nos Anciens, dit Euſebe (*q*) en pluſieurs endroits.

Voïage de S. Barthelemi aux Indes.

Il nous dit encore que S. Panténe animé d'un zéle Evangélique, fit le voïage des Indes, pour y annoncer le myſtere de la Croix; qu'il y trouva l'Evangile de S. Matthieu écrit en Hebreu, entre les mains de pluſieurs Indiens qui en adoroient les vérités; & que ceux-ci l'avoient reçu de S. Barthelemi, qui les avoit inſtruits dans les dogmes de la nouvelle Loi. On fixe le voïage de ſaint Panténe à l'année 317 (*r*). Quoique la Miſſion de S. Barthelemi regardât,

(*p*) C'eſt ce qui eſt confirmé par le témoignage de Coſmas. *Chriſtianorum opinio de mundo.* Lib. II, p. 147 *in fine Collect. PP. Grec.* Edit. MONTFAUCON.

(*q*) EUSEB. PAMPHIL. *Hiſt. Eccl.* L. III, c. I & L. V, c. 10.

(*r*) V. PAGI, *ad hunc annum* 317.

principalement une portion de l'Afrique, on n'en peut pas conclure qu'il ne fit jamais le voïage des Indes Orientales. Il avoit au contraire plusieurs motifs qui lui inspiroient de l'entreprendre. Un zéle & une sollicitude qui embrassoient non-seulement toutes les Eglises, mais encore toutes les Nations du monde ; la renommée avantageuse des Indes, dont les Marchands Egyptiens & Ethiopiens parloient sans cesse avec les plus grands éloges, le faisoient gémir en se rapellant un peuple nombreux, riche & policé qui demeuroit enseveli dans les épaisses ténébres du Paganisme ; la facilité du trajet que l'on pouvoit faire en fort peu de tems, & qui offroit tous les jours des commodités, le pressoit d'y aller annoncer l'Evangile. Mais comme ce n'étoit pas le lieu principal que l'Esprit saint lui avoit marqué, & que d'ailleurs il sut peut-être que S. Thomas y étoit déja, il revint consommer son ministere en Afrique.

Ces témoignages de nos plus cé-

lébres Ecrivains, ſoutenus par une tradition conſtante preſque de tout les ſiécles & de tous les Voïageurs, ces conjectures, fondées ſur la nature des choſes, ſemblent devoir diſſiper l'objection de quelques Savans Critiques ſur l'équivoque des Indes. Il eſt vrai que les Anciens, ſouvent peu exacts dans leurs notions géographiques, ont donné ce nom à différens Païs très-éloignés les uns des autres, comme à l'Ethiopie, à l'Arabie, à l'Iberie & à la Colchide. Le tein bazané de quelques-uns de ces Peuples, ou peut-être quelques reſſemblances dans la nature des Païs, qui produiſoient à peu près la même choſe, comme l'Arabie pour les Aromates, ont été les ſources de l'erreur. Nous n'en devons point être ſurpris, puiſqu'à préſent même le langage vulgaire confond parmi nous l'Amérique avec les Indes Orientales, contre toutes ſortes de vrai-ſemblances, de bon ſens & d'étymologie. Mais quoique S. Barthelemi ait premierement exercé les fonctions de ſon Apoſtolat dans l'Ethiopie, il ne s'en-

ſuit pas qu'il n'ait jamais fait le trajet dès Indes propres. L'autorité, apuïée ſur des faits qui ne ſont point contredits d'ailleurs, autoriſent ſolidement à croire le contraire.

La ſuite de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique en fournit de nouvelles preuves, ſur-tout pour la prédication de S. Thomas aux Indes. Elle étoit ſi généralement reconnue dès le troiſiéme ſiécle, que l'impie Manès, qui ſe donnoit pour un ſecond Meſſie, & s'étoit choiſi des Apôtres, en envoïa un aux Indes, nommé Thomas (*ſ*), qu'il eſperoit devoir un jour être confondu avec le Diſciple de Jeſus-Chriſt, par un effet de l'ignorance, de l'aveuglement & de la mauvaiſe foi, comme il l'a été par un homme (*t*) livré à ſon égarement. C'eſt la penſée d'un Savant qui ne doit point être ſuſpect à Dom La [redacted], mais que le changement

(*ſ*) *Voluit fortaſſe impoſtor (Thomam ſuum in Indiam mittendo) Chriſtum etiam in hac parte imitari, dum Thomam Apoſtolum ad Evangelium ſuum prædicandum, in Indiam deſtinaret.* CAVE *Sæc.* III, *in Mane*, P. II.

(*t*) Chriſtianiſme des Indes, p. 41.

d'habit n'a point fait sortir des bornes de la modération.

Tradition sur la Religion des Indes & sur la prédicatiō de S. Thomas.

Ce fut pour confirmer la foi des Indiens, abandonnés à eux-mêmes, que saint Panténe (*u*), dont nous avons parlé, entreprit ce voïage; & que saint Athanase nomma Frumence (*x*) Evêque des Indes, où il eut la douce consolation de voir l'Evangile pratiqué jusqu'à la perfection des conseils. S. Jerôme (*y*) assure en effet que tous les jours il recevoit à Jerusalem des Moines qui venoient des Indes, comme de la Perse & de l'Ethiopie, pour visiter les Lieux Saints. Ce furent aussi des Religieux de l'Inde (*z*), qui aporterent à l'Empereur Justinien des œufs de vers à soie, que l'on ne connoissoit point en Europe. En lisant le discours des Brachmanes à Alexandre, que nous avons raporté dans la premiere partie de cette Histoire, on a sans doute remarqué que ces

(*u*) EUSEB. PAMPHIL. *Hist. Eccl.* L. V, c 10. ajoutez BAILLET au 7 de Juillet.

(*x*) Cette Histoire est raportée fort au long dans SOZOMENE, L. II, c. 24. & dans SOCRATE, L. I, c. 29.

(*y*) HIERON. *Epist.* VII.

(*z*) PROCOP. Hist. mêlée, c. XVII.

Philosophes qui le donnerent à Palladius, avoient pris ce qu'ils disent du Verbe, dans la doctrine des Chrétiens; & que les expressions dont ils se servent, sont à peu près celles de l'Evangile. C'est ce qu'ils n'auroient pas pu aprendre d'un Apôtre Manichéen. Cosmas d'Alexandrie, qui parcourut toute la Perse & les Indes vers l'an 530, assûre (*a*) qu'il y trouva un nombre infini d'Eglises, d'Evêques, de Fidéles, de Martyrs, de Moines, de Religieux & de Solitaires.

Nous ne trouvons plus de Voïageurs aux Indes depuis Cosmas, jusqu'au XIII$_e$ siécle; & tous ceux qui en ont fait le trajet depuis, ont raporté unanimement la tradition du Païs sur la prédication de S. Thomas. Voici dans quels termes en parloit Haiton Armenien (*b*) vers l'an 1300. C'est-là (dans les Indes) où l'Apôtre S. Thomas a annoncé la foi de Jesus-Christ & où il a converti plusieurs Provinces & plusieurs Nations. Mais comme ces Païs sont

(*a*) COSMAS INDICO PLEUSTES *Christ. Opinio de Mundo.* L. III, p. 179. Joignez-y la Préface du P. MONTFAUCON, c. III, n. 6.

(*b*) HAITO ARMENUS, *Hist. Orient.* c. VI.

éloignés de ceux où l'on professe généralement la Religion Chrétienne, nôtre culte y est beaucoup diminué ; & il n'y reste qu'une Ville de Chrétiens, toutes les autres aïant entierement abandonné la foi. Marc Paul en avoit dit davantage environ vingt ans avant lui. Dans la Province de Malabar, qui est la grande Inde (*c*), on conserve le corps de S. Thomas Apôtre, qui a souffert le martyre en cette Province pour l'amour de Jesus-Christ. Son corps repose dans une petite Ville, où il y a beaucoup de Chrétiens, qui lui rendent l'honneur qui lui est dû. Les habitans du Païs le révérent comme un grand Prophéte, & ils l'apellent *Anonyam*, qui veut dire *un saint Homme*. Ils viennent de loin pour l'honorer ; ils remportent avec eux de la terre du lieu où l'on croit qu'il a versé son sang, & ils en donnent aux malades avec un esprit de foi. Les habitans de Meliapour & de Cochin n'en parlerent pas autrement aux Portugais ; & l'on feroit un volume des témoignages qu'en ont ren-

(*c*) MARCO PAULO VENETO, L. III, c. 27.

tous les Voïageurs de toute l'Europe depuis la découverte du trajet des Indes.

Le relâchement, le défaut d'instruction & l'abandonnement où étoient les Chrétiens des Indes depuis plusieurs siécles, produisirent une défection presque générale dans la foi, quand les Tartares & les Turcs envahirent ces Roïaumes. La conquête des consiences & celle des Villes marchent chez eux d'un pas égal, ou plûtôt ne sont qu'un seul objet; puisque l'Alcoran leur ordonne de passer au fil de l'épée tout ce qui ne reconnoît pas un seul Dieu & Mahomet pour son Prophéte. La crainte d'une mort certaine, l'ignorance où le défaut de Pasteurs avoit jetté ces Chrétiens inconnus à tous les autres, & la molle foiblesse de leur caractere les éloignoient du martyre, & les disposoient au contraire à embrasser une nouvelle Religion qui conservoit l'unité de Dieu, la détestation des Idoles, & la vénération pour Jesus-Christ, qu'on leur permettoit de respecter comme un

Perte du Christianisme dans les Indes.

grand Prophéte. Cette espèce d'analogie jointe à d'autres motifs, les jetta dans l'erreur où les Persans étoient déja tombés ; presque tous adopterent le Mahométisme. Depuis que les Princes Chrétiens ont fait la conquête des Indes, ils y ont envoïé grand nombre d'ouvriers Evangéliques pour faire renaître la pureté du culte.

---

§. V.

Nestoriens des Indes.

Etablissement du Nestorianisme aux Indes.

DEja la Religion y avoit reçu une plaie considérable de la part des Nestoriens. La corruption du dogme s'y introduisit de deux manieres. De Constantinople, où l'hérésie de Nestorius sur la pluralité de personnes en Jesus-Christ avoit pris naissance, elle passa en Asie, & s'y conserva un parti nombreux. Seleucie sur le Tigre (*d*) fut le centre de cette communion. Le Patriarche

(*d*) Voïez MONT-FAUCON, *Prefat. in Cosmam*, c. III, n. 6. DOUCIN, Hist. du Nestorianisme. MAIMBOURG, Schisme des Grecs. L'Abbé RENAUDOT, Dissert. sur les Relat. anciennes, p. 262.

qui y résidoit prenoit le titre de Catholique, & s'attribuoit la prééminence sur tous les Evêques & Archevêques de l'Eglise Romaine. C'est de lui que les Evêques d'Orient reçoivent leur mission par le moïen de deux Primats, dont l'un est pour les Indes, l'autre pour le Catay. Il aquit cette jurisdiction dans les Indes depuis que les Patriarches d'Alexandrie cesserent d'y nommer des Evêques, comme il avoit été établi (*e*) par S. Athanase. Le Patriarche de Seleucie recueillit les fruits de cette négligence. Il y envoïa des Evêques & des Prêtres qui y répandirent le venin de Nestorius, & n'oublierent pas d'inspirer aux Chrétiens leur haine pour la communion de l'Occident. Elle y est si généralement & si profondément enracinée, que suivant nos meilleures Relations, tous les Chrétiens de ce Païs en étoient remplis quand les Portugais commencerent à s'y établir, & que leur attachement au schisme forme le plus grand obstacle à leur conversion; non pas, comme l'ont avan-

(*e*) SOZOMENE, L. II, c. 24.

cé plusieurs Protestans, leur oposition à la doctrine de l'Eglise Romaine, puisqu'ils en professent tous les dogmes essentiels, ainsi que l'a démontré un Savant de notre siécle (f). Seleucie aïant été détruite par les guerres des Sarazins, le siége du Patriarche Catholique fut transferé à Mosul sur le Tigre, non loin de l'endroit où l'on soupçonne que Ninive existoit anciennement.

La seconde voie par laquelle le Nestorianisme s'est insinué dans les Indes, est son établissement chez les Tartares par les Sermons & la politique du célébre Prêtre Jean. Les Députés que la Cour de France & celle de Rome envoïerent (g) en Tartarie peu après cet événement, raporterent qu'ils y avoient trouvé un grand nombre de Chrétiens, mais tous gâtés des erreurs de Nestorius, ou d'autres encore plus pernicieuses. Ils les ont portées aux Indes quand ils y passérent sous la conduite de Tamerlan.

(f) M. l'Abbé RENAUDOT, dans sa Perpétuité de la Foi.

(g) Voïez le Nouveau Recueil des Voïages en Asie.

§. VI.

Prétendus Réformés aux Indes.

IL étoit donc arrêté que toutes les Nations du monde chercheroient à s'enrichir par le commerce des Indes, & qu'elles y imprimeroient les traces de leurs passions, de leurs vices, & de leurs erreurs particulieres dans la Religion. Le Calvinisme ne datoit pas encore de quatre-vingts ans, quand les Hollandois commencerent à le produire dans ces Roïaumes reculés. Il est deffendu par les Etats Généraux sous des peines très-rigoureuses, d'enseigner d'autre Religion (*h*) que la Prétendue Réformée, dans tous les endroits des Isles & du continent dont la Compagnie s'est emparée & qu'elle possede aujourd'hui. Mais autant cette deffense est rigidement observée, autant on y méprise (*i*)

P. Réformés aux Indes.

(*h*) CORNEILLE LE BRUN, Voïage aux Indes, p. 363.

(*i*) Voïez là dessus les plaintes de TAVERNIER Protestant, T. V, p. 323. & joignez-y son article dans BAYLE.

l'ordre & les intentions de la République, qui a enjoint à la Compagnie d'entretenir des Ministres pour retirer les Indiens du culte des Idoles. La plûpart des Directeurs n'ont au contraire que de la dureté pour des hommes qu'ils épuisent de toutes manieres. Leur zéle n'est ocupé que des Catholiques, contre lesquels ils invectivent à leur ordinaire, & vont quelquefois jusqu'aux mauvais traitemens (*l*).

On ne sait à quels sentimens on doit se prêter lorsqu'on voit le Moine La Croze (*m*) prendre le ton dévot pour rendre graces au Ciel du progrès que le Lutheranisme va faire aux Indes par les lumieres & les Sermons des pieux Ministres que le Roi de Danemark y envoïa dès l'année 1705. Il paroît que ce Religieux transfuge n'a renoncé à la Doctrine Catholique que pour adopter toutes les autres.

(*l*) On en lit un trait bien marqué dans le Pere TACHARD, p. 158.

(*m*) Christianisme des Indes, p. 536.

Fin de la seconde Partie.

TABLE

DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES contenus dans ce ſecond Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Deſcription Corographique des Indes modernes* ; Pag. 1
§. I. *Des Etats du Grand Mogol*, 4
§. II. *De la Preſqu'île en deçà du Gange*, 63
§. III. *De la Preſqu'île au-delà du Gange*, 129
§. IV. *Iſles principales des Indes*, 186
CH. II. *Religions des Indes*, 234
§. I. *Idolâtres des Indes*, 235
§. II. *Juifs des Indes*, 305
§. III. *Mahometans des Indes*, 313
§. IV. *Chrétiens des Indes*, 335

Fin de la Table du ſecond Volume.

LIBRARY
OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY

00042720

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 06 November, 2019